VENEMENT TV

DEXTER, PORTRAIT D'UN SERIAL KILLER

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

SPIDER-MAN 3
LE COTE OBSCUR DE LA TOILE

HOT FUZZ
LES FLICS PETENT LES PLOMBS !

PATHFINDER
LE CHOC DES TITANS

DEAD SILENCE
LES POUPEES DISENT NON !

H.R. GIGER
L'HOMME ET LA BETE

L'EGALITE DES SEXES...

HOSTEL 2

LA MORT POUR TOUS !

M 02016 - 196 - F: 4,50 €

SAMUEL L. JACKSON

DES SERPENTS DANS L'AVION

Asseyez-vous, détendez-vous et profitez du voyage.

EMBARQUEZ POUR UN VOL MÉMORABLE AU SOMMET DE TOUTES LES PEURS

LE 11 AVRIL EN DVD

METROPOLITAN FILM & VIDEO

mcm

LYCOS.fr

Ciné Live
LE MAGAZINE DU CINÉMA

NEW LINE CINEMA

Edito

LA SUITE, S'IL VOUS PLAIT !

On le sait, tout autant que les remakes, les suites sont à la mode. Mais râler à chaque fois qu'une séquelle débarque sur les écrans, c'est quand même un comportement digne d'un vieux con aigri ayant fait de la joviale maxime « *c'était mieux avant* » un sacerdoce inviolable. Et Dieu sait qu'ils sont nombreux, ces gaillards-là ! Les soi-disant gardiens du temple qui n'apprécient guère qu'un jeune metteur en scène vienne sortir de sa torpeur un genre engourdi ou ramolli par des années de productions consensuelles (rappelez-vous des bonnes « vieilles » années 90…). Eli Roth est de ceux-là, et forcément, il ne peut pas plaire à tout le monde ! Mais ses détracteurs, qui lui reprochent très souvent son côté grande gueule et débonnaire (un peu comme Quentin Tarantino), négligent inconsciemment (?) l'intégrité d'un réalisateur n'ayant pas succombé, après un gros succès pour un mini-budget (**Cabin Fever**), aux sirènes des machines hollywoodiennes, qui font pourtant les yeux doux à tous les « nouveaux » petits prodiges de l'horreur. Eh oui, au lieu de ça, l'ami Eli est parti faire son **Hostel**, et quoi qu'on pense du film, force est d'admettre qu'un tel choix est à mille lieues d'un comportement bassement pécuniaire, et constitue par ailleurs un pari risqué (même si l'aval du sieur Tarantino représente un sacré coup de pouce… Mais quel jeune réalisateur le refuserait ?). Quid d'**Hostel : Part II** ? Énième séquelle commerciale ou véritable œuvre sincère ? Un peu des deux, serions-nous tentés de dire. Car si le métrage repose avant tout sur le désir de réitérer le succès mondial du premier opus, Eli Roth embrasse son sujet avec une réelle envie de nouveauté et une volonté profonde de remuer une nouvelle fois son monde. Les déçus du premier **Hostel**, qui s'attendaient à un étalage de tripailles (alors que ce n'est absolument pas le propos), seront ravis d'apprendre que la suite se veut encore plus radicale dans son message dénonciateur (qui était, rappelons-le, le point fort, et très souvent occulté par les médisants, du second film de Roth) et sa violence frontale. On fait confiance au bonhomme pour ne pas faillir à sa mission ! Enfin, puisqu'il est question de jeunes qui ont la pêche, vous retrouverez aussi dans ce numéro les cinglés d'**Hot Fuzz**, nouvelle comédie déjantée totalement approuvée par nos soins et signée Simon **Shaun** Pegg et Edgar **of the Dead** Wright, le petit génie James Wan pour son métrage déjà maudit **Dead Silence** (pour lequel on attend toujours une date de sortie officielle en France), et plein d'autres réjouissances allant du dernier opus du « forever young » Sam Raimi (**Spider-Man 3**) au film de vikings frappé du sceau de Marcus Nispel (**Pathfinder**). Et puis, c'est avec tristesse que nous dédions ce numéro aux déjà regrettés Freddie Francis, Stuart Rosenberg et Andy Sidaris, tous trois partis vers d'autres cieux en ce triste mois de mars. Messieurs, de là où nous sommes, nous regarderons vos films avec tendresse et penserons toujours à vous…

Fausto FASULO

Ce mois-ci, retrouvez en DVD avec votre magazine, ***La Faute*** de Narciso Ibanez Serrador, pape du cinéma fantastique ibérique et maître des ambiances à l'étrangeté marquante. N'en commettez pas une, et procurez-vous d'urgence ***La Faute*** !

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen (gcohen@mad-movies.com)
Rédacteur en chef Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com)
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Rédacteurs pour ce numéro Laurent Barès, Alain Carrazé, Cédric Delalée, David Doukhan, Alexis Dupont-Larvet, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Thierry Roche, Rurik Sallé, Julien Sévéon, Marc Toullec, Martin Winckler, Jérôme Wybon.
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)
Rédacteur iconographe Mathieu Roux
Stagiaire Thierry Roche
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz
Abonnements et anciens numéros
DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Kelly Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Alexandre Bustillo, Michel Burstein, Sébastien Carel, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Blanche-Aurore Dusault, Élodie Dufour, Abdelghani Essadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Freschéville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerrom, Vanesse Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Larbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dominique Nadotti, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Jean-François Rauger, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robbe, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, François Vila, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 €
RCS Paris B 394 412 928
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film ***La Faute*** en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 5,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Retrouvez Mad Movies sur le site www.trouverlapresse.com

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Planet Terror

RODRIGUEZ SE FAIT UNE BELLE JAMBE !

Les jours passent et les révélations tonitruantes pleuvent. Les clichés aussi, et non des moindres, comme le prouve cette pure pose digne d'une Terminator Girl tout droit sortie d'un B movie jubilatoire.

On sait Robert Rodriguez capable du pire comme du meilleur. Toutefois, force est de reconnaître que les photos de son **Planet Terror** sont toutes plus excitantes les unes que les autres. Voir Rose McGowan un M-16 vissé à la cuisse provoque instantanément une puissante contraction de l'entrejambes, et laisse des séquelles durables au niveau du globe oculaire. On ne pouvait s'empêcher de partager avec vous cette grisante expérience, alors régalez-vous, en attendant le phénomène, prévu cet été par chez nous.

magazine

30 HOSTEL : PART II

La suite tant attendue d'un des films les plus controversés de l'année passée méritait bien une preview digne de ce nom. C'est donc chose faite avec, en guise de tortionnaire-rédacteur, Jean-Baptiste Herment, accompagné pour l'occasion du boucher de L.A., Didier Allouch, responsable d'une interview exclusive !

36 SPIDER-MAN 3

Un gus en collant qui crache de la toile d'araignée, ça ne peut que nous exciter. Et quand l'aventure est signée Sam Raimi et promet d'être aussi épique qu'une soirée moussaka chez notre Stéphane Moïssakis, impossible de refuser l'invitation. Preview « à la Grecque » de l'événement **Spider-Man 3**.

42 PATHFINDER

Après les musclés en sandales, place aux musclés cornus et armés d'épées démesurées. **Pathfinder**, sans cesse repoussé dans nos contrées, débarque enfin dans Mad Movies, et ce sous la plume de Dave Duncan, qui désormais se coiffe comme Karl Urban et habite dans une tente plantée en face de la rédac. Quand la réalité dépasse la fiction...

48 DEAD SILENCE

« C'est une poupée, qui dit non, non, non, non, non » Jean-Baptiste Herment, fraîchement revenu du concert survolté de Michel Polnareff, ne pouvait s'empêcher de faire la preview de **Dead Silence**, très alléchant projet tout droit sorti de l'imagination du jeune créateur de **Saw**, James Wan. Allez J-B, parle-nous du film au lieu de pousser la chansonnette !

52 HOT FUZZ

Parce que **Shaun of the Dead** avait remporté tous les suffrages au sein de la rédac et que ses deux géniteurs ont un pur esprit « Mad », on se devait de vous causer de leur dernier méfait en date : **Hot Fuzz**. Des flingues, du sang, des flics, il n'en fallait pas plus pour satisfaire l'Inspecteur Dirty Moïssakis, au taquet pour pondre une preview qui sent la poudre à canon.

56 SUNSHINE

« Il est mort, il est mort le soleil ! » Décidément, la chanson française a complètement parasité les cerveaux de la rédaction (mais faut-il d'ailleurs parler de cerveaux ?). Qu'importe, Laurent Duroche a trouvé la force de nous livrer ses impressions sur le dernier film de Danny Boyle, qu'il a en plus interviewé pour l'occasion. Bonus track : Cillian Murphy au micro !

60 EVENEMENT TV : DEXTER

Marc Toullec a toujours rêvé d'être profiler. Malheureusement, son emploi du temps de ministre, ajouté à des frasques dont nous tairons la nature, est incompatible avec la dure vie d'un enquêteur. Ce qui ne l'empêche pas de nous parler ce mois-ci de la série événement ***Dexter***, qui ravira à coup sûr les amateurs de productions TV atypiques.

64 INTERVIEW CARRIERE : IRVIN KERSHNER

Grand monsieur du cinéma américain, Irvin Kershner méritait bien son interview carrière dans Mad Movies. Alexandre Poncet, alias Ponpon pour les intimes, a criblé de questions le réalisateur de **L'Empire contre-attaque**, qui semblait avoir retrouvé sa jeunesse d'antan. Ah Ponpon... Une cure de jouvence, une !

102 LE FILM DECRYPTE : ALIENS, LE RETOUR

Des flingues qui crachent, des bidasses en folie, une meuf qui en a, des extraterrestres belliqueux, un réal à l'ego aussi balèze qu'une bastos de 44 magnum... **Aliens, le retour** ne pouvait que passionner notre sergent Cédric Delelée. Et vous, vous reprendrez bien un peu d'entraînement militaire, non ?

www.shinobi-lefilm.com

SHINOBI

Leur destin : s'aimer,
leur mission : s'entretuer

DEAUVILLE ASIAN FILM FESTIVAL 2007
COMPÉTITION OFFICIELLE

AU CINÉMA LE
16 MAI 2007

RÉALISÉ PAR TEN SHIMOYAMA D'APRÈS UNE HISTOIRE DE FUTARO YAMADA SCÉNARIO DE KENYA HIRATA CONCEPT DESIGN AKIHIRO YAMADA
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE SHINJI CHIKAMORI DIRECTEUR SON HAJIME SUZUKI COMPOSITEUR TARO IWASHIRO MONTAGE ISAO KAWASE
DÉCORS TOSHIHIRO ISOMI CHORÉGRAPHE DES COMBATS YUJI SHIMOMURA DIRECTEUR DES EFFETS SPÉCIAUX HIROYUKI HAYASHI
AVEC YUKIE NAKAMA - JOE ODAGIRI - KIPPEI SHIINA - TOMOKA KUROTANI - ERIKA SAWAJIRI MAISON DE PRODUCTION SHOCHIKU CO., LTD.

KAZE FANTASTIQUE KUROKAWA GAME ONE Distribué par EUROZOOM

Retrouvez Shinobi en manga dans la collection Basilisk chez Kurokawa

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX
Eh oui, on ne peut s'empêcher d'en remettre une couche au vu des photos qui se dévoilent chaque mois. **Grindhouse** et son segment **Planet Terror** squattent donc à nouveau les pages de Mad, for your eyes only !

12 NOTULES LUNAIRES
On reproche très souvent à San Helving sa vulgarité, mais c'est omettre son talent de défenseur de la série Z. Ce mois-ci, même si le bonhomme n'a toujours pas mis d'eau dans son vin (*« Et pour cause, je bois que de la bière, connard !!!! »* Bon, OK, San, on prend note), il continue son périple à travers les productions obscures du globe, aidé comme d'habitude par Jay Esposito et Ian Baptist Herman, les deux porte-flingues attitrés de Sa Majesté Helving.

18 NOTULES ASIATIQUES
« Les gars, y'a vraiment trop de films ricains dans vos pages, c'est pas possible, faut faire quelque chose ! » Oui, bon, Julien, file-nous vite tes Notules asiatiques, sinon on t'envoie faire un stage au Texas chez *NRA Magazine*. Tu verras, l'ambiance y est explosive !

22 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE
On pleurerait presque devant la pâleur de l'actualité cinématographique de ce mois d'avril. Mais vaille que vaille, notre équipe s'est frottée aux dernières sorties. **American Haunting**, **Shooter**, **Idiocracy** et **Les Tortues ninja**, sont donc passés à la moulinette. Et hop !

24 LE CINEPHAGE DU MOIS : LES MESSAGERS
Notre messager à nous, Jean-Baptiste Herment, s'intéresse au cas des **Messagers**, premier film américain des frères Pang et dernière production Sam Raimi. N'ayez pas peur, comme dirait Robert Hossein...

26 MAD SEQUENCE : SPIDER-MAN
Laurent Barès continue ses décryptages visuels d'œuvres importantes et s'attaque au film de super-héros avec le **Spider-Man** de Sam Raimi. On ouvre son cahier, on écoute le monsieur et on prend des notes : le mois prochain, interrogation écrite !

28 MAD CUT : NEW YORK 1997
Toute nouvelle, toute belle, la rubrique Mad Cut revient sur les versions alternatives et autres scènes coupées de longs-métrages importants. Pour ouvrir les hostilités, Jérôme Wybon s'attaque au chef-d'œuvre de John Carpenter : **New York 1997**.

71 MAD'GAZINE
Tous les films à acheter absolument, à offrir à vos beaux-parents, ou à ne surtout pas mettre dans votre caddie (même si votre mère continue à faire vos courses, losers !). Bref, le Mad'Gazine est le guide idéal pour vous ruiner, et nous en sommes fiers !

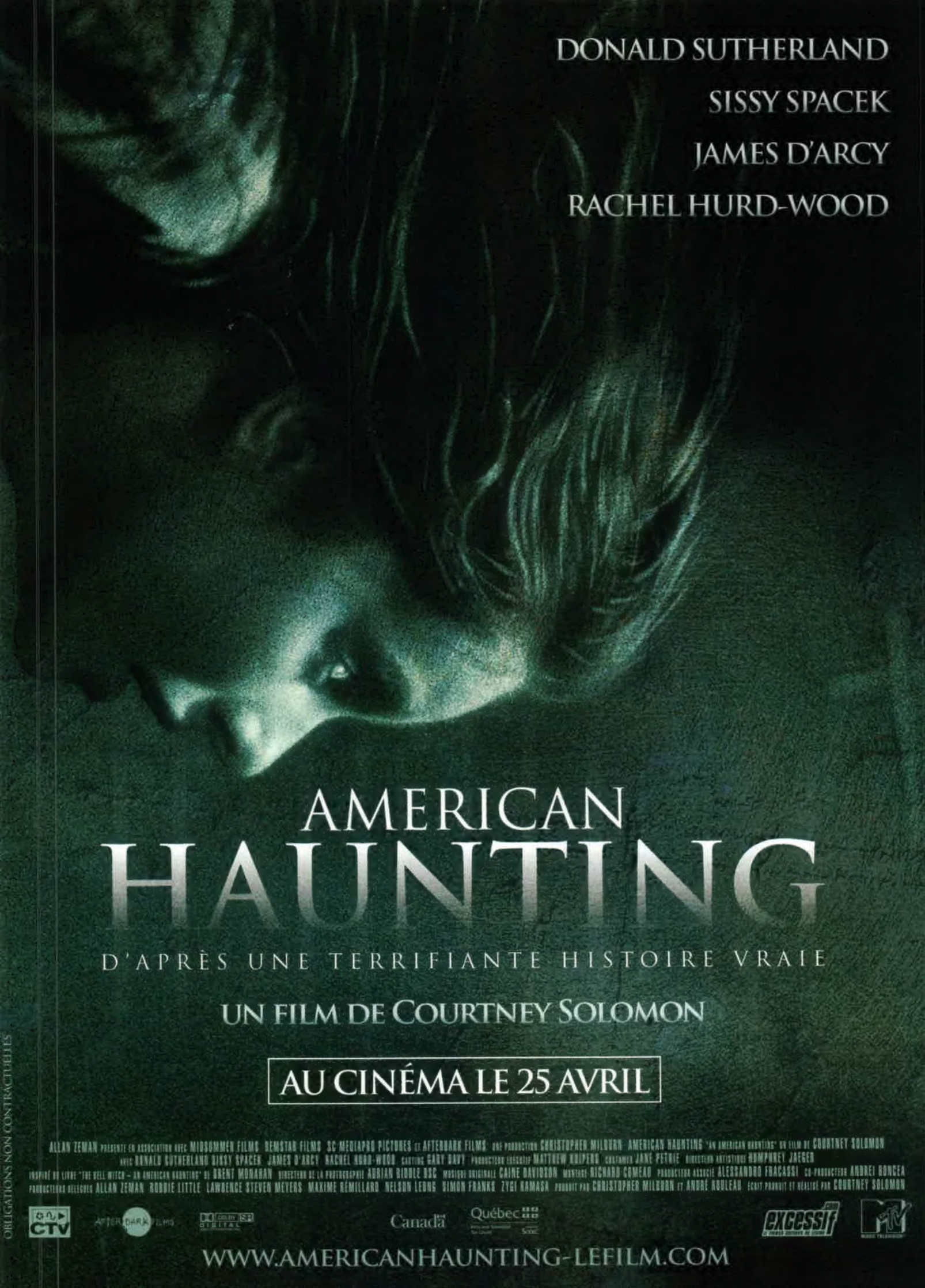
96 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : H.R. GIGER
Marc Toullec a toujours rêvé d'être un artiste. Malheureusement, son emploi du temps digne d'un maquereau albanais occupé à la traite des Blanches l'empêche de faire exploser son talent créatif méconnu. Peu importe, il nous parle d'un autre grand artiste, H.R. Giger, le papa d'**Alien**.

105 FANTASTIC GUIDE
« Votre mission, agent JPP, si vous l'acceptez, sera de traiter l'intégralité de la production fantastique mondiale en un abécédaire précis et concis. Chaque mois, vous livrerez votre travail dans un délai fixé par avance, sous peine de destruction totale de votre réserve de VHS, agent JPP. »

110 TERRA INCOGNITA
« Partir sur des territoires inconnus, explorer certains recoins sombres, j'aime ça. » Euh, Julien, tu parles bien de cinéma, là ? Bon, en tout cas, ce mois-ci, retrouvez la suite du tour du monde de la fantasy entamé le mois dernier par notre Sévéon à nous.

112 PIN-UP : DIORA BAIRD
C'est officiel : jamais pin-up n'aura dévoilé aussi belle poitrine depuis l'existence de la rubrique. Alors les filles, n'oubliez pas notre fameux concours pour devenir la pin-up du numéro anniversaire de septembre, histoire de prouver que nos lecteurs ne ressemblent pas qu'à de gros geeks vissés devant leur ordinateur une cannette à la main !

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
20 Festival
21 Abonnement
25 Avis chiffrés
85 Anciens numéros
114 Petites annonces



OBLIGATIONS NON CONTRACTUELLES

Courrier des lecteurs

AUTEURS & CIE

Cher Mad,
Je t'écris tout d'abord parce que ça fait un moment que je te lis (été 95 le numéro **Batman Forever**, **Freddy 7**, **Ed Wood**) et je tenais à t'adresser quelques fleurs bien méritées pour ta constance, ainsi que pour les progrès du magazine (+ de pages, des photos de meilleure qualité, davantage de rubriques). Tu es ce qui se fait de mieux en matière de revues spécialisées es cinéma en France. Un peu de lèche ne fait pas de mal...
Par contre, je regrette votre manque d'enthousiasme envers Takashi Miike (mis à part Sévéon), qui est une figure incontournable du cinoche asiatique actuel, même si sa boulimie filmique (5 à 6 films par an je crois) est contestable. Cela dit, c'est grâce à toi que j'ai découvert la trilogie **Dead or Alive** en 2003.
Je suis également déçu par votre attitude négative vis-à-vis d'un certain cinéma. En effet, bien souvent (voire toujours), on ne manque pas de sentir le sarcasme que vous nourrissez à l'égard du « film d'auteur » (comprendre « branlette pseudo-intellectuelle ultra chiante »). Certains films appartenant à cette catégorie sont certes franchement imbuvables, mais putain, y'en a qui ont une foutue classe (faut-il être grossier pour donner du poids aux mots !). Les œuvres de Murnau, Fritz Lang, Pasolini, Gus Van Sant, Thomas Vinterberg, Lars von Trier, Moretti... Enfin, je m'arrête, la liste pourrait prendre des pages entières.
Autre point qui me tracasse, votre engouement excessif pour de vrais mauvais films : **Hellboy** (désolé les gars, je touche au blasphème pour vous, mais là, force est de reconnaître que del Toro s'est planté), **Gothika**, **Un plan simple**, **Miami Vice**... Là aussi, la liste pourrait être longue. Bon, j'en viens à la formule mag + DVD. « Le meilleur des B-Movies », c'était alléchant. J'ai fait l'élève modèle, moi petit néophyte, je me suis dit : « *Ces gars vont m'en apprendre !* ». Eh bien je dois dire « *chapeau bas !* » pour certains métrages sélectionnés, qui m'ont fait rudement plaisir (**Society**, **Au service de Satan**, **Shock**), mais d'autres sont si mauvais que je n'arriverais même pas à les refiler en payant les gens. **Transmutations** par exemple, ou pour parler du pire : **Survivance**. Mais c'est quoi ce film ? C'est un gag ? Et cette pub : par le réalisateur de **La Nuit des vers géants**, difficile de ne pas se marrer, non ? Tu parles d'un chef-d'œuvre. C'est à hurler de rire, quand on ne compte pas les orteils peints en rose de sa voisine tellement on s'ennuie. Le scénario est naze, les acteurs sont des sous-amateurs, le travail de caméra digne d'un débutant.
Voilà je crois que j'ai vidé mon sac de bile, désolé cher Mad, mais ça me rongeait surtout venant de vous.

Hadrien Chevalier

P.S : Je ne m'abonne plus, car les numéros arrivaient dans un état désastreux. Dorénavant je préfère emmerder le vendeur en kiosque.

Mon cher Hadrien, preux Chevalier (bon, d'accord, celle-ci on a dû te la faire des milliers de fois, mais c'est San Helving qui me l'a soufflée !), Merci pour tes louanges, ça nous fait toujours plaisir, et désolé de ne pas plus parler de Takashi Miike, que tu sembles apprécier au plus haut point. Force est d'admettre que sa frénésie de travail n'aboutit pas toujours à des chefs-d'œuvre, mais mettre dans le même sac l'intégralité de sa filmographie serait extrêmement hâtif et surtout maladroit. Si certains se le permettent, tant pis pour eux, ils passent tout de même à côté de métrages sympas, voire excellents (son **The Great Yokai War** *peut dernièrement en témoigner).*

LES SOIREES BIS DE LA CINEMATHEQUE + LA NUIT EXCENTRIQUE

Vous vous êtes enfin remis de la Nuit excentrique ? Alors repassez du côté de la Cinémathèque française pour zieuter un peu le programme de ce doux mois d'avril ! Du rock en Scope et du sadisme pop made in Italy, quoi de plus alléchant ?

Rock'en Scope
VENDREDI 6 AVRIL – SALLE HL
20h00 **The Cool and the Crazy** de William Witney
USA – 1958 – 78 min – VOSTF – 35mm
Avec Scott Marlowe, Richard Bakalyan, Gigi Perreau, Dickie Jones.
Un jeune délinquant introduit le trafic de marijuana dans un paisible lycée du Kansas.
Inédit en France.

22h00 **Mother's Day** de Charles Kaufman
USA – 1980 – 90 min – VOSTF – 35mm
Avec Nancy Hendrickson, Deborah Luce, Tiana Pierce, Frederick Coffin.
Trois anciennes amies de lycée se retrouvent et décident de faire du camping dans les bois. Elles tombent entre les mains d'une famille de dégénérés.
Inédit en France.
Film réservé à un public averti.

Sadisme pop à l'italienne
Vendredi 20 avril – Salle HL
20h00 **L'Île de l'épouvante (5 bambole per la luna d'agosto)** de Mario Bava
Italie – 1970 – 85 min – VF – 35mm
Avec William Berger, Ira Furstenberg, Edwige Fenech, Helena Ronee, Edith Meloni.
Sur une petite île isolée, les invités de George Stark s'entretuent pour obtenir une formule de résine synthétique.

22h00 **Les Insatisfaites poupées érotiques du docteur Hitchcock (La Bestia uccide a sangue freddo)** de Fernando Di Leo
Italie – 1971 – 90 min – VOSTF – 35mm
Avec Klaus Kinski, Margaret Lee, Rosalba Neri, John Karlsen.
Des crimes sadiques sont commis dans une étrange institution pour femmes riches atteintes de maladies mentales.

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

Quant à ta remarque concernant les « films d'auteurs » (une expression, soit dit en passant, très galvaudée), tu cites quand même quelques réalisateurs majeurs que nous avons toujours défendus (Lang, Murnau) et certains qui n'entrent tout simplement pas dans notre ligne éditoriale (et ce, même si nous apprécions leur travail pour certains). Enfin, pour la qualité des DVD proposés, il y en a pour tous les goûts et… même les plus mauvais ! En tout cas, on espère satisfaire le plus grand nombre de nos lecteurs avec des inédits et autres perlouzes incontournables. À très vite donc !

SPOILERS DE LA MORT

Cher Mad Movies,
J'achète votre magazine depuis 5 bonnes années, et jusqu'au numéro 195 de mars 2007, à part les avis chiffrés que je trouve parfois trop sévères, tout allait bien. Étant moi-même féru de péplums, d'heroic fantasy au sens large ainsi que de métal épique, quelle ne fut pas ma stupeur de voir aux pages 46/47 la photo de la fin du magnifique métrage **300**. En effet, même si le scénario ne nous est pas étranger, je trouve dommage de casser le mythe par cette image qui pourrait être le plan final du film que j'attends depuis des mois !!! Pourquoi ne pas avoir mis (tant qu'on y est) la dépouille de Russell Crowe portée en triomphe dans les arènes dans l'un de vos articles parus au moment de la sortie de **Gladiator** ??!! En espérant plus de vigilance de votre part, salutations.
Un fidèle lecteur qui vous veut du bien,

Frédéric Chinarro (Internet)

Salut Frédéric,
Tu n'es pas le seul à avoir bondi quant à la photo publiée le mois dernier dans les pages **300**. *Effectivement, nous nous doutions que certains lecteurs n'allaient pas forcément très bien prendre la chose. Alors oui, nous nous sommes peut-être laissés aller à notre envie de diffuser une sublime photo que les autres canards ne proposeraient sûrement pas, mais sache qu'en aucun cas il n'était question de frustrer les lecteurs, bien au contraire ! Donc désolé d'avoir gâché l'effet de surprise (mais là encore, peut-on parler de surprise vu que la conclusion de* **300** *est – pratiquement – connue de tous ?) et excuse Gilles Esposito pour son 0/6 cinglant dans les avis chiffrés. Actuellement, il est enchaîné au fauteuil du rédacteur en chef et ramasse cent coups de fouet à chaque fois que Cédric Delelée et David Doukhan passent à la rédac ! THIS IS MAD MOVIES !*

SAN HELVING : SHOCKING !

Bonjour, je m'appelle Yann et je vous lis depuis 8 ans. Depuis les 3 à 4 derniers numéros, les chroniques de San Helving dans les Notules lunaires sont très limites d'un point de vue informatif et humoristique. On voit clairement la différence avec celles de ses collègues, Jean-Baptiste Herment et Gilles Esposito. Ces derniers, sur quelques lignes seulement, parlent vraiment du sujet, alors qu'Helving ne fait que des blagues. *« Poufiasse anorexique », « Une sonde dans le cul », « clope », « salope »*, c'est tout ce que j'ai pu retenir de cette rubrique dans le dernier numéro. Sinon à part ça, vous m'avez fait découvrir des tonnes de films : **Maniac, Zombie, Hellraiser,** etc., et je vous en remercie.

Yann (Internet)

Salut Yann,
Effectivement, San Helving est d'une grossièreté à toute épreuve, mais essaie de le comprendre : élevé dans une cave de la rue Mansart par un Jean-Pierre Putters sadique, le violant régulièrement et le brûlant avec des mégots de cigarettes, le petit San Helving, un garçon poli et propret au début de sa carrière, a subi les pires outrages de la part de l'ensemble de la rédaction. Torturé actuellement par Fausto Fasulo, qui lui inflige des sévices qu'on ne peut dignement citer ici (as-tu vu **Water Power** *de Gerard Damiano ? Si oui, on te laisse imaginer !), le petit San se sert des Notules lunaires comme d'un exutoire à sa rage contenue depuis maintenant des années. Quant à Esposito et Herment, ce sont de bons élèves qui font du zèle, voilà tout !*

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster hurlant sur tous les écrans au petit film rôdeur qui ne nous verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

HALLOWEEN EPISODE 2

Les jours passent et le **Halloween** de Rob Zombie continue de se dévoiler sur le Net. Les premières images de Michael Myers auront rassuré ceux qui craignaient de voir leur boogeyman préféré dénaturé par le réalisateur de **The Devil's Rejects** (c'est quand même autre chose que le masque immonde d'**Halloween 4**...), et la longue liste d'acteurs « B » venus se greffer au projet (Brad **Jeu d'enfant** Dourif, Ken **Zombie** Foree, Sybil **Hurlements II** Danning, Udo **Suspiria** Kier) aura fini de conquérir les plus blasés d'entre nous. Si une rumeur persistante affirmait que Zombie comptait abandonner le thème

■ Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre combien il est dangereux de se promener en forêt. On a eu le droit à tout dans les bois : des tueurs mabouls, des sorcières édentées, des chasseurs en manque... Quelques travelos aussi, mais ça, c'est une autre histoire qui n'intéresse que Gilles Esposito, activement recherché par les forces de police sous le nom du désosseur de Boulogne. Bref, dans **Haunted Forest**, ce sont les arbres eux-mêmes qui se chargent d'envoyer ad patres l'habituelle bande de nigauds. Illustrateur réputé (d'ailleurs, est-ce lui le responsable de cette affiche fort réussie ? Ben dis donc, voilà une question qui va sûrement m'empêcher de dormir), Mauro Borrelli emballe ce joli petit film qu'on espère aussi con que le mésestimé **Trees**. Vous ne connaissez pas **Trees**, le remake des **Dents de la mer** avec un sapin à la place du requin ?? Ah ça, y'a du monde pour encenser le dernier Scorsese, mais dès qu'on parle de Cinéma... Et pour la dernière fois, Gilles, tu reposes Rigoberto tout de suite !!!

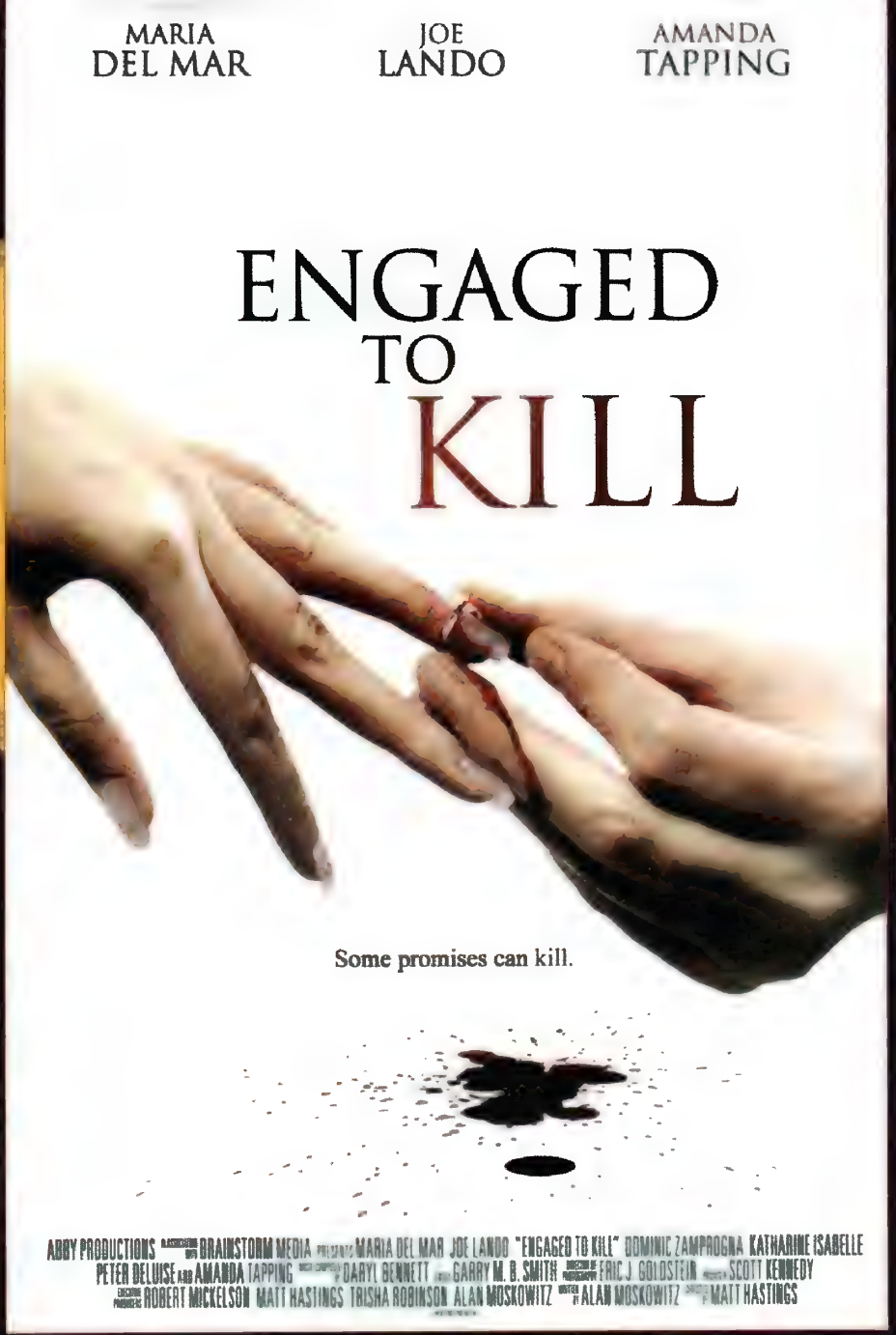
■ Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre combien il est dangereux de s'amouracher de grosses bébêtes à poils. On a eu le droit à tout en matière de peluches agressives : des lions, des tigres, des panthères et aujourd'hui un félin aux hormones traficotées le transformant en monstre préhistorique. Sûrement la même bidouille génétique qui a métamorphosé le gentil et propret David Doukhan en Viking en santiags customisé aux cheveux longs lustrés au foie gras. Spécialisés dans le néo-pensum-psycho-auteurisant (**Razorteeth**, **Dinosaur Chronicles**, **Preylien : Alien Predators**, **Terror House**... Retrouvez l'intégralité de leur filmo dans le dernier numéro des *Cahiers*), les frères Polonia signent avec **WildCat** leur 22e film en moins de quinze ans !! Comme quoi, la coke...

GRANDE FILMAX

« Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre à quel point San Helving est con ! Oui, tu ne rêves pas, lecteur, c'est bien moi, le sturmbannführer Fasulo qui te parle, le maître incontesté du 9e arrondissement !
Et il est l'heure de le remettre à sa place, le Helving !
Ah ben t'es là blaireau ?
Tu tombes bien, tu te nourris toujours uniquement de chorizo ?
T'as toujours des hémorroïdes ?
Parfait, t'es le connard idéal pour ma petite preview Grande Filmax ! Ouais, j'aime pas les Espingouins, mais parfois ils font de bons films. Alors, t'arrêtes deux minutes tes blagues indignes de Canet et tu te mets sur **Rec** *et* **In the Playground**
Tu sais toujours pas lire ?
Bon, je te fais un topo alors, ou plutôt un tapas ah ah ah. Rigole, ou je te frappe. Bien. Le premier mon gars, c'est rien d'autre que le nouveau film de Jaume Balaguero et de Paco Plaza, qui se mettent carrément à deux pour nous

mythique créé par Carpenter, le cinéaste s'est empressé de démentir, confirmant que celui-ci serait bel et bien présent. Apparemment ravi du travail accompli jusqu'ici, Rob devra cependant mettre les bouchées doubles afin de finir son film à temps pour la sortie américaine, toujours prévue pour le 31 août 2007. Ne reste plus qu'à espérer que ce bon vieux Harvey « Scissorhands » Weinstein ne vienne pas foutre le boxon à la dernière minute. Martin Scorsese (**Gangs of New York**), Terry Zwigoff (**Bad Santa**) et Glen Morgan (**Black Christmas**) en pleurent encore...

Jean-Baptiste HERMENT



■ Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre combien il est dangereux d'escorter des tueurs en série. On a eu le droit à tout en matière d'évasions foireuses : des flics ripoux, des complices entreprenants, et maintenant des démons prêts à tout pour sortir « The Wolf » de sa cellule ! Le loup en question est un psycho pure race bien décidé à se faire la malle de son asile pour continuer à occire tout ce qui lui passe sous la main. Second film après **Dark Rising** d'Andrew Cymek (« *Noooon, j'y crois pas !!* » « *Mais Cymek, je t'assure que c'est lui !* » © Jean-Baptiste « Guy Montagné est mon père » Herment), **Medium Raw** a la particularité de présenter des personnages aux patronymes qui m'émeuvent. Benny the Bull, Mabel the Cannibal, Oliver the Toe Collector... Arrêtez de vous la péter les mecs, sinon je vous envoie Fausto the Gelatino, Cédric the Canniballs, et Julien the Défaites on the Ring Collector. Et si ça ne vous suffit pas, je vous en remets une couche avec le désosseur de Boulogne !

■ Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre combien il est dangereux de se marier. On a eu le droit à tout à la noce : des mariées en blanc, en noir, en sang, des conjoints psychotiques, et aujourd'hui de gros jaloux qui se permettent de kidnapper Abby, foutant par la même occasion toute la vie de Robert en l'air. Abby, Robert... Les héros de **Engaged to Kill**, of course ! Mais si, voyons, le thriller inspiré de ce « fameux » fait-divers, celui où la meuf se fait enlever par un couple de débilos. Faut suivre les filles !

raconter l'histoire de cette journaliste accompagnant un escadron de pompiers dans une maison hantée ! Et l'autre, c'est le premier film de David Alcalde. Ça se passe sur une île uniquement habitée par des enfants meurtriers. Un couple y débarque, et vlan !
Le vlan, ça veut dire qu'ils vont se faire niquer, tocard !
Allez hop, dégage, va taller
Et pas de vannes sur Herment, hein, je te surveille mon con...

FSUDOL'S City of Rott

L'HOMME-ORCHESTRE ET LES ZOMBLARDS

Poussant péniblement son déambulateur, un vieillard irascible parcourt lentement les longues avenues d'une grande cité déserte, à la recherche d'une paire de baskets neuves qui pourrait soulager ses orteils endoloris. Serait-ce une réflexion poignante sur la solitude du 4e âge, évoquant en filigrane l'inhumanité de notre environnement urbain ? Pas vraiment, lorsqu'on sait que la ville en question est hantée par des légions de zombies voraces, et infestée par des vers parasites particulièrement virulents. C'est donc sous l'influence revendiquée du **Zombie** de Romero et de **The Stuff** de Larry Cohen que se place **City of Rott**, long-métrage d'animation dû à un certain Frank Sudol, ou « FSudol », dont le CV se limitait auparavant à une collaboration à la version cinéma de ***South Park***. Reprenant la méthode low tech de Parker et Stone, ce diable d'homme a effectué lui-même tous les dessins, et les a scannés puis animés image par image sur son ordinateur domestique – opération qui lui a pris pas moins de douze mois, durant lesquels il n'a pas dû beaucoup dormir. Du coup, le générique paraît un brin minimaliste, « FSudol » cumulant TOUS les postes : production, réalisation, scénario, montage, musique, et probablement aussi tous les personnages qu'on voit à l'écran ! En revanche, on ignore toujours s'il vous apporte le DVD directement chez vous, le met dans le lecteur, commande des pizzas et des bières, appuie sur la touche pause si vous avez envie de pisser, etc. Encore un petit effort, Frankie !

Reste à voir si le réalisateur Matthew Hastings réussira à faire aussi bien que son très sympa **Sœurs de glace**, sorti il y a quelque temps chez nos amis de Free Dolphin. Allez hop, j'en profite au passage pour faire un big up à l'un des rares éditeurs qui ose sortir des séries B et Z comme je les aime dans des éditions décentes ! Môssieur Maccarone, on te kiffe !

■ Ce n'est pas à toi, lecteur de Mad Movies, que je vais apprendre (c'est chiant hein ?) combien il est dangereux de faire du sport. Eh oui les mecs, le sport, c'est la mort, c'est même écrit en gros sur l'affiche d'Orville, spin-off du bien nommé **Sportkill**. Vous ne comprenez plus rien ? Moi non plus. Juste que Craig McMahon (**Machined**) a donc offert à l'un des personnages de son **Sportkill** (un succédané de **Kill Bill** où une femme se venge sauvagement des outrages qu'elle a subis) un film rien que pour sa gueule. Aimable péquenot tendance psychopathe irrécupérable même à 90°, Orville (Kevin Moyers, fidèle à McMahon depuis ses débuts) ne désire qu'une seule et unique chose : une gonzesse, même sortie tout droit d'un cercueil ! Tiens d'ailleurs, Gilles, tant qu'on y est, ce serait bien que t'aères ta chambre quand t'auras deux minutes, parce que Rigoberto commence à sentir un peu fort, là…

■ Ce n'est pas à toi, lecteur de gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna gna de tremper sa nouille durant le spring break, la partouze à ciel ouvert servant de défouloir à ces gros cons d'étudiants ricains (non, je n'écris pas sous la contrainte de Julien Sévéon, je lui fais roter ses burnes quand il veut, le skinhead…). Après avoir déboîté le bassin d'une poufiasse, un blaireau se rend compte que cette dernière le suit partout, même chez lui à L.A. Pour cause, la brune chaudasse (Natalie Denise Sperl, entraperçue dans un épisode

VACANCY MOTEL HELL

Écrit par le débutant Mark L. Smith, **Vacancy** suit un jeune couple (Luke Wilson et Kate Beckinsale) qui, victime d'une panne de voiture, trouve refuge dans un motel miteux tenu par un propriétaire un rien chelou (Frank **Swimming with Sharks** Whaley). Lorsque les deux amoureux tombent sur un snuff tourné dans la chambre qu'ils viennent de louer, ils comprennent vite qu'ils risquent de ne plus jamais revoir la lumière du jour ! Légende urbaine ayant fait les beaux jours d'Hollywood (**Témoin muet**, **8 mm**, **Hardcore**), le snuff movie n'a rien perdu de son pouvoir de fascination et inspire toujours autant les scénaristes, bien que l'œuvre définitive sur le sujet se fasse inlassablement attendre (le **Tesis** d'Alejandro Amenabar en reste l'illustration la plus convaincante à ce jour). S'il ne fait aucun doute que le premier film américain du Hongrois Nimrod Antal (**Kontroll**) privilégiera le suspens au détriment de la réflexion, on peut faire confiance au jeune réalisateur pour emballer le tout avec l'efficacité qu'on lui connaît (en plus, le métrage est « R »). **Vacancy** devrait être à l'année 2007 ce qu'**Identity** fut à l'année 2003 : une excellente surprise. Le film d'Antal n'étant ni une suite, ni un remake, il serait malpoli de refuser l'invitation. Rendez-vous dans les salles françaises le 1er août 2007.

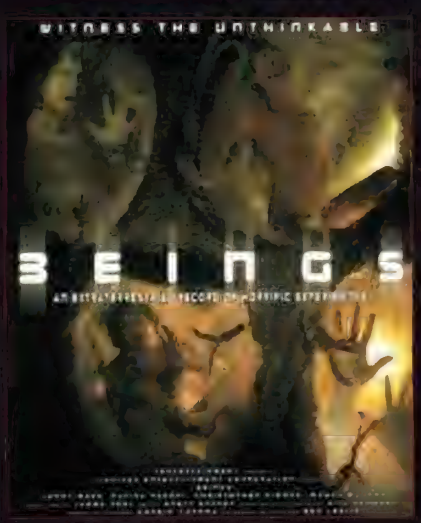
Jean-Baptiste HERMENT

NOTULES LUNAIRES

des ***Experts***, mais si, celui où y'a un mort et des mecs qui mènent l'enquête) est une succube. D'où le titre, **Succubus : Hell-bent**. Pas mal, hein ? Et attendez de voir le casting du film de Kim Bass, c'est du lourd : Lorenzo le Lama, Gary Busey et l'atomique Kelly Hu, la Lady Deathstrike de **X-Men 2** ! Grrr, panthère, sors tes griffes ! Je vais te dresser, moi…

■ Ce n'est pas à toi, lecteur de *Télé 7 Jours*, que je vais apprendre combien il est dangereux de se faire enlever par des extraterrestres. Dernière victime en date, Herment bien sûr (voir les notules du numéro précédent), que nous avons récemment retrouvé errant le long d'une voie ferrée, hagard et surtout à poil. En état de choc, notre nouvelle recrue ne se sent pas encore capable de nous raconter sa mésaventure. Peut-être que **Beings** nous apportera une réponse, puisque le film de Fredrick Wolcott s'intéresse à la découverte d'enregistrements provenant d'une autre planète et narrant les expériences sordides auxquelles se livrent les eutés sur nous autres, humains. Comment ? Herment a retrouvé la parole ??? Incroyable ! Découvrons ensemble cette confession, qui risque d'être une date dans l'histoire de l'Humanité : *« Gilles, enlève ta main de ma cuisse, Gilles enlève ta main de ma cuisse, Gilles, enlève… Non Gilles, remets ton slip… »*

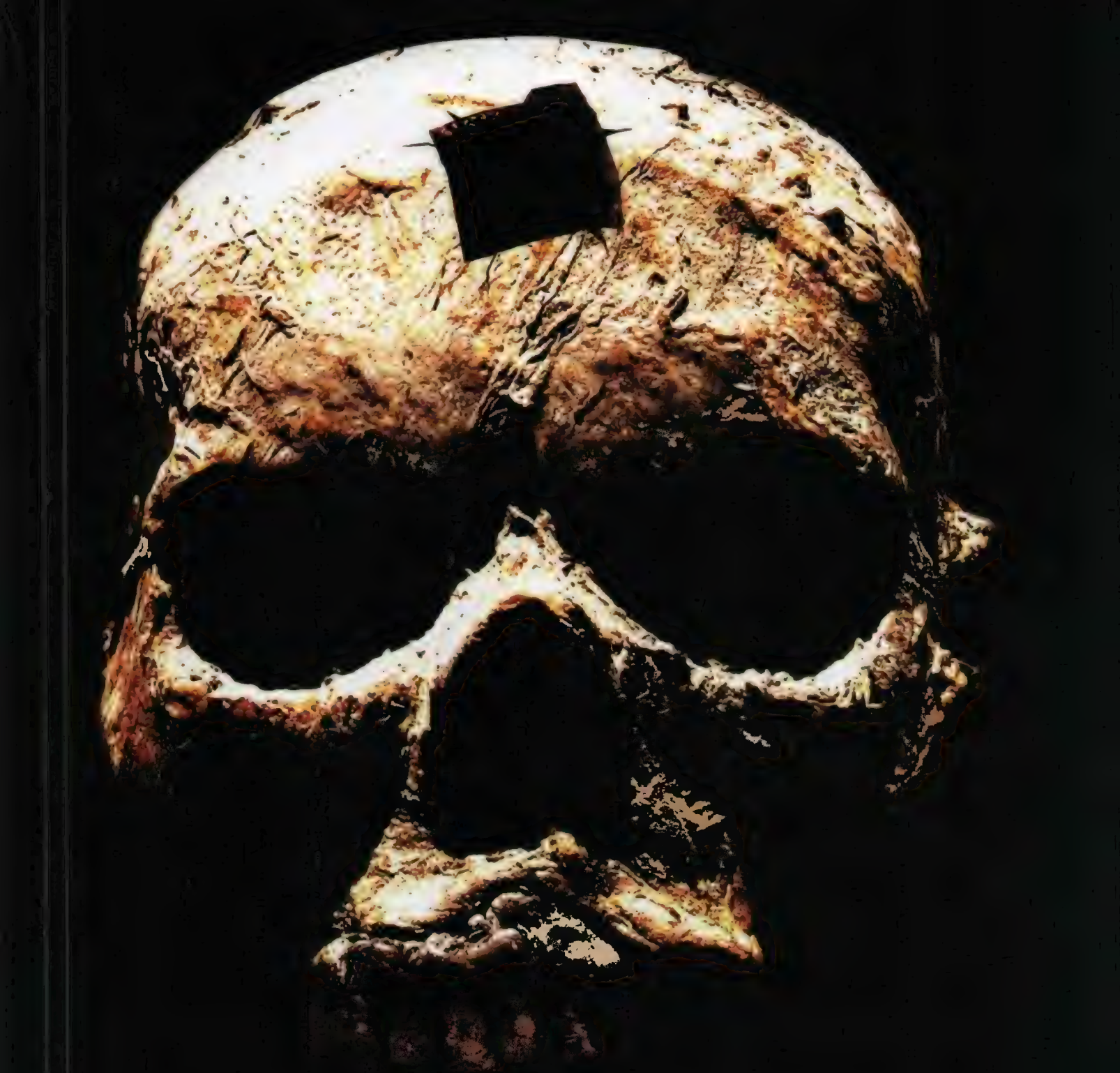
San HELVING



SKINWALKERS
LES GAROUS DE L'INFORTUNE

Avec seulement 3 longs-métrages au compteur en un peu plus de 20 ans, le Canadien Jim Isaac peut difficilement être taxé de stakhanoviste. Après **House 3** et **Jason X** (efficacement emballé, mais dont le Uber Jason laisse encore un sale goût dans la bouche), Isaac reste fidèle au genre que nous chérissons avec **Skinwalkers**, un film de loup-garou écrit entre autres par James DeMonaco (le remake d'**Assaut**). **Skinwalkers** décrit la bataille sans merci que se livrent deux clans d'êtres mi-hommes, mi-loups (les skinwalkers, donc) pour mettre la main sur un enfant de 13 ans, dont les pouvoirs destructeurs pourraient bien changer le cours de l'Histoire. Le troisième long de James Isaac (oui, il faut l'appeler James, désormais) ne devrait pas avoir trop de mal à supplanter **Underworld**, auquel certains ne manqueront pas de le comparer, ne serait-ce qu'en raison de scènes de transformation que l'on nous promet « old school ». Tant qu'on évite les CGI foireux à la **Loup-garou de Paris**… Pour bien faire les choses, Isaac s'est entouré d'une clique de comédiens confirmés, parmi lesquels Rhona Mitra (**L'Homme sans ombre**), le fourbe Kim Coates (**Le Dernier samaritain**) et l'excellent Elias Koteas, notre Casey Jones adoré. Du tout bon. Initialement prévu pour le mois de mars aux États-Unis, **Skinwalkers** est finalement programmé pour le mois de juillet. L'été sera poilu !

Jean-Baptiste HERMENT



Simon Says

MAC FLY, VOUS NE REUSSIREZ JAMAIS DANS LA VIE !

Derrière cette vision terrifiante d'un crâne aux orbites vides se cachent en fait deux figures familières du cinoche ricain bon enfant des années 80. En effet, le « Bill Dear » crédité à la réalisation n'est autre que William Dear, l'immortel auteur de **Timerider** et de **Bigfoot et les Hendersons**. Mais nous saluerons surtout la présence en vedette de Crispin Glover, qui jouait dans **Retour vers le futur** le père de Michael J. Fox, l'ineffable George McFly. Certains rédacteurs de Mad ayant passé une adolescence difficile (si vous voulez les noms, demandez à San Helving) s'étaient d'emblée identifiés à ce nerd aux cheveux gras ramassant des coups de pied au cul dans les couloirs du lycée avant de se faire rudoyer par ce gros rustre de Douk… pardon : Biff ! Or, le brave Crispin peut enfin se venger de ces humiliations dans **Simon Says**, puisqu'il y incarne un patibulaire gérant de station-service monnayant de l'alcool frelaté aux campeurs qui s'aventurent dans la forêt voisine. Non content d'avoir déjà massacré toute sa famille, il s'apprête à récidiver avec d'innocents randonneurs, malgré les imprécations de Simon : ce dernier est apparemment son frère jumeau, à moins que… Les premiers échos décrivent le film comme une comédie gentiment gore, s'appuyant sur un humour crétin et sur la plastique irréprochable de campeuses à la cuisse facile, victimes de choix pour les pièges tendus par notre psycho dans les sous-bois. Rendez-vous au BIFFF pour juger sur pièces.

Gilles ESPOSITO

NOTULES ASIATIQUES

Du thaï, du thaï et... aïe, pas que du thaï, puisque ce mois-ci, vous trouverez également dans les Notules Asiatiques du yokaï et du hongkongais. C'est parti !

Non, on ne vous lâchera jamais avec **The Sperm**, ce film thaïlandais qui, rien que pour son titre, mériterait de faire la couv de Mad (Fausto ?!). Le métrage est enfin sorti dans son pays d'origine. Voici l'histoire (attention, grand délire thaï style) : Sutin se réveille et découvre à la télé qu'un nombre inhabituel de femmes sont tombées enceintes durant les 24 dernières heures et ont toutes déjà accouché de bébés lui ressemblant trait pour trait. Comme réveil pépère, il y a mieux. Pire encore, notre jeune ado émotif s'aperçoit dans le même temps qu'il n'est pas tout à fait comme tout le monde... Tout ça sur fond de hard rock, d'invasion extraterrestre et de géants. Pour ne rien gâcher, c'est Taweewat Wantha, le réalisateur du B décomplexé **Sars Wars**, qui met ce truc en images. Bon, c'est décidé, une fois ces Notules bouclées, je me barre définitivement en Thaïlande !

On reste dans le grand n'importe quoi, puisque **Hor taew tak** pointe le bout de son museau. Imaginez un peu, ce métrage de Poj Arnon se propose de mélanger la comédie homosexuelle à la **Iron Ladies** et le film de fantôme à la **Buppha Rahtree**. Un groupe de transsexuels achète un appartement pour en faire l'ultime penthouse gay. Mais un cadavre revenu d'entre les morts apparaît et sème la terreur. Hop, encore un délire à ajouter sur la liste des visionnages obligatoires de l'année.

Puisqu'on parle de **Buppha Rahtree**, profitons-en pour glaner quelques nouvelles du prochain Yuthlert Sippapak (qui, rappelons-le au passage et pour la 1000e fois au moins, a réalisé l'un des plus beaux métrages de ces 10, 15, 20, voire 30 dernières années : **February**). Ce metteur en scène extrêmement talentueux s'attaque à une sorte de remake du **Secret de Brokeback Mountain** avec en plus (et c'est là que l'on reconnaît son talent) un fantôme. Sippapak a de toute évidence parfaitement compris ce qui clochait dans le film d'Ang Lee : il n'y avait pas de spectre ! Le métrage s'appelle **Ghost Station**, et se place lui aussi

GEGEGE NO KITARO

APRÈS KAZUO UMEZU, UN PETIT FOCUS SUR MIZUKI SHIGERU, GRAND MAÎTRE DU YOKAI DESSINÉ DONT LE PERSONNAGE PHARE EST ACTUELLEMENT ADAPTÉ AU CINÉMA.

Difficile de dire si l'on doit attendre avec impatience ou crainte cette adaptation live de l'excellente BD de Mizuki Shigeru. Gegege no Kitaro est en effet un personnage tellement lié à son médium d'origine qu'il est délicat d'envisager avec sérénité un portage sur grand écran. Plusieurs tentatives animées – parfois de très bonne facture – ont été recensées, mais le mélange unique de poésie, de mystère et d'horreur du manga se voyait systématiquement dilué... Bref, revenons un peu sur le créateur et sa créature. Shigeru est l'un des plus célèbres dessinateurs nippons, même si sa renommée n'a pas encore atteint l'Occident. Vétéran de la Seconde Guerre mondiale, il perd un bras durant les combats et sa vision du Japon, et du monde en général, s'en trouve drastiquement changée. Il faut dire qu'il était en poste en plein milieu du Pacifique, ce qui lui a paradoxalement permis de découvrir un autre peuple et une autre culture.

Dès lors, Shigeru, qui dessine – avec talent – depuis l'adolescence, explore plus profondément les mythes et légendes qu'il affectionne depuis longtemps déjà, voyageant inlassablement aux quatre coins du monde, jusque dans les contrées les plus reculées (le fin fond de la Nouvelle-Guinée...). Sa passion pour les yokai (monstres traditionnels) et son expérience au front seront les deux mamelles de son travail, qui prend parfois la forme de romans (concernant souvent ses souvenirs de guerre). Gegege no Kitaro apparaît pour la première fois à la fin des années 50 sous la forme d'un kamishibaï (sorte de théâtre de papier ambulant, que l'on peut qualifier d'ancêtre de l'animation) avant de passer à la BD en 1960. Dès lors, ce personnage, mi-homme mi-yokai et dont l'œil gauche est un peu particulier (cet étrange globe oculaire pourvu d'un corps est en fait la réincarnation de son père) va être le héros de multiples publications, et ce jusqu'à nos jours. Vivant dans une hutte reculée, Kitaro est l'interlocuteur privilégié entre le monde des humains et celui des des monstres et des spectres. L'univers créé par Shigeru – qui reprend nombre de figures traditionnelles des mythes et légendes nippones – compte d'autres protagonistes récurrents, comme l'instable Rat Man ou Cat Girl. Les premières images du film de Katsuhide Motoki ne laissent planer aucun doute quant à la bonne tenue des effets spéciaux, mais il reste à savoir si son **Gegege no Kitaro** parviendra à conserver les qualités de l'œuvre originale, afin de ne pas passer pour un « simple » **The Great Yokai War 2.**

Julien SÉVÉON

directement dans la liste des vi-ronnages essentiels de l'année.

■ Restons dans ce beau pays qu'est la Thaïlande avec la suite du joyal **The Bodyguard**, magistralement nommée The Bodyguard 2. Mum Jokmok est donc de retour dans le rôle d'un agent secret enquêtant sur des terroristes (incroyable comment ce sujet est à la mode en ce moment) et se déguisant en pop star pour mener son enquête. Jokmok est également aux commandes de ce film qui devrait, on l'espère, nous réserver un paquet de sympathiques gags.

■ Donnie Yen s'apprête une fois de plus à secouer Hong-Kong avec City Without Mercy. Réalisé (sans surprise) par Wilson Yip, ce polar placé à nouveau l'acteur dans la peau d'un flic dur à cuir qui lutte avec son équipe contre des gangsters à Macao. Louis Koo est également dans le coup (normal, vu son nom) ainsi que Ray Lui (lui aussi c'est normal – nan). Yip nous promet des scènes d'action encore plus puissantes que celles de **SPL**. On attend de voir.

■ Flying Butterfly, le dernier Johnnie To, devrait être présenté en première mondiale cette année à Cannes. On sait peu de choses du film, si ce n'est qu'il s'agit d'une romance dramatique mettant en scène Li Bingbing et Vic Chou. Ce sera toujours ça de pris en attendant la sortie française d'**Exilé**, noblement fixée au mois de juin prochain.

■ Même ici, on a bien du mal à suivre la carrière de Takashi Miike. Alors que l'on attend la bave aux lèvres son long-métrage bandulatoire **Sukiyaki Western Django**, voilà-t-il pas que notre dopé de la caméra préféré sort en douce Ryu ga gotoku : gekijo-ban. Pour faire simple, il s'agit d'une adaptation du jeu vidéo **Yakuza** (dont nous vous avions parlé dans Mad Asia) sur lequel Miike avait d'ailleurs bossé

JEU GRATUIT

REVEILLEZ-MOI

A L'OCCASION DE SA SORTIE
LE 15 MARS 2007

"LES ZOMBIES ATTAQUENT.
LE TEMPS EST COMPTÉ.
RÉVEILLEZ-VOUS
AVANT QU'ILS NE VOUS
DÉVORENT."

30 LIVRES
REVEILLEZ-
MOI
A GAGNER
PRIX PUBLIC
16 €

HACHETTE
Littératures

Cochez les bonnes réponses et renvoyez le coupon à l'adresse suivante :
MAD MOVIES Jeu Gratuit Réveillez-moi - 6 rue Rodier, 75009 Paris

1. Face à un zombie, quel est le bon réflexe à avoir ?
- Négocier, parlementer.
- L'inviter à boire une 8,6 dans un parking sympa.
- Tirer dans la tête.

2. Pour être bien sûr qu'un zombie ne se relèvera pas, il est conseillé de:
- Le décapiter
- Lui beurrer la plante des pieds
- Lui expliquer que « l'amour est plus fort que la mort » ?

3. Et au cas où, on peut aussi :
- L'offrir à ses enfants comme compagnon de jeu
- Brûler son corps
- Prier

NOM PRENOM
ADRESSE
CP VILLE PAYS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 09/04/2007 au 27/04/2007, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 27/04/2007 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 3/05/2007 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés. La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 27/04/2007. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

La nuit excentrique

3e édition

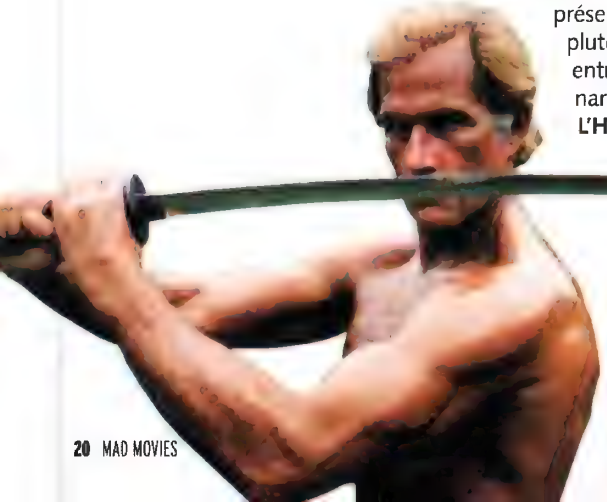
Nudistes pas farouches, super-héros en collants, rongeurs diaboliques, décapitations furieuses, journalistes exténués : tout ça, et bien plus, dans un compte-rendu écrit dans un sommeil profond.

« *Putain, les gars ! Vous me lâchez pas avant la fin comme l'année dernière, sinon je vous sucre toutes vos piges du mois !!!* » C'est en ces termes amicaux que notre cher rédac' chef Fausto Fasulo nous a conviés à la 3e Nuit Excentrique, rendez-vous désormais incontournable pour les amateurs de bizarreries cinématographiques et de bisseries azimutées. Direction Bercy, donc, où la Mad Team prend possession du second rang de la grande salle de la vénérable Cinémathèque Française, bientôt remplie à craquer par une faune étrange de geeks survoltés. Une liesse générale salue ainsi l'arrivée sur l'estrade du directeur de la programmation du lieu, l'auguste Jean-François Rauger, qui ne dédaigne pas de faire office de Monsieur Loyal pour ces Nuits agitées.

Car leur moindre charme n'est pas de voir l'ami JFR, toujours tiré à quatre épingles, passer le micro aux ténors de Nanarland pour des présentations tour à tour érudites, vasouillardes ou lyriques. Les surfeurs avertis connaissent fort bien leur site (www.nanarland.com), fruit de recherches archéologiques dans les bas-fonds des solderies de VHS, dont les plus belles perles sont compilées dans d'hilarants montages qui viennent ponctuer chaque Nuit. Dans cette louable démarche, on trouve pourtant aussi bien le pire (un jeu karaoké qui a fait long feu) que le meilleur : un émouvant documentaire sur Richard Harrison, où ce pilier du bis mondial jette un regard attendri mais lucide sur trois décennies de carrière. Mais on peut compter sur le bon docteur Rauger pour recadrer les choses, lançant en solennel avertissement : « *Attention ! Ce ne sont pas des nanars, mais des films excentriques !* ». Cependant, à en juger par les quatre longs-métrages présentés, le score reflétait plutôt une parfaite parité entre excentricité et « nanardise » : deux partout ! **L'Homme-puma** d'Alberto De Martino, qui nous avait laissé un bon souvenir à l'occasion de ses multiples sorties en VHS (Platinum Vidéo, Power Collection… Ah, ça, c'étaient des éditeurs !), s'est avéré être une purge mortelle. Les aventures de ce benêt félin valent surtout par la conviction vibrante de son cicérone andin, sosie troublant de David Doukhan, notamment lorsqu'il clame d'un air pénétré : « *Chaque homme est un dieu, chaque homme est libre !* ». À méditer… Quant aux **Rats de Manhattan** de Bruno Mattei, déjà vu et revu, il a très bien rempli son rôle de troisième film de la nuit, au cours duquel la moitié de la salle s'enfonce rituellement dans un sommeil réparateur. Il faut dire que la soirée avait débuté par du brutal, avec la projection de **L'Île aux femmes nues**. Cette antique bande d'Henry Lepage est un exemple des comédies égrillardes qui proliféraient dans les années 50 sous les palmiers niçois. Les pires cabotins du cinéma français y batifolent en compagnie d'accortes naturistes, dans une pochade plaisamment libertaire qu'il est bon de revoir en période électorale. Jean-Pierre Bouyxou, l'historien le plus pointu du comique désolant, ne s'y était pas trompé en qualifiant le film de « *vaudeville féeriquement nul* ». Certes, l'adverbe n'existe pas, mais il décrit idéalement le cinéma excentrique, car féerique était aussi la sélection de bandes-annonces conservées par la Cinémathèque, avec cette année un accent mis sur les sexy comédies italiennes et les prods Eurociné.

Et sur le kung-fu en folie, puisqu'une poignée de trailers aux titres français risibles (« *Jeux de mains… jeux de Chinois !* » s'exclamait Duroche entre deux roupillons) annonçait l'autre gros morceau, qui arriva à l'aube. La salle fut alors réveillée en sursaut par l'excellent **Le Bras armé de Wang Yu contre la guillotine volante**, où les combats au corps à corps rivalisaient avec les gadgets délirants et les dispositifs machiavéliques. Une franche réussite qui donna au toujours belliqueux J-B. Herment des envies de mawashis envers les nerds assis derrière lui, coupables d'avoir pris le grand Jimmy Wang Yu pour un vulgaire homme-puma. Enfin, quatre bandes-annonces X nous ont asséné le coup de grâce, malgré l'absence de notre stagiaire de poche Kim, sagement partie sous d'autres cieux. Mais Fausto pouvait être satisfait, car tous les autres (ou ce qu'il en restait) l'ont accompagné pour un petit-déjeuner bien mérité, alors que le soleil était levé depuis longtemps. Là, grand silence : chacun fixait sa tasse de café la bave aux lèvres, grognant de temps à autre : « *Rhâââ… content !* ». Inutile de dire qu'on reviendra l'année prochaine.

Gilles ESPOSITO



Sur cette page : Des ninjas avec ou sans tenue, des rats sans casque… Tout le charme de la 3e Nuit Excentrique !

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €**
** Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port inclus)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 196

❑ **OUI, je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros** et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 28 % de réduction pour 11 numéros**

❑ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropo itaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 75009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Etablis. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

Date :

Votre signature obligatoire :

j'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

❑ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
❑ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
❑ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janv er 1978 (artic e 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectificat on des données vous concernant. Par notre intermédiaire vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ❑

Shooter - Tireur d'elite

MARKY MARK & THE FUNKY BUSH

Vu le succès de la saga Jason Bourne, on se doute que la Paramount cherche à lancer avec **Shooter** une franchise similaire, à base de traque humaine et d'espionnage hi-tech. Et comme Paul Greengrass avant lui, Antoine Fuqua a des trucs à dire sur ce qui ne va pas dans son pays (même si Greengrass fait ça dans un autre film, lui). Donc, pendant que le tireur d'élite Marky Mark Wahlberg est poursuivi par des méchants agents du gouvernement (Danny Glover et Elias Koteas entre autres) qui veulent lui mettre un assassinat sur le dos, on apprend beaucoup de choses : on ne nous dirait pas toute la vérité, on nous prendrait pour des moutons, tout ça quoi… Bref, nous avons affaire ici à un thriller politique. Mais il y a un hic : on pourrait facilement accepter de Fuqua qu'il enfonce des portes ouvertes si seulement le monsieur soignait un peu la facture de son tract démocrate « engagé ». Mais en bon faiseur mollasson, il laisse passer des ratistolages scénaristiques cousus de fil blanc et enquille des scènes d'action certes gore, mais totalement en porte-à-faux avec le propos. À ce titre, le troisième (!!!) climax laisse exploser toute l'incohérence d'un cinéaste qui se fantasme d'un coup, à travers son perso principal, en ange exterminateur. Certains hurlent au fat, mais après **Training Day** et **Les Larmes du soleil**, il est permis de parler de schizophrénie à tendance neuneu, aussi.

S.M.

SHOOTER. USA. 2007. RÉAL.: ANTOINE FUQUA. SCEN.: JONATHAN LEMKIN D'APRÈS L'ŒUVRE DE STEPHEN HUNTER. DIR. PHOT.: PETER MENZIES JR. MUS.: MARK MANCINA. PROD.: LORENZO DI BONAVENTURA POUR PARAMOUNT PICTURES ET DI BONAVENTURA PICTURES. INT.: MARK WAHLBERG, DANNY GLOVER, KATE MARA, MICHAEL PEÑA, RHONA MITRA… DUR.: 2H04. DIST.: PARAMOUNT. SORTIE LE 18 AVRIL 2007.

American Haunting

REALITY CHECK

Bien décidé à prouver que **Donjons & dragons** n'était pas l'erreur de parcours d'un fanboy élevé aux jeux de rôles, Courtney Solomon persévère dans le cinéma avec **American Haunting**, l'histoire d'une jeune fille possédée au siècle dernier, sensiblement tourné au même moment que **L'Exorcisme d'Emily Rose**, et à l'approche similaire (cautions « histoire véridique » et « PG-13 » en sus). La véritable différence, c'est que si Scott Derrickson n'en faisait jamais assez, Solomon, lui, ne sait jamais quand s'arrêter : travellings en vue subjective complètement bourrés (pour signifier la présence d'un fantôme alcoolique ?), enchaînement de scènes « fantastiques » sans queue ni tête, claquements de portes et de fenêtres à tout va (le pauvre Donald Sutherland, qui ne demandait rien qu'à payer ses impôts, s'en prend même une sur le pif) et twist final évident et pourtant nonsensique. Le ridicule est cependant définitivement atteint dans les séquences de possession, durant lesquelles l'ectoplasme se la joue tour à tour Bud Spencer (quand il fout des baffes à sa victime) et ***Denis la malice*** (quand il lui tire les cheveux). Bref, rassurons Courtney Solomon : **Donjons & dragons** n'était pas une erreur de parcours, il ne sait toujours pas faire de cinéma !

S.M.

AN AMERICAN HAUNTING. G-B/CANADA/ROUMANIE. 2005. RÉAL.: COURTNEY SOLOMON. SCEN.: BRENT MONAHAN ET COURTNEY SOLOMON. DIR. PHOT.: ADRIAN BIDDLE. MUS.: CAINE DAVIDSON. PROD.: CHRISTOPHER MILBURN, ANDRE ROULEAU ET COURTNEY SOLOMON POUR AFTERDARK FILMS, MEDIAPRO PICTURES, MIDSUMMER FILMS, REDBUS PICTURES, REMSTAR FILMS ET SWEETPEA ENTERTAINMENT. INT.: DONALD SUTHERLAND, SISSY SPACEK, RACHEL HURD-WOOD, JAMES D'ARCY… DUR.: 1H33. DIST.: CTV. SORTIE LE 25 AVRIL 2007.

TMNT - Les Tortues Ninja

LA CARAPACE ENTRE DEUX CHAISES

Quoi qu'on en dise, le concept des Tortues Ninja, malgré un sévère passage à la moulinette mercantile et infantilisante, reste séduisant. Kevin Munroe l'a bien compris, et cherche d'ailleurs à faire oublier les précédentes adaptations. Malheureusement, **TMNT**, aussi court soit-il, arbore un rythme en dents de scie, entre respect du matériau de base (le trash en moins) et jeunisme semble-t-il imposé par les distributeurs (un ride en skateboard qui ne s'intègre pas dans l'ensemble, par exemple). On imagine également que les délais improbables sont pour beaucoup dans l'aspect bancal du métrage qui, en termes de continuité narrative, ne ressemble au final qu'à un long épisode de série, et non à un film global sur le sujet. De ce gros bordel ambiant où les persos sont souvent sacrifiés (Michelangelo utilise à peine ses nunchakus !), on retiendra des idées intéressantes (le retour de Leonardo), une ambiance urbaine réussie et quelques courtes scènes acrobatiques sous influence (del Toro et **Blade II** sont passés par là). Noyé dans les compromis évidents, **TMNT** serait-il finalement le laissez-pas-

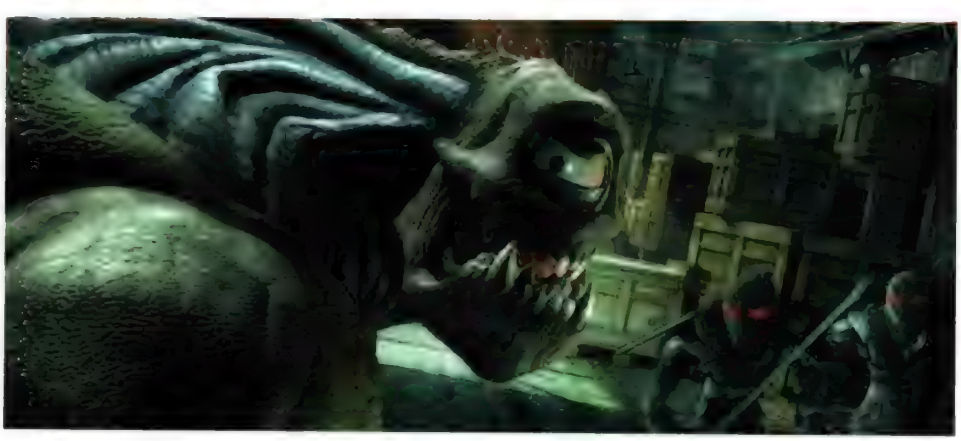
Idiocracy
MIKE JUDGE SE FAIT L'AMERIQUE

Créateur survolté de ***Beavis and Butt-Head*** (dont il a réalisé l'excellente excroissance cinématographique **Beavis et Butt-Head se font l'Amérique**) et véritable génie de l'humour con qui tape sous la ceinture, Mike Judge brocarde de nouveau ses compatriotes avec cet **Idiocracy** au concept dont la profondeur futoie l'infinité du cosmos. Si, si, jugez plutôt : un quidam ordinaire et paresseux (Luke Wilson) est cryogénisé pour les besoins d'une expérience. Oublié par les scientifiques, il se réveille 500 ans plus tard et se rend compte que l'humanité tout entière est devenue débile, ce qui fait de lui l'homme le plus intelligent de la planète ! Extrapolant les travers linguistiques, politiques et culturels de notre société actuelle en les projetant dans le futur (avec des restos familiaux du nom de « Buttfuckers » – enculeurs ! – et la peine de mort par Monster Truck), le réalisateur s'attaque évidemment aux dérives de son gouvernement. La différence avec les autres critiques pullulant actuellement (cf **Shooter** ce mois-ci), c'est que Judge prend le parti d'éviter la diabolisation facile et de présenter ses personnages comme de véritables imbéciles. La nuance est de taille, et permet d'ailleurs à **Idiocracy** de se vautrer non-stop dans l'humour bête et méchant comme on aime, et donc d'atteindre le statut de « film intelligemment con » ou de « grosse connerie intelligente ». Bref, déjà un classique, quoi ! S.M.

USA. 2004. REAL. MIKE JUDGE. SCEN. MIKE JUDGE ET ETAN COHEN. DIR. PHOT. TIM SUHRSTEDT. MUS. THEODORE SHAPIRO. PROD. MIKE JUDGE ET ELYSA KOPLOVITZ POUR 20TH CENTURY FOX. INT. LUKE WILSON, MAYA RUDOLPH, DAX SHEPARD, TERRY CREWS, DAVID HERMAN... DUR. 1H25. DIST. 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 25 AVRIL 2007.

ser commercial du studio Imagi, qui conserverait son intégrité artistique pour des œuvres comme **Highlander : The Search for Vengeance** (de Yoshiaki Kawajiri) et **Astro Boy** (par Genndy Tartakovsky) ? Si oui, on est prêt à pardonner cet écart au nom de ces projets plus qu'excitants... S.M.

TMNT. USA. 2007. REAL ET SCEN. : KEVIN MUNROE, D'APRES L'ŒUVRE DE KEVIN EASTMAN ET PETER LAIRD. DIR. PHOT. : STEVE LUMLEY. MUS. : KLAUS BADELT. PROD. : THOMAS K. GRAY, GALEN WALKER ET PAUL WANG POUR IMAGI ENTERTAINMENT, MIRAGE STUDIOS, THE WEINSTEIN COMPANY. INT. (VOIX) : SARAH MICHELLE GELLAR, CHRIS EVANS, MAKO, PATRICK STEWART, ZHANG ZIYI... DUR. : 1H26. DIST. : WARNER. SORTIE LE 11 AVRIL 2007.



Les Messagers

LES FRERES PETARDS MOUILLES

« Je voulais faire **Les Messagers** *parce que j'avais trouvé le script effrayant. Je pensais que ce serait une super expérience. Dans le scénario, un personnage se faisait transpercer par une faux. Quand j'ai lu la scène, je me suis dit : « Ouah, ça va être cool ! ». Au final, on ne voit rien de tel. Beaucoup d'idées ont été abandonnées pendant le tournage. Je suis allé voir les producteurs et leur ai dit : « Putain, les mecs ! On fout en l'air le script, là ! ». Et eux de me répondre : « On produit un film pour des minettes de 15 ans. ». »* L'acteur John Corbett résume avec une amertume non feinte ce qui ne tourne pas rond chez Ghost House Pictures, la boîte de Sam Raimi et Robert Tapert. Alors que la jeune société aurait pu (et dû) se différencier de ses nombreux concurrents grâce au statut d'artiste acquis par Raimi tout au long de sa carrière, Ghost House n'en finit pas de nous décevoir. En tant que producteur, le réalisateur de **Darkman** se devait de prendre des risques en donnant le feu vert à des projets aussi audacieux que novateurs, afin d'offrir à ses poulains une véritable liberté artistique. Et c'est bien là que le bât blesse. Car, avec à son actif les deux remakes inutiles des **Ju-on** et l'inégal **Boogeyman**, on ne peut pas dire que la firme puisse se targuer de sortir du lot (les films se suivent et se ressemblent, au grand dam de Granger, d'ailleurs !). À l'image de leurs productions télé (les inénarrables ***Hercule*** et ***Xéna, la guerrière***), Sam Raimi et Robert Tapert ne se préoccupent guère de la qualité artistique de leurs œuvres, se concentrant essentiellement sur l'aspect commercial, quitte à faire tout et n'importe quoi (comme engager des hordes de scénaristes sur un même projet), et ce dans le seul but d'engranger un maximum de pognon en un minimum de temps. TOUS leurs films ont été remontés contre l'avis de leurs réalisateurs respectifs afin d'obtenir une version « PG-13 » plus rentable. L'ironie étant que Raimi, cinéaste, a construit sa gloire sur des métrages déjantés et classés « R » (les deux premiers **Evil Dead, Mort sur le grill**) là où Raimi, producteur, joue sagement la carte de l'autocensure facile, sans se soucier de passer pour un homme d'affaires blasé (et ce n'est pas Danny Elfman qui nous contredira). Quand on pense que l'impayable Michael Bay (pourtant loin d'être un artiste) réussit, lui, à mettre sur pied des films radicaux et efficaces comme ses **Massacre à la tronçonneuse**, il y a de quoi en perdre son latin. Et si la méthode Bay connaît des ratés (le lamentable remake d'**Hitcher**), la filmo des p'tits gars de Platinum Dunes a tout de même plus de gueule que celle de leurs adversaires de Ghost House.

Les Messagers enfonce le clou, et ce n'est pas son mélange foireux de ghost movie asiatique, de drame rural et d'horreur psychologique à la **Shining** (!!!) qui va arranger les choses. Le scénario ne raconte pas grand-chose, refuse obstinément de développer ses personnages et part dans toutes les directions, quitte à enchaîner les ellipses foireuses (en même temps, avec pas moins de cinq scénaristes officieux, fallait pas s'attendre à un modèle de cohérence). De leur côté, les frères Pang assurent le minimum syndical, ne cherchant même pas à donner une quelconque identité formelle à leur premier film américain et recyclant servilement tous leurs trucs de mise en scène. La bande-son, tonitruante, tente de dynamiser l'ensemble à grands coups d'effets-chocs (un battement de paupière et la terre tremble), mais finit surtout par nous filer un sacré mal de crâne. La prod' a beau avoir fait appel au Mexicain Eduardo Rodriguez (**Curandero**) pour sauver les meubles, le constat est sans appel : on s'ennuie ferme devant ce thriller mille fois vu et totalement inoffensif (aucune victime du côté des héros). On plaint les comédiens (à l'exception de Penelope Ann Miller, toujours aussi fade) venus perdre leur temps dans cette purge indigne de leur talent… Espérons que la prochaine production Ghost House, le **30 Days of Night** du talentueux David Slade (**Hard Candy**), ne pâtira pas des techniques douteuses et mercantiles de ses commanditaires. L'espoir fait vivre.

Jean-Baptiste HERMENT

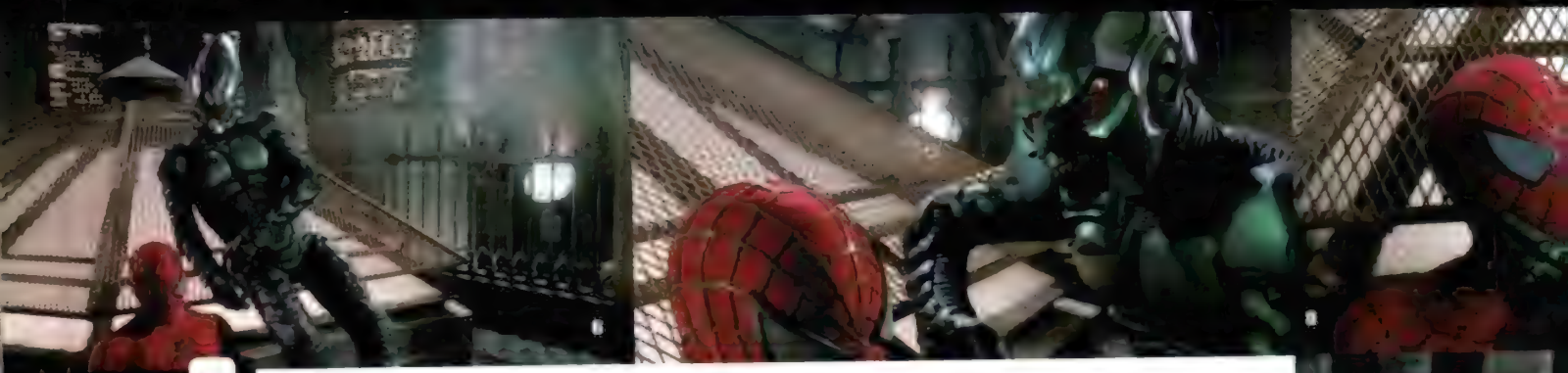
THE MESSENGERS. USA. 2007. REAL.: OXIDE ET DANNY PANG. SCEN.: MARK WHEATON, STUART BEATTIE ET TODD FARMER. DIR. PHOT.: DAVID GEDDES. MUS.: JOSEPH LODUCA. PROD.: SAM RAIMI, WILLIAM SHERAK, JASON SHUMAN ET ROBERT TAPERT POUR GHOST HOUSE PICTURES, BLUESTAR ENTERTAINMENT ET SCARECROW PRODUCTIONS INC. INT.: DYLAN MCDERMOTT, PENELOPE ANN MILLER, KRISTEN STEWART, JOHN CORBETT… DUR.: 1H25. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 4 AVRIL 2007.

Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre

	DIDIER ALLOUCH	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	JULIEN DUPUY	LAURENT DUROCHE	GILLES ESPOSITO	FAUSTO FASULO	JEAN-BAPTISTE HERMENT	STÉPHANE MOÏSSAXIS	JULIEN SÉVÉON
300	**6** Le meilleur film d'heroic fantasy depuis... Euh non, le meilleur tout court...	**5** Audacieux et lyrique, viril et belliqueux, avec un Gerry Butler impérial. Sparta forever!	**5** Snyder n'avait pas menti !	**1** Du bodybuilding cinématographique : une Centanonade homosexuelle affectée et vaine.	**5** Un peu comme les films de Pamela Anderson : 90 % de synthétique, mais Dieu ce que c'est beau et excitant !	**0** Ringard, pontifiant, vraiment/vraiment hideux : trois fois zéro.	**5** Quand je serai grand, moi aussi je serai Spartiate ! (Fausto, 6 ans)	**5** Cette saveur, c'est Butler !	**1** Tellement shooté aux anabolisants qu'on dirait le Hamlet de Last Action Hero, mais au premier degré et mal filmé.	
APOCALYPTO	**5** Gibson est un gros sac, que ce soit avant, Mais son Predateur meets Rambo chez les Mayas est épatant.	**6** Un pur film d'action barbare au final tétanisant. Gloire à Mel, et que son règne vienne !	**6** Pardonnez-lui ce qu'il dit, car nous ne savons ce qu'il fait !!!	**2** Un film de gros beaufin parfois plaisamment brutal, souvent risiblement grotesque	**6** Quand un survival orgasmique raconte la fin d'une (de notre ?) civilisation, difficile d'éviter le mot « chef-d'œuvre ».		**5** Un survival humaniste aux relents de Conan le barbare et de Mad Max. Rien que ça !		**5** Mel Gibson réalise comme il joue : avec des tics parfois énervants mais beaucoup de cœur.	
BUG	**4** Toutes les obsessions de Friedkin dans une chambre d'hôtel. La pièce est parfaite on peu trop petite pour tout contenir, mais c'est passionnant	**2** Friedkin revisite ses thèmes de prédilection en faisant du théâtre filmé.. Ou alors je suis très con et j'ai rien compris, ce qui n'est pas exclu.	**2** Friedkin se perd dans cet exercice de style ampoulé et chiant comme la mort. Vive Tracy !!!	**1** Un amas de cache-misère auteurisants qui pallient bien mal au manque d'inspiration de Friedkin.	**5** On trip paranoïaque et radical à la mise en scène ravageuse. Friedkin se fait pas de quartier, quitte à laisser des spectateurs sur le carreau...	**4** Le cinéma paranoïaque dans toute sa puissance... et toutes ses limites.	**6** Friedkin, you're simply the best !	**6** Deux acteurs en état de grâce, un Friedkin complètement survolté et une histoire d'amour magnifique c'est pas un film, c'est un malaise compressé.	**2** Si même William Friedkin tape dans la fausse subversion, on n'est pas rendu...	
HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL		**4** Un DVNI traversé de fulgurances lyriques naviguant entre les procès Eurocrime, le film de guerre trash et un épisode d'*Highlander*. Marci Bino !	**2** Impossible de faire le lien entre ce cannibale adepte de Gendo (!) et le tueur magnétique joué par Hopkins. Peu d'intérêt, donc...	**0** Bahlala, c'te honte !	**3** Une genèse pas forcément à la hauteur du personnage, mais pas honteuse non plus.	**3** À voir pour la bouleversante Gong Li, égarée dans un de ces navets de luxe dont Dr Laurentiis a le secret.	**2** Un début fracassant, puis Ulliel apparaît et le film sombre dans l'académisme barbant et le ridicule même pas drôle. Vive Bannibal, bleks !			
HYPER TENSION			**0** Vulgaire, dégénéré et d'une bêtise crasse. Statham mérite bien mieux.	**4** Un gros fatras bien cocaïne comme il faut, forcément lourdé mais partiellement réjouissant.	**4** Les clichés font un peu trop les maîtres, mais le résultat demeure tellement fun.	**4** Détournement très réussi des tics clippeux du Tony Scott de Domino, qui en sortera humilié à jamais.	**4** Une bonne dose de régression cinématographique qui tout la pêche. Et puis, à l'inverse des étrons de Michael Bay, ça ne dure même pas 1H30 !		**3** C'est tellement décadent qu'on passe un bon moment, mais ce n'est pas du portmanteau en « état de grâce » comme Mad Boys 2 ou Double Team.	
MASSACRE... : LE COMMENCEMENT		**5** Sans doute le film de studio le plus glauque et le plus brutal jamais produit, et la franchise est respectée. Rien que pour ça...	**4** Ça reste à 100 coudées au-dessous du Hooper, mais putain, c'est vraiment efficace !	**1** La confirmation après Nuits de terreur que Jonathan Liebesman est un insipide yes-man	**4** 28 minutes de prequelle et 1h10 de remake. Mais purée, quel remake ! Le nouveau film préféré de R.D.B.Y.	**4** Le film oublie un peu ses personnages en cours de route, mais comme c'est pour mieux les trucider...	**5** Le meilleur film de la saga juste après l'original de Hooper. Un miracle !	**5** La claque ! Un « mad movie », un vrai !	**1** Je ne l'ai pas déjà vu, ce film ? C'était mieux dans mon souvenir...	**4** Sans surprise, mais efficace et méchant.
LES MESSAGERS				**1** Un pauvre film de commande qui reussit l'exploit de compiler les nombreux défauts des frères Pang		**3** Les Pang manquent une bonne occasion de jeter un regard extérieur sur les US, mais ça se laisse voir.		**1** Comme dirait le beau Alexandre Bustillo : « Pfff... ».	**1** Bon ouais, on tire toujours sur les messagers !	
PRIMER	**3** Ambitieux mais trop brouillon.		**4** Trois idées, deux branlos, un bon film. Et tout ça avec 7000 billets verts !	**5** Une petite prouesse d'une fraîcheur trop rarement exploitée de l'anticipation. Une œuvre à soutenir de tout cœur !	**4** Pas tout compris, mais c'était bien !		**5** L'art de la débrouille poussé à son paroxysme. Un tour de force, parfois austère, mais toujours fascinant.	**5** Deux hommes qui causent de science pendant une heure et demie. Chiant ? Non, passionnant !	**4** Une économie de moyens qui n'empêche pas Shane Carruth d'avoir une ambition vertigineuse. Ingénieux.	**4** Entre hard science et fiction spéculative, Primer est un petit film vraiment atypique.
SUNSHINE	**4** Improbable mélange entre Armageddon et Silent Running. Passionnant quand ça reste contemplatif. Mais un dernier acte complètement foiré.	**4** Chouette film de SF entre 2010 et Event Horizon. Et Chris Evans est vachement bien !			**5** De la bonne SF, aussi classieuse qu'intelligente, ça faisait longtemps ! Seul regret : la réal impose sur la fin, gâchant un twist par ailleurs sympatoche.	**2** Boyle essaie de livrer son Mission to Mars, mais n'arrive même pas à retaire correctement Créature.	**4** Un sujet casse-gueule, mais un traitement intelligent et pertinent qui tire clairement le métrage vers le haut. Le meilleur film de Boyle, tout simplement.	**4** Si la première heure est de haute volée, Boyle et Garland se mélangent un peu les pinceaux lors du dernier acte. Comme sur La Plage et 28 jours plus tard, tiens !	**3** De bonne facture, malgré un troisième acte totalement ridicule susceptible de saper l'enthousiasme.	
THE WOODS			**4** Encore un remontage tout pourri imposé par un studio... Reste le talent intact de McKee derrière la caméra !	**5** Un VRAI film fantastique. certes brouillon, mais surtout racé et élégant. La grande classe.	**4** L'ambiance envoûtante et un p'tit côté old school pas déplaisant compensent les carences d'un remontage castrateur.	**4** Un beau film d'épouvante à l'ancienne, malgré des pépins de scénario et un rythme brouillon.		**2** Bien dé-déstructuré certes, mais on est en droit d'attendre un peu plus de la part d'un gars comme McKee.	**5** Peu importe le remontage, le film transpire l'amour du fantastique !	**4** Un nouveau portrait féminin touchant de la part de McKee, dommage que l'histoire soit relativement bateau.
WILDERNESS		**3** Mal filmé, mal monté, mal écrit et mal joué, mais sauvé par 2/3 scènes bien barjotesques.		**1** Vu il y a un mois et oublié depuis déjà bien longtemps !	**3** Excellent scénar rempli de bonnes intentions, mais la mise en scène est vraiment à la masse...	**3** Dur dur de traverser la Manche après d'autres survivals plus inspirés, et surtout mieux écrits.	**4** Aussi généreux que gauche. Wilderness étant à deux doigts de casser la baraque. En attendant, il reste efficace comme un bon coup de Kärcher !	**2** Le nouveau film de Michael ? Bah allô ! Pas bien !	**2** Un 8 qui a un peu trop tendance à virer au 2.	**4** Un bon 8 : British, bonnard et brutal.

SPIDER-MAN



À L'HEURE OÙ SPIDER-MAN 3 **S'APPRÊTE À RAVAGER NOS ÉCRANS, IL EST BON DE RAPPELER QUE LE SAVOIR-FAIRE DE SAM RAIMI NE S'EXPRIME PAS QU'À TRAVERS DE VIREVOLTANTES SCÈNES D'ACTION, MAIS AUSSI VIA DES SÉQUENCES À LA DRAMATURGIE ÉTUDIÉE ET PERCUTANTE, DONT VOICI UN EXEMPLE...**

« Pourquoi toi, corps malade, viens-tu couvert d'acier, revoir ainsi les clairs de lune et rendre effrayante la nuit ? » *Hamlet*, Shakespeare.

Si tu marches sur les traces de ton père, tu risques de tomber dans les mêmes pièges. Sur la trame d'un récit initiatique, Sam Raimi a peut-être mis en scène le film de super-héros le plus sobre de l'Histoire du cinéma, où les états d'âme des personnages importent plus que les morceaux de bravoure. Le scénario se construit sur le destin parallèle des deux protagonistes qui nous préoccupent aujourd'hui : Peter Parker/Spider-Man et Norman Osborn/Le Bouffon Vert. Ils se croisent au début du métrage (en civil, si j'ose dire) le temps d'affirmer leur estime réciproque, subissent une mutation et deviennent enfin des surhommes. On remarquera qu'ils sont animés par un même élan de vengeance, mais leurs consciences ne les guident pas sur les mêmes chemins. C'est au cœur du film que nous les retrouvons dans une brève (1mn40) mais essentielle séquence. Après un court et intense combat, Le Bouffon a drogué Spider-Man et le kidnappe. Lorsque ce dernier reprend ses esprits, la nuit est tombée. Nous sommes sur le toit d'un immeuble avec New York en toile de fond. Alors qu'il était à sa portée, Le Bouffon n'a pas achevé Spider-Man. Il a mieux à lui proposer : une association.

Sam Raimi ne perd jamais de vue ce que doit raconter la scène. Il fait preuve ici d'une économie de moyens stupéfiante pour un film à si gros budget. Les personnages évoluent dans un décor dépouillé presque symbolique, loin du réalisme recherché précédemment par le réalisateur. Là où il s'est efforcé de rendre crédibles des séquences d'action incroyables, nous avons le sentiment qu'il a négligé celle-ci. Pas de patine sur le sol, pas de détritus ni de trace de vie, mais une vapeur blanche, sempiternel cliché des nuits new-yorkaises, et quelques pauvres bâtiments en guise d'arrière-plan. On pourrait se croire devant le décor d'une pièce de théâtre. Plus encore, nous allons assister au premier vrai face-à-face entre les personnages principaux du film. Dès lors, on s'attend à une débauche de plans plus surprenants les uns que les autres. La séquence sera bouclée en champs/contre champs et pratiquement en plans fixes. Raimi utilise deux mouvements de caméra pour souligner les deux moments forts de la scène : lorsque Spider-Man se réveille et lorsque Le Bouffon, au terme de sa causerie, se rapproche de son ennemi pour lui signifier combien ils sont semblables. Un court travelling avant dans un nuage de fumée introduit la séquence (1). Nous distinguons vaguement où nous sommes. Un raccord dans l'axe, toujours en mouvement, nous fait sortir du nuage pour nous dévoiler Spider-Man (2). Il émerge à peine. La voix off déformée du Bouffon et son apparition subite finissent par le réveiller. Par ce processus, très simple, Sam Raimi décale la scène et en souligne l'aspect onirique. Finalement, nous ne savons pas si nous sommes dans la réalité ou dans l'inconscient de Spider-Man. Le dialogue continue. Avec franchise et sur un ton presque paternel, Le Bouffon, au nom de sa maturité, assène quelques vérités

au Tisseur (3, 4). Un court mouvement descendant accentue cet instant incroyable (5). Osborn expose sa théorie : les deux hommes doivent s'associer parce qu'ils sont exceptionnels. Nous comprenons qu'ils sont les deux facettes d'un seul et même héros (6, 7, 8). Le Bouffon recherche sa part de lumière, Spider-Man rejette sa part d'ombre. C'est pourquoi Sam Raimi a choisi d'accompagner Le Bouffon, et non pas de le faire entrer dans le cadre. Il est important pour le réalisateur de montrer l'effort accompli par le personnage et la sincérité de son offre, ce qui le rend plus complexe et surprenant qu'on ne pouvait le croire. Une fois le discours terminé, le film de super-héros peut reprendre son cours. Le Bouffon bondit sur son planeur et quitte la scène, laissant derrière lui Spider-Man à ses réflexions (9). La séquence suivante nous montre un Peter Parker lisant les titres des journaux où l'on calomnie le Tisseur (10). En voix-off, nous entendons l'écho des prédictions du Bouffon. Mais on devine une certaine sérénité dans son regard. Nous comprenons que l'adolescent est devenu homme, que Parker laisse définitivement place à Spider-Man (11).

Voilà comment Sam Raimi, au cœur d'un blockbuster hollywoodien, aborde un thème de tragédie classique, laissant au spectateur le choix de s'impliquer ou pas. Il est ainsi possible de demeurer simple amateur de film d'action, ou de voir dans **Spider-Man** l'écho moderne des tragédies shakespeariennes. Comment ne pas faire le parallèle entre le métrage et *Hamlet* ? On ne peut ignorer les similitudes entre cette scène et l'apparition du spectre paternel sur les remparts du château d'Elseneur. Shakespeare avait choisi d'incarner les méfaits de la vengeance en un seul et même personnage. Raimi a préféré le dédoubler.

Bien sûr, cette séquence se pose en écho du duel final. Là encore, le décor est extrêmement théâtral, mais pas du tout dépouillé. Il est intemporel. Nous pourrions être à New York ou partout ailleurs. Nous ne sommes plus sur les toits, mais dans une grande maison abandonnée, loin de tout regard. Le découpage est beaucoup moins austère. Tous les déplacements des acteurs sont soulignés par des travellings sophistiqués ou des points de vue extrêmes. L'affrontement est physique et à visage découvert. Les super-héros se battent à coups de poing et utilisent assez peu leurs pouvoirs. En fin de séquence, les personnages se retrouvent dans la situation inverse de celle que nous avons décrite plus haut (12). Mais là où Spider-Man avait su écouter son adversaire, Le Bouffon Vert tente par une dernière traîtrise de l'éliminer (13). Cela se retournera contre lui et provoquera sa mort. On ne peut pas tuer son père, même de substitution. Cela reviendrait à détruire une part de soi, le secret partagé de la jeunesse toujours

2002. USA.
REAL.: SAM RAIMI.
SCEN.: DAVID KOEPP
D'APRES L'ŒUVRE DE STAN LEE ET STEVE DITKO.
DIR. PHOT.: DON BURGESS.
MUS.: DANNY ELFMAN.
PROD.: IAN BRYCE ET LAURA ZISKIN POUR COLUMBIA PICTURES CORPORATION, MARVEL ENTERPRISES ET LAURA ZISKIN PRODUCTIONS.
INT.: TOBEY MAGUIRE, WILLEM DAFOE, KIRSTEN DUNST, CLIFF ROBERTSON...
DUR.: 2H01.
DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ GCTHV.

NEW YORK

ON TROUVE DE TOUT SUR LE SOL D'UNE SALLE DE MONTAGE. S'IL S'AGIT LA PLUPART DU TEMPS DE SCÈNES INUTILES, SUPPRIMÉES POUR DYNAMISER LE RYTHME DU FILM, IL ARRIVE QUE DE VÉRITABLES INTRIGUES SECONDAIRES PASSENT À LA TRAPPE. COMME LE PROLOGUE DE NEW YORK 1997, D'UNE DURÉE DE SEPT MINUTES ET COUPÉ PAR CARPENTER EN 1981. RETOUR SUR QUELQUES ASPECTS INÉDITS DE LA PERSONNALITÉ DE SNAKE PLISSKEN...

Il y a des œuvres dont on croit tout connaître, des personnages dont on pense avoir parfaitement cerné les motivations et les actes. Snake Plissken est de ceux-là. Avec seulement deux métrages au compteur – **New York 1997** (1981) et **Los Angeles 2013** (1996) –, quelques comics mais aussi une poignée de projets avortés (un jeu vidéo et un film d'animation en 2003), Snake est devenu l'une des plus grandes icônes du cinéma de genre, l'archétype de l'antihéros, un homme qui ne soucie jamais du sort des autres et dont le seul but est de survivre aux soixante prochaines secondes. C'est en tout cas ainsi que le définissent en chœur John Carpenter et Kurt Russell à l'époque de la sortie de **Los Angeles 2013**. Mais la découverte il y a maintenant quatre ans du prologue inédit de **New York 1997** démontre qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et qu'un film s'écrit autant lors de l'élaboration de son scénario que sur la table de montage.

BRAQUAGE MANQUÉ

Alors que le métrage sorti en 1981 commence par l'arrivée de Plissken au centre de contrôle de Manhattan et sa rencontre avec Lee Van Cleef, le tout premier montage du film nous montre Snake en action et en liberté. Nous sommes dans une banque fédérale ultra moderne et nous suivons un employé de la maintenance tenant une petite sacoche, vu de dos, et qui quitte les lieux en empruntant un ascenseur de service. Il retire sa combinaison de travail et sa casquette, nous découvrons notre héros : Snake Plissken. Il vient de cambrioler la banque et sa sacoche renferme des cartes de crédit. Peu après, il rejoint son complice et partenaire, Taylor, incarné par Joe Unger, revu plus tard dans **Leatherface – Massacre à la tronçonneuse III** ou **Les Griffes de la nuit**.

Taylor tralique le métro pour que celui-ci les emmène sans marquer d'arrêt jusqu'à San Francisco. Arrivés au terminus de la ligne, nos deux hommes sont sur le point de quitter la station quand Taylor se fait tirer dessus par les forces de l'ordre. Plissken est séparé de son compagnon lors de la fusillade qui s'ensuit et s'apprête à s'enfuir dans les tunnels du métro. Mais au dernier moment, il revient sur ses pas pour sauver son ami. Un geste vain, car il ne peut qu'assister à l'exécution de ce dernier, et est ensuite arrêté. Fin du prologue.

Évidemment, cette entrée en matière choque aujourd'hui, en raison du lien qui unit les deux personnages. Dans ses deux aventures cinématographiques, Plissken nous était apparu avant tout comme un solitaire sans attache aucune, proche de L'Homme sans nom de Leone. Mais à l'époque, ce prologue gêne les spectateurs des previews pour d'autres raisons, comme l'explique John Carpenter : « *Lorsque j'ai montré pour la première fois* **New York 1997** *à un public, ce dernier a réagi ainsi : « Je sais que ce film parle d'une ville-prison, mais ça a pris trop de temps pour y arriver, et du coup, je ne suis pas rentré dedans ». « Alors je me suis dit qu'il serait mieux de faire démarrer l'histoire directement dans la prison. J'ai donc écarté les dix premières minutes parce qu'elles ralentissaient la narration.* ». Aujourd'hui, avec le recul, et au-delà du problème de rythme, Carpenter avoue que les émotions ressenties par Snake Plissken dans ce prologue n'avaient pas vraiment leur place dans le métrage : « *Je ne pense pas que cette ouverture aide le film, ni le personnage. Ses souffrances le rendent même plus normal, cela lui donne des raisons... Cela l'humanise. Certains diraient que c'est une bonne chose, pas moi. (rires)* ».

Parallèlement à cette coupe, Carpenter fait une autre modification de l'ouverture du film en 1981. La narration sur les différentes évolutions du statut de Manhattan en 1988, 1991 et 1997 demeure, mais le cinéaste doit ajouter le plan d'une carte des lieux, de nombreux spectateurs, même aux États-Unis, ignorant que Manhattan est une île.

RESURRECTION

Disparue et oubliée après la sortie du métrage en salles, cette introduction réapparaît près de quinze ans plus tard dans une édition spéciale LaserDisc américaine. Nous sommes en 1995, et l'œuvre de Carpenter s'est forgée au fil des années une solide réputation de film culte, non usurpée pour le coup, justifiant pleinement cette sortie. Lors d'une interview du réalisateur proposée en bonus, et en marge d'un commentaire audio anthologique de Carpenter et Russell, on peut alors voir une minute d'images du prologue dans une qualité visuelle parfaite, en Scope intégral, même si la partie sonore est considérée comme perdue. Carpenter commente la séquence, en racontant ce qui s'y passe et où la scène a été tournée, en l'occurrence le métro flambant neuf, à l'époque, d'Atlanta. Mais c'est en décembre 2003, avec la sortie d'une édition collector DVD en Zone 1, que la bobine complète de ce prologue est enfin dévoilée. L'éditeur se fend alors d'un nouveau commentaire audio de Carpenter et Russell pour cette séquence, permettant ainsi à l'acteur de la découvrir pour la première fois. Les deux complices s'accordent sur son inutilité, Russell déclarant même « *qu'il faut parfois tourner une scène pour savoir qu'on n'en a pas besoin au final* ». Les prises sonores ont été retrouvées dans les archives du réalisateur, qui a néanmoins dû composer deux nouvelles musiques, délaissant le thème écrit à l'origine par Alan Howarth, pourtant présent sur la réédition en CD de l'intégralité du score original.

Bizarrement, la qualité de l'image est largement en deçà de celle vue huit ans plus tôt en LaserDisc, avec une tonalité nettement plus sombre et un léger recadrage. Mais au final, les révélations sur Snake Plissken qu'apporte la vision de ce prologue priment sur ces quelques défauts techniques, et on se prend à rêver d'admirer un jour prochain les fins alternatives d'**Halloween**, récemment découverte, et de **The Thing**, vue un temps à la télé américaine...

Jérôme WYBON

N.B. : Les captures de cet article proviennent à la fois du LaserDisc et du DVD, ce qui explique les différences de contraste et de luminosité.

ESCAPE FROM NEW YORK. 1981. USA. RÉAL. : JOHN CARPENTER. SCÉN. : JOHN CARPENTER ET NICK CASTLE. DIR. PHOT. : DEAN CUNDEY ET JIM LUCAS. MUS. : JOHN CARPENTER ET ALAN HOWARTH. PROD. : LARRY J. FRANCO ET DEBRA HILL POUR AVCO EMBASSY PICTURES, CITY FILM, GOLDCREST FILMS INTERNATIONAL ET INTERNATIONAL FILM INVESTORS. INT. : KURT RUSSELL, ADRIENNE BARBEAU, LEE VAN CLEEF, ERNEST BORGNINE... DUR. : 1H39. DISPONIBLE EN DVD ZONE 1 CHEZ MGM.

1997

THE INCREDIBLE TORTURE SHOW

HOSTEL : PART II
D'ELI ROTH

À tort ou à raison, Eli Roth est devenu, en l'espace de deux films, l'un des réalisateurs les plus en vue du moment. Peu enclin à se répéter, le jeune cinéaste a pourtant accepté de se prêter au jeu de la séquelle, et compte bien signer une suite à la hauteur de son remuant modèle.

Avec un budget de 4,5 millions de dollars et pas loin de 80 millions de recettes dans le monde (et encore, on ne compte pas les ventes de DVD), l'aventure **Hostel** ne pouvait décemment s'arrêter là. Du moins pour les producteurs qui, dès l'annonce du score impressionnant réalisé par leur « torture flick » ultra violent, s'empressèrent de faire les yeux doux à Eli Roth pour le persuader de rempiler. Après avoir bûché sur plusieurs projets (l'adaptation du bouquin *Cellulaire* de Stephen King, notamment), Roth finira par accepter la proposition de Screen Gems et Lionsgate, avec dans l'idée de prolonger l'orginal.

PERVERSION STORY

« Cette fois-ci, nous suivrons deux histoires : celle de trois filles, et celle de l'organisation qui se cache derrière tout ça. L'idée est de montrer comment cette « industrie » fonctionne, et de laisser monter le suspens quant au sort réservé aux filles qui vont se retrouver piégées dans cet engrenage. Nous allons découvrir comment les « clients »

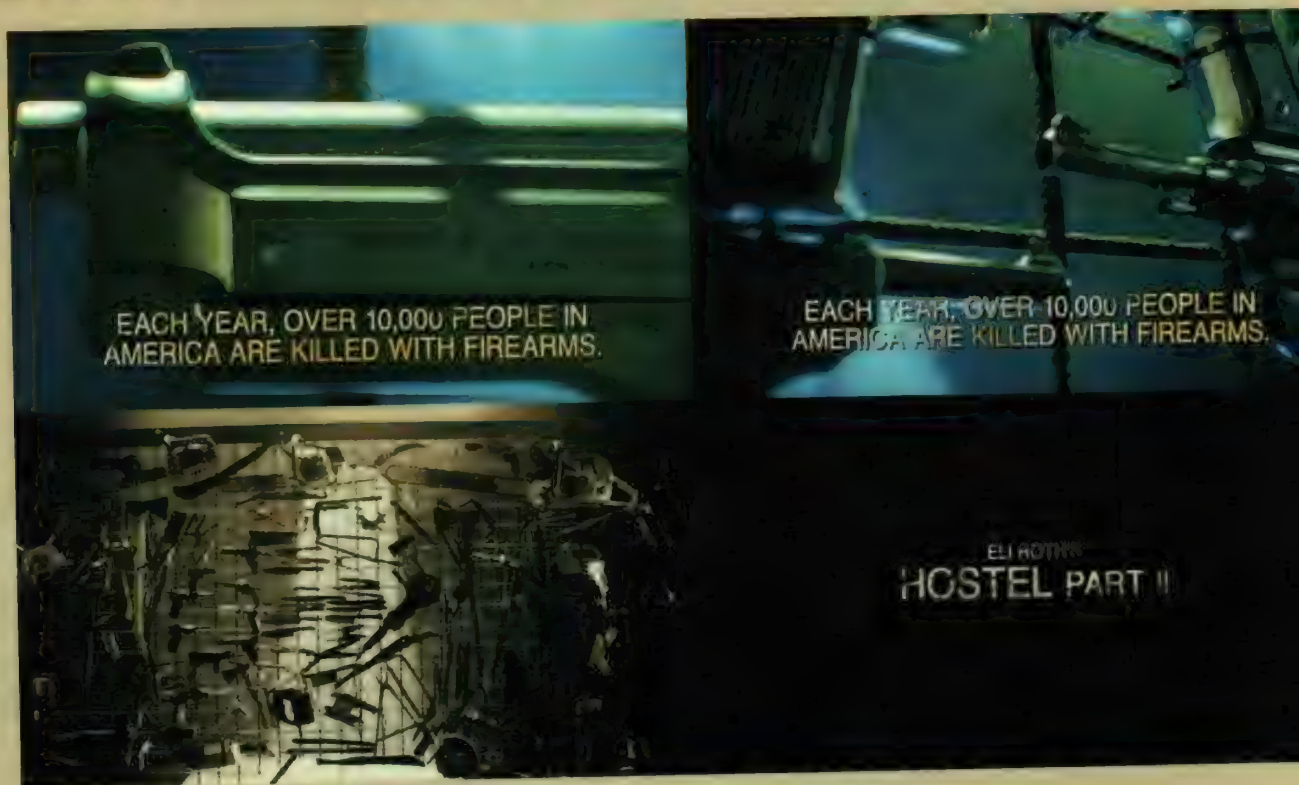
sont accueillis par l'organisation et choisissent leurs victimes. Nous suivrons ces deux mondes en parallèle, et verrons comment ils se rencontrent. » Plutôt que de reprendre la structure linéaire du premier **Hostel**, Eli Roth raconte donc ici deux histoires bien distinctes, qui finiront par converger. L'idée est certes alléchante, mais le réalisateur réussira-t-il à nous surprendre une seconde fois, alors que l'original bénéficiait de l'effet de surprise propre à toute nouveauté ? « *Je ne veux pas trop en révéler, mais le challenge pour cette suite fut de deviner les attentes des gens et de les satisfaire, tout en évitant de rester trop proche du premier* **Hostel**. *Je ne voulais pas me répéter. Je me suis inspiré de séquelles comme* **L'Empire contre-attaque**, **Aliens**, **Mad Max 2**... *Ces films ne sont pas des photocopies de leurs prédécesseurs.* »

Pour réussir à choquer son public, Roth s'autorise tous les excès imaginables, et promet un déluge de violence. Espérons toutefois que le réalisateur/scénariste de **Cabin Fever** saura conserver le savant dosage d'effets-chocs et de suggestion qui avait fait d'**Hostel** un film puissant, là où d'autres se contentent de filmer des tonnes d'effets gore sans la moindre distance, sombrant inexorablement dans la parodie involontaire (au hasard, **Saw III**) : « *Pendant les projections d'***Hostel**, *certains spectateurs sont sortis de la salle. D'autres se sont plaints que le métrage n'était pas assez violent à leur goût. J'ai mis dans* **Hostel : Part II** *un maximum de gore. Reste à voir si la MPAA va laisser passer tout ça. Au pire, il me restera toujours le DVD pour montrer la version intégrale.* » Roth fait un film d'horreur, et ne le fait pas à moitié, trop heureux d'offrir à ses fans ce qu'ils attendent de lui : « *Quand on décide d'aller voir* **Hostel : Part II**, *on sait à quoi s'attendre. Les gens veulent voir du sang ! Je me dois de les satisfaire.* ». Voilà ce que l'on appelle un garçon consciencieux.

MON VOISIN LE TUEUR

Si Roth s'intéresse aux sévices sanglants en tous genres, il a aussi quelque chose à dire, et porte ici un regard mi-dégoûté mi-fasciné sur les pires travers de l'humanité. Sous leurs dehors de films d'horreur pour ados boutonneux, les deux **Hostel** stigmatisent une certaine mentalité occidentale. En décrivant le quotidien de ces bourreaux à visage humain, cette seconde partie plonge dans l'univers sordide de véritables marchands de mort, et s'apprête à révéler tout ce que le premier opus s'était contenté de suggérer. « *Je ne vois pas l'intérêt de verser dans la violence gratuite.* **Hostel** *comporte aussi un sous-texte social. C'est une allégorie de l'impérialisme américain et des tréfonds de l'âme humaine. Pour ce second opus, je me suis inspiré du cas du BTK Killer (célèbre tueur en série américain qui ligotait et torturait ses victimes – ndlr). Ce qui effraye les Américains aujourd'hui, c'est de voir des gens auparavant doux comme des agneaux se transformer en tueurs impitoyables. Des gens comme vous et moi. Aux États-Unis, tout le monde regarde son voisin en se demandant s'il n'est pas taré. Et c'est là que se situe le cœur d'***Hostel : Part II**. *Les tueurs du film ne sont pas de simples malades, ce sont des gens « normaux » qui se mettent à agir de manière horrible. C'est ce qui rend l'histoire si flippante.* » Espérons que Roth saura rendre justice à ce sujet aussi ambigu qu'explosif. Étrangement, cette paranoïa qui frappe la société américaine ne semble pas avoir freiné la vague de films ultra-violents qui submerge les écrans depuis plus de trois ans. Ce serait même plutôt le contraire. « *Les gens deviennent habitués à cette violence. Ces films reflètent le monde d'aujourd'hui. Les gens en ont besoin. Vous vous rendez compte qu'***Hostel** *s'est*

« HOSTEL EST UNE ALLEGORIE DE L'IMPERIALISME AMERICAIN ET DES TREFONDS



mieux vendu que **Le Monde de Narnia** *chez Wal-Mart (célèbre chaîne américaine de supermarchés – ndlr) ? C'est fou !* » Disney battu par un film nihiliste et décadent ? On aura tout vu.

ÇA SE DISPUTE

À deux mois de la sortie américaine d'**Hostel : Part II**, Roth prépare la promotion avec le plus grand soin. Le premier poster, dévoilé sur le Net il y a quelque temps, a logiquement entraîné des réactions plus qu'houleuses de la part des exploitants : certains responsables de salles ont tout simplement refusé de l'afficher dans leurs multiplexes. Le poster incriminé (un gros morceau de barbaque bien dégueu) suggère plus qu'il ne montre, mais aura suffi à choquer les esprits fragiles, qui semblent y voir la pire des immondices. De son côté, Roth est sous le charme du concept concocté par les employés du marketing : « *C'est l'un des meilleurs posters d'horreur que j'ai jamais vu. Il est tellement simple. Il vous force à réfléchir et parle du film sans dévoiler quoi que ce soit.* ». À ce titre, la MPAA s'est trouvée bien emmerdée lorsqu'il a fallu donner un visa à ladite affiche : « *Ils voulaient l'interdire, mais ne savaient pas pourquoi. Ce n'est qu'un morceau de viande ! Les gens y projettent ce qu'ils veulent bien y voir. Quand je pense que des cinémas de Vegas, la ville du péché, ont refusé de la montrer alors qu'on ne voit rien de choquant !* ». Comme l'ont prouvé **Saw** et **The Devil's Rejects**, les gens de Lionsgate sont loin d'être novices en matière de promotion qui dérange. Et Roth de rendre hommage à ses producteurs : « *Ce qui est génial quand on bosse avec les gars de Lionsgate, c'est qu'on travaille avec les meilleurs. Je n'ai plus qu'à me concentrer sur mon film.* ». La confiance du studio semble avoir été payante, puisque Roth, ravi de cette nouvelle collaboration, croit dur comme fer en son film : « *Je pense qu'***Hostel : Part II** *est plus réussi que l'original. Après la sortie du premier volet, j'ai beaucoup discuté avec les gens afin de voir ce qui leur plaisait ou pas. J'ai essayé d'utiliser au mieux ces avis.* ». Eli Roth, cinéaste sincère ou VRP de luxe ? Réponse cet été…

Jean-Baptiste HERMENT. (Propos recueillis par Didier ALLOUCH)

Page de gauche : Lorna (Heather Matarazzo), future victime de l'organisation…

Sur cette page : La jolie Whitney (Bijou Phillips) est sur le point de subir d'odieuses tortures…

DE L'AME HUMAINE. »

LE TEASER

[illegible] **Hostel : Part II** [illegible]

J-B H.

entretien

ELI ROTH RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE SHOOT, SHOOT, AND TALK !

GRAND BAVARD DEVANT L'ÉTERNEL, ELI ROTH NOUS PARLE DE SON TRAVAIL, DES FILMS D'HORREUR EN GÉNÉRAL, ET DE SA PARTICIPATION AU DÉJÀ CULTE **GRINDHOUSE**. MORCEAUX CHOISIS.

« J'ESSAIE DE DONNER UN MAXIMUM D'INFORMATIONS AUX APPRENTIS CINEASTES. (...) JE ME METS DANS LA PEAU DU MOME DE 15 ANS QUE J'ETAIS ET QUI REVAIT DE FAIRE DU CINEMA MAIS NE CONNAISSAIT PERSONNE DANS LE MILIEU. »

LE GENRE

« L'horreur a toujours été considérée comme un genre bâtard à Hollywood. Même si un studio comme Universal a bâti sa gloire dessus, et que les gens aiment toujours avoir peur, le cinéma horrifique n'en finit pas d'être assimilé à du vulgaire porno. Vous avez remarqué comment, lorsqu'un film dépasse les 100 millions de dollars au box-office, il devient instantanément un « thriller » ? Il n'y a pas de mystère, les studios espèrent tous recevoir un Oscar, comme pour **Le Silence des agneaux** *ou* **Misery**. *Les majors ont découvert qu'appeler leurs productions des « thrillers » leur donnait un petit côté classe, un peu hitchcockien. Ainsi, les gens qui votent pour les Oscars se sentent plus à l'aise. Merde, j'ai déjà entendu le responsable d'un studio appeler* **Les Dents de la mer** *un « film d'action ». Les gens me disent parfois que* **Sixième sens** *est un « thriller surnaturel ». Mais putain, qu'est ce que ça veut dire ? Alors quoi,* **L'Exorciste**, *c'est un thriller théologique ?* **Sixième sens** *m'a foutu la trouille. On y voit un fantôme et un môme qui voit des morts. Dans les années 80, on aurait appelé ça un film d'horreur, mais maintenant, c'est un thriller. Avec* **The Ring**, *c'est la même chose... Ça me dégoûte. »*

DAVID LYNCH

« J'ai travaillé avec David pendant des années. J'adore son œuvre. Il m'a surtout appris à collaborer avec les gens. Son conseil, c'est : « Garde toujours l'œil sur le beignet, et pas sur le trou. ». La seule chose qui compte pour lui au moment du tournage, ce sont les images qu'il filme. C'est ça, son beignet. Toute la merde autour, et tous les problèmes d'ego, c'est le trou, et il faut faire attention à ne pas être aspiré dedans. Votre boulot en tant que metteur en scène, c'est de canaliser tout ça et de rester concentré. En ça, David a raison, si vous vous laissez absorber par le reste, vous perdez de vue votre travail. »

SON EXPERIENCE DE MONITEUR

« J'ai été moniteur dans des camps de vacances pendant trois ans. J'adore les gosses. Je pense que ça m'a beaucoup plus servi que de faire une école de cinéma. Ces trois années m'ont beaucoup appris. Le boulot que vous y faites est semblable à celui d'un réalisateur. On y trouve les mêmes conflits, du genre « Je sais qu'il a pris ta chaise, je sais qu'il y a ton nom sur ce tee-shirt, mais viens, je vais te laisser t'asseoir sur ma chaise. » »

INTERNET

« Internet m'a été très bénéfique à l'époque de **Cabin Fever**. *Sans Internet, personne n'aurait su de quoi parlait mon film. L'autre grande nouveauté, c'est qu'à présent, le fossé entre les réalisateurs et les fans s'est réduit. J'essaie de donner un maximum d'informations aux apprentis cinéastes, par exemple en faisant beaucoup de commentaires audio. Je me mets dans la peau du môme de 15 que j'étais et qui rêvait de faire du cinéma, mais ne connaissait personne dans le milieu. Internet permet de rapprocher les fans et les cinéastes, ce qui est génial. »*

GRINDHOUSE

« J'ai passé deux jours à tourner ma bande-annonce pour **Grindhouse**, *et c'était mortel. Nous n'avons tourné que des « money shots ». Notre seul souci était de caser du gore et du sexe dans chaque plan, sans nous occuper des problèmes de continuité ou d'interprétation. Tant pis si on voit un éclairage dans le champ, on est dans* **Grindhouse** *! C'est très libérateur de faire quelque chose d'aussi fun. Je meurs d'envie de remettre le couvert un jour. Il faut absolument que je fasse quelque chose d'aussi barré et excitant. »*

CELLULAIRE DE STEPHEN KING

« Ce qui est super dans le fait de travailler avec Stephen King, c'est qu'une fois le film lancé, il vous laisse tranquille. Stephen est très cool là-dessus, et ne se montre jamais trop rigide à propos de ses œuvres. Il a beaucoup aimé **Hostel** *et approuve mon travail. J'adorerais lui proposer un caméo si son emploi du temps le lui permet. Il y a sûrement un moyen d'arranger ça. En tout cas, il devra mourir de manière bien dégueu ! »*

HOSTEL III

*« Je ne sais pas. Bien entendu, tout dépend du succès d'***Hostel : Part II**. *Mais pour l'instant, je ne veux rien forcer, je n'ai pas envie de pondre un mauvais* **Hostel III**. *Je pense que l'histoire se termine avec le* **II**, *et que je vais en rester là. »*

Propos mis en forme par Jean-Baptiste HERMENT

SPIDER-MAN 3 DE SAM RAIMI

L'ARAIGNEE DES TENEBRES

Dernière ligne droite pour Spider-Man 3, qui donne le coup d'envoi d'un été chargé en blockbusters pétaradants. Malheureusement, le film n'a pu être terminé à temps pour notre bouclage. Afin de patienter, voici donc un petit récapitulatif de ce que Sam Raimi et notre Tête de toile préférée nous réservent pour le mois prochain...

Question piège : quelle est la dernière bonne suite d'une adaptation Marvel ? **Blade : Trinity** ? **X-Men : L'affrontement final** ? Bon d'accord, quelle est la dernière bonne adaptation Marvel, alors ? **Ghost Rider** ? **Elektra** ? **Les Quatre Fantastiques** ? **The Punisher** ? **Man-Thing** ? Nop, dans les deux cas, la réponse reste **Spider-Man 2**. Qui date tout de même de 2004. Si les finances de « la maison des idées » se portent à merveille (il suffit de voir les aberrantes recettes de **Ghost Rider** pour s'en convaincre), il faut bien admettre, du moins d'un point de vue de fanboy, que **Spider-Man 3** tombe à pic pour redorer le blason salement terni de la firme. Coincée dans les développements sans cesse reportés de franchises difficiles à faire décoller (**Captain America** est annoncé depuis le succès du premier **Spider-Man** !), celle-ci peine également à sortir d'un système inflationniste qui prend parfois des proportions hallucinantes (les 210 millions de dollars de budget – détournés ? – de **X-Men – L'affrontement final**). Certes, **Spider-Man 3** participe de cette escalade (on parle de 300 millions de dollars de budget !), à la différence qu'il s'agit d'une production mûrement réfléchie et préparée, et qui, de surcroît, n'a pas été confiée à Brett Ratner (Avi Arad se serait même excusé publiquement de l'avoir engagé !). Car oui, les coulisses d'une franchise aussi imposante ne sont pas belles à voir : Sony et Marvel ne cessent de renégocier les contrats à coups de procès pour s'arroger une plus grosse part du gâteau, Stan Lee himself attaque la firme qu'il a développée pour obtenir la mention de son nom au-dessus de chaque titre dont il est le créateur (façon **Stan Lee's Spider-Man**), et certains

Sur cette double-page :
Coincé entre d'implacables ennemis – ici le « New Goblin » (James Franco) et Sandman (Thomas Haden Church) – et l'influence maléfique du symbiote, Spider-Man (Tobey Maguire) a fort à faire dans ce 3e volet.

artistes comme Danny Elfman claquent la porte en cours de postproduction (sur **Spider-Man 2**). La seule différence, c'est que toutes les parties impliquées savent à quel point cette franchise est emblématique de la réussite de Marvel. De fait, tout est mis en œuvre pour que ces frasques ne remettent pas en cause l'intégrité artistique du film. Et Sam Raimi peut désormais se permettre à peu près ce qu'il veut sur la saga qu'il a initiée.

UNE NOUVELLE COMPLEXITE NARRATIVE

Spider-Man 3 commence différemment des deux premiers opus : cette fois, tout va bien pour Peter Parker. Il accepte sa double identité et son rôle de justicier virevoltant avec sérénité, son histoire d'amour avec Mary Jane se déroule à merveille – au point qu'il décide de demander la belle rousse en mariage –, et la popularité de Spider-Man est plus impressionnante que jamais, grâce notamment au tournage d'un film hollywoodien retraçant sa vie ! Bref, *Raindrops Keep Falling on My Head*, quoi ! Évidemment, la situation va vite dégénérer. Peter et Tante May apprennent que le véritable assassin de l'oncle Ben a été retrouvé : il ne s'agit pas du premier malfrat poursuivi et mis hors d'état de nuire par Spidey, mais du dangereux criminel Flint Marko. Cette découverte entraîne une certaine remise en question de la part du jeune homme, notamment lorsque Marko refait surface et devient

« NOUS CHERCHONS A FAIRE MORFLER PETER PARKER, POUR VOIR S'IL A TOUJOURS L'ETOFFE D'UN HEROS. »

le Sandman suite à un accident ayant transformé sa chair en sable. Comme si un tel ennemi ne suffisait pas, Peter est également confronté à son ami Harry Osborn, qui cherche toujours à venger la mort de son père Norman, alias Le Bouffon Vert. Un soir, il pense avoir trouvé la solution à tous ses problèmes : le symbiote. Cette mystérieuse matière se fond dans son costume (qui devient noir) et lui offre une nouvelle énergie. Mais le symbiote a un étrange effet sur Peter, celui-ci s'aliénant peu à peu tous ses proches, de Mary Jane, qu'il délaisse pour aller flirter avec Gwen Stacy, à Tante May, qu'il abandonne au pire moment. Intrigué par le soudain changement de comportement du jeune homme, Eddie Brock, son concurrent direct au *Daily Bugle*, mène l'enquête et découvre le nouveau secret de Spider-Man… avant d'être lui-même digéré par le symbiote, qui va le transformer en une sorte de mutant surpuissant du nom de Venom.

Trois ennemis (au minimum), un triangle amoureux, une relecture du mythe de Spider-Man à travers une autre vision de sa genèse mais aussi par le prisme de l'inconscient collectif, des enjeux humains intenses… Bref, on l'a dit et on le répète : **Spider-Man 3** devrait enterrer les deux précédents films en termes de complexité narrative. C'est d'ailleurs ce que confirme Avi Arad : « *Quand vous avez la même équipe technique, le même casting, le même réalisateur, les mêmes scénaristes et producteurs, il est possible d'explorer plus profondément ce que vous avez mis en place précédemment. Après avoir terminé chaque film, nous nous sommes tous réunis pour discuter de ce que nous pouvions faire pour nous surpasser et rendre le prochain opus encore meilleur. Ici, l'idée est de faire un métrage plus complexe. Nous cherchons également à faire morfler Peter Parker, pour voir s'il a toujours l'étoffe d'un héros.* **Spider-Man 3** *le met à rude épreuve, tant sur le plan émotionnel que sur le plan intellectuel. Dans ce sens, je pense que nous avons surpassé les deux premiers films. En tout cas, certains d'entre nous ont l'impression qu'il s'agit du meilleur des trois.* »

DES RUMEURS CONFIRMEES

Si les rumeurs qui circulent depuis maintenant deux ans se vérifient petit à petit via les divers éléments du marketing (la présence de Venom et de Gwen Stacy, notamment), il faut cependant remettre les pendules à l'heure concernant celles visant directement la production. On a parlé de reshoots à la suite de plusieurs projections-tests peu satisfaisantes : foutaises. Les films Marvel ne sont jamais testés auprès du public, de peur des éventuels spoilers sur le Net. De plus, comme à l'époque de **Spider-Man 2**, Sam Raimi s'autorise un calendrier de tournage sur une période de 8 mois (cette fois entre janvier et août 2006), mais également des reshoots pour les séquences d'action, qu'il perfectionne après avoir monté les images précédemment filmées (une méthode déjà utilisée pour la scène du train du deuxième volet). De façon plus surprenante, si la production rechigne à trop montrer Venom, elle ne fait rien pour dissimuler la connexion entre Peter et le Sandman, qu'on aurait pensée secrète jusqu'à la sortie du film. Avi Arad explique d'ailleurs cette décision, qui éloigne le métrage du matériau d'origine : « *La vie de Peter Parker est conditionnée et définie par la mort de son oncle Ben. Et nous essayons toujours de connecter les super-vilains au héros du film de la meilleure façon possible. Dans les comics, Sandman est un personnage intéressant, mais limité. Sam Raimi l'a rendu fascinant en le liant directement à Peter Parker et à la mort de son oncle. Nous avons offert au Sandman une bonne intrigue et un véritable poids dramatique. L'un des thèmes principaux de* **Spider-Man 3** *concerne la part d'ombre de Peter, il doit se confronter à des problèmes du passé qui remontent à la surface. Sandman fait partie de ces problèmes.* ». L'acteur Thomas Haden Church, qui devait déjà tourner avec Sam Raimi à l'époque d'**Intuitions**, confirme que sa version du Sandman sera dramatique, et certainement moins légère que celle représentée dans les comics.

UNE APPROCHE PLUS SOMBRE

D'ailleurs, symbiote et costume noir obligent, le ton enjoué des deux premiers opus laisse ici la place à une imagerie plus sombre et torturée. Si le premier film puisait volontiers dans la période Steve Ditko et le second dans celle de John Romita Sr. (avec notamment l'arc *Spider-Man No More*), **Spider-Man 3** tire clairement son inspiration de celle de Todd McFarlane, futur papa de Spawn et cocréateur du personnage de Venom. Les différents dilemmes de Peter Parker y sont également pour quelque chose, comme le prouve la scène de combat virevoltante, solennelle et percutante entre Harry (dans son costume de « New Goblin ») et Peter, diffusée récemment sur Internet afin de faire patienter les fanboys surexcités que nous sommes. Un véritable ballet volant, chorégraphié à la seconde près pour un maximum d'impact, et qui démontre une nouvelle fois l'approche totalement opératique de Sam Raimi et de son équipe, que ce soit en termes d'action ou d'émotion. Cette séquence, déjà particulièrement impressionnante, ne devrait pas être le pinacle du film pour autant, comme en témoignent ces brèves images d'un Sandman se transformant en tornade de sable dont le gigantisme semble tout droit sorti d'une œuvre d'Hayao Miyazaki. Enfin, les prouesses de Venom restent pour l'instant secrètes, puisque la production n'a consenti à en montrer qu'un plan très furtif lors du Comic-Con de San Diego en 2006. Bref, même si la communication autour du film, à un mois de sa sortie, bat actuellement son plein, il est fort probable que **Spider-Man 3** réserve encore beaucoup de surprises à ses nombreux spectateurs potentiels.

EN COURS DE FINITION

Alors que le film est dans la dernière ligne droite, puisqu'il doit être terminé pour la première mondiale qui aura lieu à Tokyo le 16 avril prochain, la Marvel est assaillie de questions sur la suite des aventures de Spider-Man. D'un côté, Tobey Maguire a récemment confirmé que ce troisième film serait son dernier : « *Il me semble naturel pour l'équipe en place de se séparer avec ce troisième opus, car nous parvenons ici à conclure beaucoup d'intrigues concernant les personnages principaux des deux premiers métrages. Pour moi, nous avons fait une trilogie, ce qui signifie qu'il s'agit de la fin.* ». De l'autre, Avi Arad assure que **Spider-Man 3** ne marque pas la fin cinématographique de la saga : « *L'histoire de Peter Parker dure depuis maintenant 45 ans, et ce n'est pas prêt de s'arrêter. Certains enjeux vont trouver ici une sorte de conclusion, mais nous continuerons à faire des films. Celui-ci n'est que le troisième volet d'une longue franchise.* ». Reste que Sam Raimi a déclaré qu'il jetterait l'éponge si Tobey Maguire ou un autre membre de l'équipe devaient quitter le navire. Pour Kevin Feige, producteur exécutif attitré de Marvel Studios, ces décisions n'ont rien de définitif : « *Un film à la fois. Nous avons obtenu un meilleur résultat à chaque opus, et si c'est une nouvelle fois le cas, il y aura toujours la possibilité de lancer les négociations.* ». Même si la rumeur prétend que le scénariste David Koepp, déjà à l'œuvre sur le premier métrage, devrait écrire le quatrième volet, l'avenir de la franchise semble néanmoins dans le flou. Seule certitude, Marvel compte sortir **Spider-Man 4** pour l'été 2009. Un délai un peu court pour monter une nouvelle équipe performante, si d'aventure celle déjà en place refusait de remplier. En cas de pépin, n'appelez surtout pas Brett Ratner, hein !

Stéphane MOISSAKIS

Ci-dessous, de haut en bas :
Harry Osborn alias le New Goblin, bien décidé à venger son père.

Spider-Man vs. Venom : le choc des titans.

Peter et Mary-Jane (Kirsten Dunst) en pleine roucoulade.

« L'HISTOIRE DE **PETER PARKER** DURE DEPUIS MAINTENANT 45 ANS, ET CE N'EST PAS PRET DE S'ARRETER. (...) **SPIDER-MAN 3** N'EST QUE LE TROISIEME OPUS D'UNE **LONGUE FRANCHISE.** »

MEURS AVEC LES LOUPS

PATHFINDER DE MARCUS NISPEL

Alors que la machine de guerre **300** triomphe au box-office US, **Pathfinder** n'a toujours pas bénéficié d'une sortie outre-Atlantique. Les projections-tests calamiteuses suivies d'incessants remontages et une promotion quasi inexistante ont malheureusement desservi le projet auprès du grand public. Retour sur la genèse d'un film dont le concept demeure pourtant fascinant : la rencontre historiquement avérée des Indiens et des Vikings...

Sur cette double-page : Ghost (Karl Urban) reprend l'épée pour faire couler le sang Viking. Ce même sang qui coule dans ses veines...

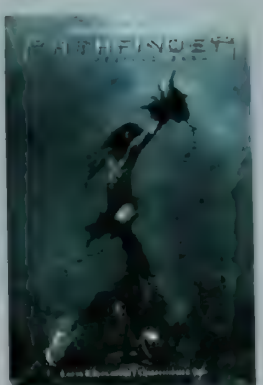
« Mon amour pour la culture viking remonte à très longtemps. J'ai vécu plusieurs années en Norvège, et c'est pendant cette période que j'ai étudié leurs civilisation et croyances » confie Marcus Nispel. Fort d'une solide expérience acquise sur le remake de **Massacre à la tronçonneuse**, le réalisateur allemand contacte Mike Medavoy, producteur émérite à la carrière jalonnée d'Oscars. *« Mike m'a alors confié le scénario de* **Pathfinder**. *C'est le genre de type que je respecte énormément. Il a travaillé sur* **Rocky**, *un de mes films préférés des 70's, et* **Danse avec les loups**. *Quand il m'a résumé l'histoire, j'ai immédiatement compris que c'était un remake à peine déguisé du* **Passeur**. » Derrière ce titre se dissimule un long-métrage méconnu (1), récit d'aventures situé en plein désert blanc scandinave il y a plus d'un millénaire. Le jeune chasseur Aigin, unique survivant du massacre de sa famille, trouve refuge au sein d'une tribu voisine. Alors que les tueurs retrouvent sa

« L'APPARENCE DES GUERRIERS VIKINGS EST TERRIFIANTE, JE VOULAIS QU'ILS RESSEMBLENT A DES PREDATORS ! »

trace et mettent en danger toute la communauté, l'adolescent décide de rester en première ligne pour couvrir la fuite de ceux qui l'ont protégé. Si **Le Passeur** (**Ofelas** en VO) n'est pas très spectaculaire du fait de son budget limité, le parcours initiatique du héros, la caractérisation des protagonistes et les superbes paysages nordiques en font un conte cinématographique épatant. Le script de **Pathfinder**, écrit par Laeta Kalogridis (**Alexandre** d'Oliver Stone et bientôt **Battle Angel** de Cameron), en reprend la trame tout en la transposant sur la côte est de ce qui allait devenir l'Amérique du Nord. Différence notable, Aigin devient Ghost et fait partie du clan des agresseurs vikings, venus réduire en esclavage la population locale. Élevé par les Indiens, Ghost sera contraint d'affronter ses frères de sang pour défendre sa famille d'adoption. « **Pathfinder** *me fait penser à* **Witness**. *Sans le savoir, Ghost a introduit le mal dans une société jusqu'ici incorruptible. Son passé tourmenté et la violence de ses actes manquent de le faire sombrer dans la même rage « berserk » que les Vikings. Il risque de se perdre dans cette vengeance. Le Pathfinder, chaman et mentor spirituel, est là pour aider Ghost à ne pas céder à la folie meurtrière dont son propre père a fait preuve. Il y a ce très beau conte indien qui est au centre du récit : un vieillard explique à un enfant que deux loups s'affrontent dans le cœur de chaque homme. L'un s'appelle amour et l'autre haine. L'enfant demande évidemment quel loup vaincra et obtient cette réponse : « Celui que tu nourris le plus. ». C'est un bel exemple de mythologie américaine, je trouve.* »

PATHFINDER : LE GRAPHIC NOVEL

À quelques exceptions près (Le fabuleux *Dracula* de Mike Mignola), les adaptations de films en BD ne présentaient, il y a encore quelques années, que très peu d'intérêt. Confectionnées à la sauvette, elles souffraient du même syndrome je-m'en-foutiste que les jeux vidéo, à savoir une tendance à capitaliser sur une franchise sans jamais se donner les moyens d'offrir une vraie valeur ajoutée à l'univers traité. Après le travail somptueux accompli sur *The Fountain*, *Pathfinder* est une preuve supplémentaire des nouveaux standards d'exigence des éditeurs en la matière. Christopher Shy, artiste transfuge du monde du JDR, a ainsi pu bénéficier de plusieurs mois afin de peaufiner ses dessins et son découpage. Rendant ouvertement hommage à Frank Frazetta, *Pathfinder, The Grapic Novel* reprend le premier script de Laeta Kalogridis, avec l'ouverture dans le New York contemporain,



et propose un parti pris graphique complètement différent de celui du film. Nispel, visiblement écœuré par son expérience sur ce dernier, avoue même à demi-mot dans la préface que son métrage aura au moins eu le mérite de permettre à cet excellent comics d'exister... D.D.

Sur cette double-page : Les Vikings de Pathfinder, envahisseurs dépeints avec la même subtilité que les Perses de 300 : ils sont venus violer, tuer et tout détruire. Sans ordre de préférence !

LE SPECTACLE AVANT TOUT

Tout comme Zack Snyder, Nispel avoue sans vergogne avoir complètement délaissé la véracité historique. « *Très rapidement, j'ai su que nous allions nous démarquer de la réalité. Mes Vikings semblent sortir d'une illustration de Frazetta et c'est exactement ce que je voulais. Notre première rencontre avec eux se fait à travers le regard d'une Indienne. Elle pénètre dans un gigantesque drakkar éventré, un peu comme si elle entrait dans un vaisseau extraterrestre. Elle n'a jamais vu pareille construction et découvre avec étonnement l'existence du métal. L'apparence de ces guerriers est terrifiante, et je voulais qu'ils ressemblent à des Predators ! Renée April, notre costumière, a fait un excellent travail.* » À la vue des premières photos, difficile de faire la fine bouche devant l'apparence impressionnante qu'arborent les Vikings, véritables figures ogresques engoncées dans de superbes armures. « *J'ai appris qu'ils ne pouvaient pas se battre plus de trois minutes d'affilée, tellement leur équipement était lourd. Mais je n'en ai absolument pas tenu compte ! Nous avons été en revanche beaucoup plus respectueux avec les Indiens. Russell Means, qui joue le Pathfinder, est l'un des fondateurs de l'American Indian Movement. Il nous a aidés à conserver une certaine authenticité même si, bien sûr, nous avons dû parfois nous éloigner de la réalité.* »

LE SANG VERSE

Afin de compléter son casting, Nispel choisit Karl Urban pour le rôle de Ghost. « *Il était un peu trop vieux, mais il m'avait impressionné dans* **Le Seigneur des Anneaux** *et* **Les Chroniques de Riddick**. *C'est un acteur très physique, et c'est exactement ce dont nous avions besoin !* » Gunnar, le chef des Vikings, et son homme de main Ulfar sont quant à eux respectivement interprétés par Clancy Brown, l'éternel Kurgan de **Highlander**, et par le massif Ralf Moeller, entrevu dans **Gladiator**. « *Nous avons réussi à décrocher ces gars tout juste une semaine avant le début du tournage. C'était une aubaine, car ils avaient déjà combattu à l'épée et savaient monter à cheval.* » Les prises de vue débutent alors dans les environs de Vancouver, à l'instar du **13ème guerrier**, le monument de John McTiernan. Nispel fait appel au chef-opérateur de **Massacre à la tronçonneuse**, Daniel Pearl, et souhaite une photo totalement différente de celle du remake du film de Hooper. « *La Colombie-Britannique est tellement cinégénique qu'il m'a semblé évident de faire mes repérages là-bas. Je voulais tourner le plus possible dans des décors naturels, puisque ma référence première était* **Rambo**. *Hormis les quelques effets spéciaux requis par la scène de l'avalanche, je voulais par ailleurs limiter l'emploi du numérique. De toute manière, mettez Ralf Moeller à côté d'une fillette et vous obtenez un*

« J'AI VOULU **LIMITER** L'EMPLOI DU NUMERIQUE. DE TOUTE MANIERE, METTEZ RALPH MOELLER A COTE D'UNE **FILLETTE**, ET VOUS OBTENEZ UN EFFET SPECIAL POUR **RIEN DU TOUT** ! »

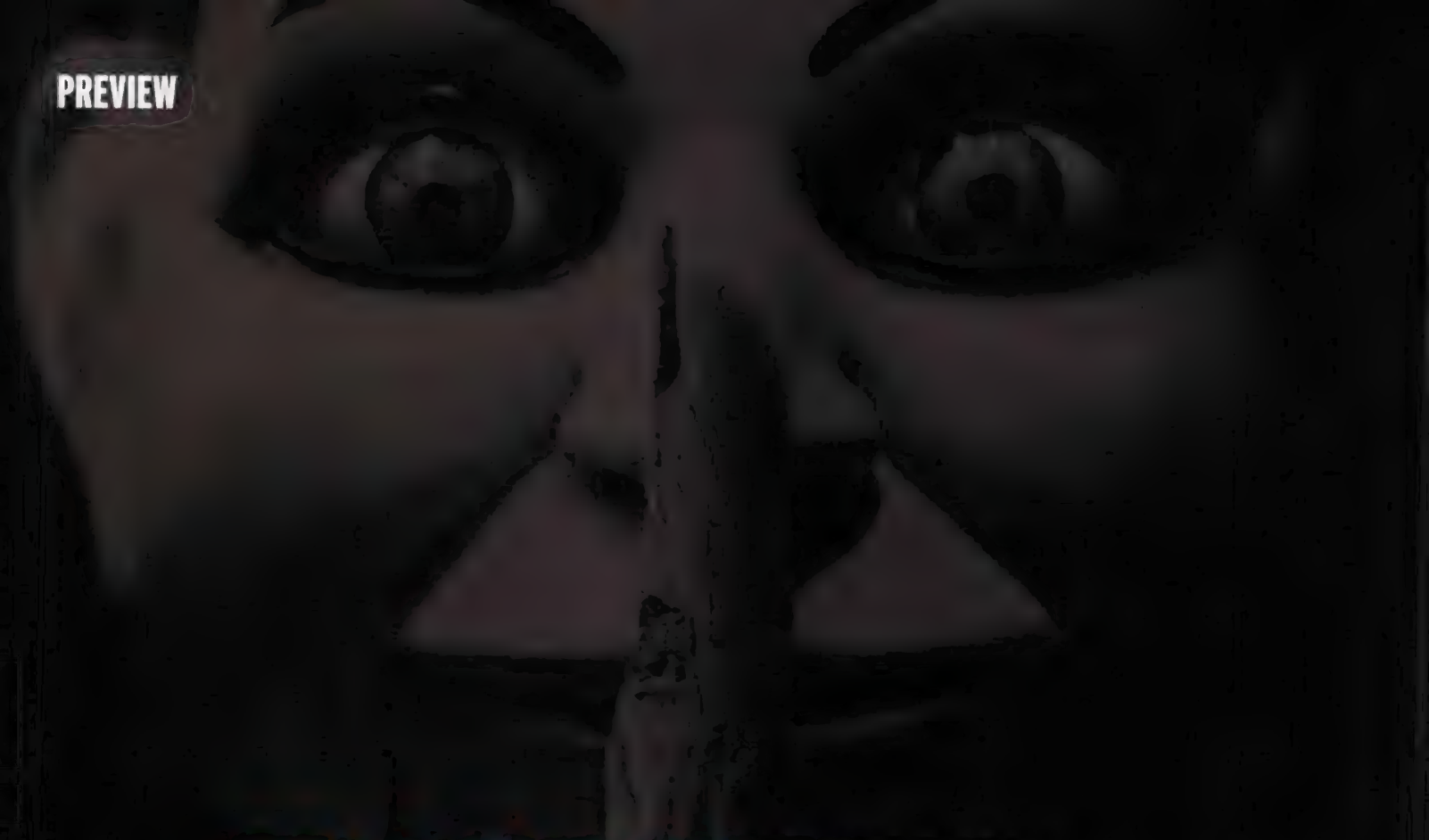
effet spécial pour rien du tout ! » À l'origine, Nispel voulait que **Pathfinder** soit totalement dénué de dialogues. « *C'est l'une des forces de* **Rambo**, *de tout faire passer par l'image. Bon, c'est vrai, les Indiens parleront finalement en anglais, contrairement aux Vikings d'ailleurs, mais j'ai essayé de traduire le script le plus visuellement possible. Vous pouvez couper le son et comprendre quasiment tout. L'idéal serait qu'un spectateur sénégalais se sente impliqué rien qu'avec les images.* » Le propos est bien rodé, mais achoppe sur de gros problèmes de narration et sur la violence du métrage. Officiellement, Nispel désirait un film visible en famille et un classement « PG-13 ». La donne a changé lors des premières réactions aux projections-tests, très mauvaises, et au vu de l'excellent accueil réservé à la bande-annonce de **300** et au discours de Snyder (du « R » sinon rien !). **Pathfinder** repart illico en salle de montage, et sa sortie a été dès lors constamment repoussée. Depuis, très peu de nouvelles ont filtré, et il aura fallu attendre plus de 8 mois pour que deux nouveaux extraits soient enfin mis en ligne. Nispel, qui se désintéresse manifestement de l'avenir de son film, n'a même pas donné une interview, et cela fait bien longtemps que **Pathfinder** ne crée quasiment plus aucun buzz sur Internet. Sa sortie en catimini programmée pour avril aux USA ne risque pas de faire de vagues… En France, les distributeurs ne semblent pas plus y croire, et il faudra patienter jusqu'au 1er août pour découvrir le métrage sur grand écran. Et avec seulement 10 copies France, bon courage pour trouver un cinéma qui le passe près de chez vous !

Y CROIRE…

Nonobstant, Karl Urban trouve encore la force de monter au créneau pour défendre **Pathfinder** : « *C'est de loin mon rôle le plus physique. Nous avons tourné sous une météo dégueulasse, dans des endroits vraiment dangereux. ça change de tous ces blockbusters que l'on shoote dans des environnements aseptisés où tout est contrôlé. J'ai vu le film et croyez-moi, ça lui donne une vraie atmosphère.* » Avis aux musculeux en sandales de **300** : faut pas faire chier Karl Urban !

David DOUKHAN

(1) Disponible en DVD Zone 2 allemand.



DEAD SILENCE DE JAMES WAN

WAN AGAIN

Très discret depuis la sortie de Saw, James Wan revient enfin sur le devant de la scène avec Dead Silence. Pour son deuxième film, le jeune réalisateur prend ses distances avec l'univers ultra violent de son premier long, et compte bien révéler une autre facette de son talent avec une œuvre aux influences tout européennes...

James Wan n'est pas un opportuniste. Après l'immense succès rencontré par **Saw**, le jeune homme aurait pu jouer la carte de la facilité et enchaîner les suites et autres rip-off de son premier long, histoire de se simplifier la vie. Si Wan, par respect pour les gars de Twisted Pictures, reste attaché à la saga de Jigsaw en tant que producteur exécutif, il a préféré explorer de nouveaux horizons en signant un contrat avec Universal. Se basant sur une histoire de poupées qui lui trottait dans la tête depuis quelque temps déjà, il se met vite au travail en compagnie de son ami et scénariste Leigh Whannell. *« Notre façon de bosser avec Leigh est toujours la même : nous concoctons l'histoire tous les deux – que l'idée vienne de lui ou de moi – puis une fois que nous sommes satisfaits, je laisse Leigh écrire le scénario. Puis il vient me voir et me demande ce que je pense de certaines idées, et il retravaille le script. Quand les gens nous demandent qui a eu telle ou telle idée, nous sommes bien embarrassés, car nous fonctionnons vraiment en osmose. »* Depuis la fac, la méthode est toujours la même et marche du tonnerre.

LA VALSE DU PANTIN

« Le film commence avec un jeune couple qui reçoit un paquet. Ils l'ouvrent et trouvent à l'intérieur une poupée de ventriloque. Et ils se demandent : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? D'où vient cette poupée ? ». Et c'est là qu'un drame va surgir. Le reste du film suit le protagoniste qui tente de découvrir l'identité de l'expéditeur de cette poupée, ainsi que son secret. Son enquête le conduit dans la petite ville où lui et sa femme ont grandi. Il entend alors parler d'une sinistre rumeur à propos d'un fantôme... » Donnant la vedette à un étrange pantin au look rétro (costard et nœud papillon) des plus flippants, Wan témoigne de son amour immodéré pour les mannequins en tous genres (celui représentant Jigsaw dans **Saw**, c'est son idée) : *« Je trouve qu'il y a quelque chose de très effrayant chez les poupées. J'ai toujours fait une espèce de fixation sur elles. Cela remonte à la fois où j'ai vu* **Poltergeist**, *j'étais jeune et le film m'avait terrifié, notamment cette scène où le clown attaque le petit garçon. En revanche, je ne suis pas trop dans le délire des poupées*

tueuses. Je préfère qu'elles fassent peur. L'un de mes films d'horreur favoris est le long-métrage anglais **Dead of Night** *(film à sketchs de 1945 – ndlr). La scène avec la poupée est l'un de mes passages préférés. Depuis toujours.* ». James Wan s'éloigne donc consciemment de l'univers graphique d'un **Jeu d'enfant** ou d'un **Puppet Master,** pour se tourner vers un style plus classique et cérébral. En cela, **Dead Silence** n'est pas sans rappeler le mythique **Magic,** où le jeune Anthony Hopkins subissait la « personnalité » autoritaire de sa poupée de ventriloque. James Wan se défend pourtant de copier son prédécesseur : « *Je n'ai jamais vu* **Magic**, *j'aurais bien pu mettre la main dessus, mais je ne voulais pas être influencé. J'ai préféré m'inspirer de* **Dead of night** *et de la Hammer.* ». Le message est clair.

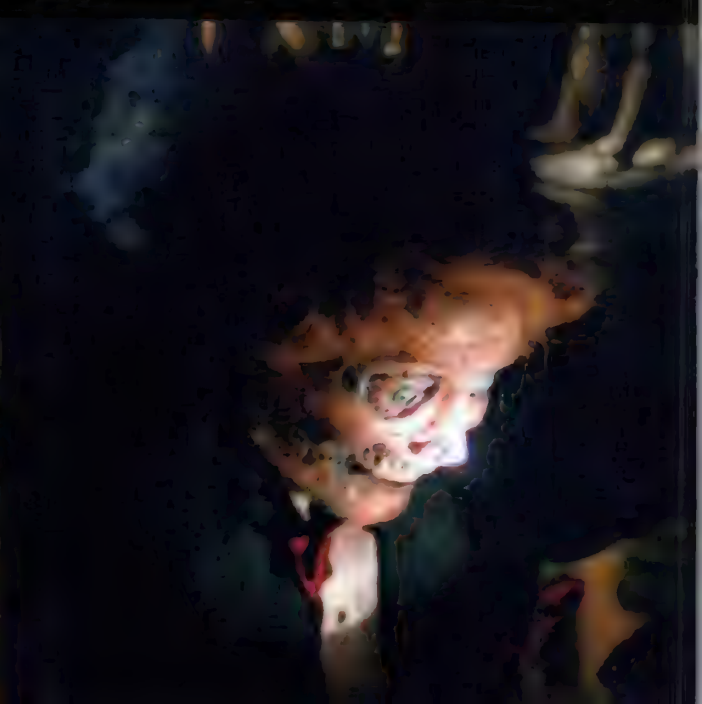
LESS IS MORE

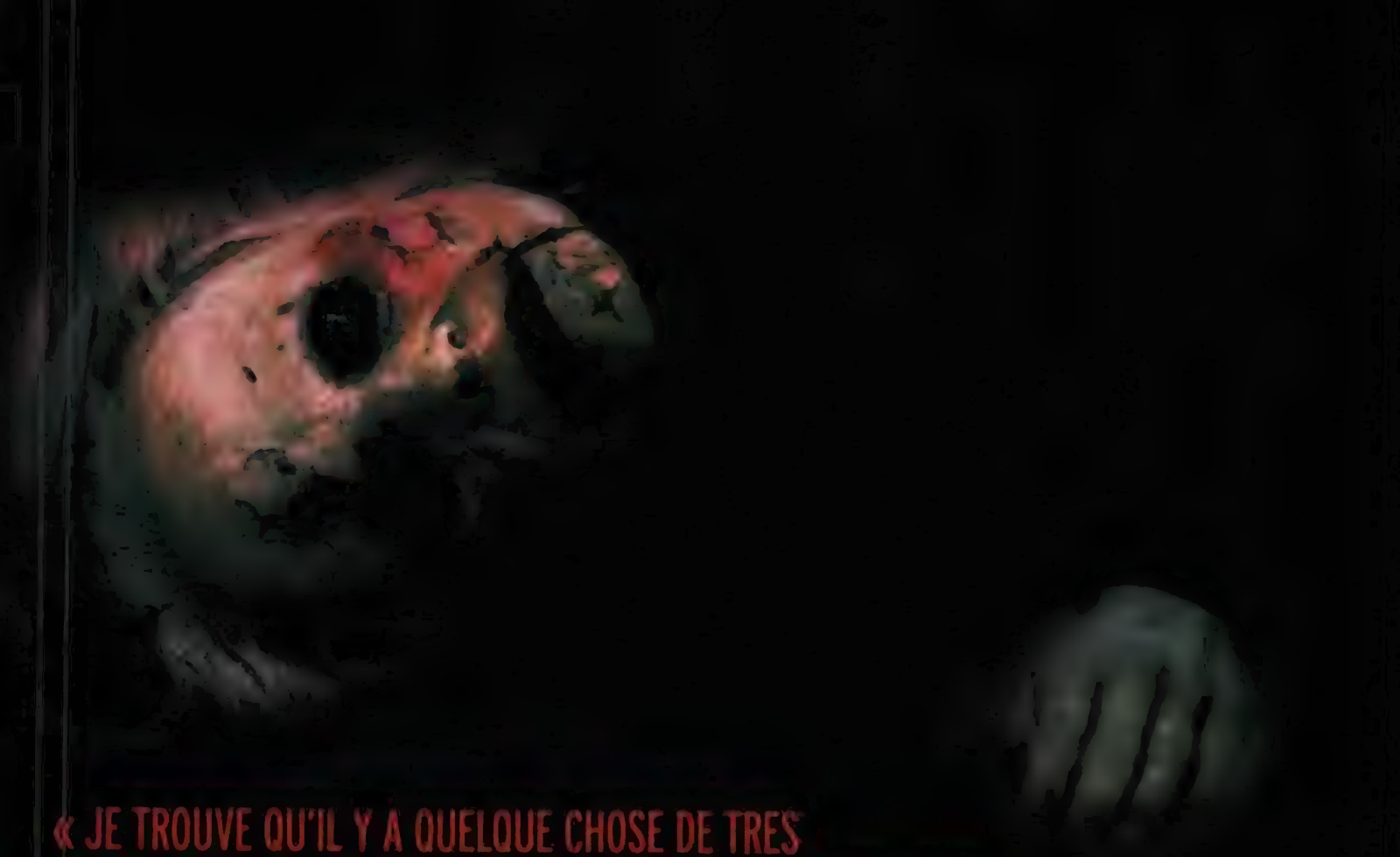
Comme les œuvres qui lui servent de modèle, **Dead Silence** refuse, à l'instar d'un Mario Bava (**Opération peur**) ou d'un Terence Fisher (**Frankenstein s'est échappé !**) dont Wan est un grand fan, de jouer la carte du spectaculaire à tout prix : « *J'utilise bien quelques effets visuels, mais* **Dead Silence** *est surtout un film d'ambiance. Ce n'est pas que j'ai peur du gore, mais je voulais me concentrer sur l'atmosphère. Mon métrage est vraiment dans l'esprit de ceux de la Hammer, avec toutefois une facture plus contemporaine.* ». Fini les effets cut épileptiques, le gore à outrance et la bande-son agressive de **Saw** et de ses suites, **Dead Silence** se situe aux antipodes de ce cinéma bruyant dont Hollywood nous abreuve depuis trop longtemps (oui, ça fait vieux con...). Optant pour le Scope qu'il n'avait pu obtenir, faute de budget, sur son premier long, Wan cherche à donner à son métrage une patine bien particulière, épaulé dans sa tâche par un chef op' de talent, John R. Leonetti (**The Woods**) : « *J'adore les couleurs vives, mais j'aime aussi les teintes plus froides, plus neutres.* **Dead Silence** *comporte des passages plutôt colorés (les flashs-back), alors que tout ce qui se passe à notre époque est plus froid, très éloigné de la réalité. Il y a une vraie touche de fantastique.* ». Tourné pour un peu plus de 10 millions de dollars en même temps que **Saw II**, **Dead Silence** marque aussi les premiers pas de James Wan dans l'univers impitoyable des grands studios (en l'occurrence, Universal). Habitué à la liberté des productions indépendantes, le réalisateur semble plutôt satisfait de sa collaboration avec la major, bien que ses propos restent assez vagues : « *La différence entre bosser pour un studio et bosser pour les indépendants ? Il y a des bons et des mauvais côtés dans les deux cas. Je sais que ça fait un peu politiquement correct de dire ça, mais c'est la vérité.* ». Langue de bois, le metteur en scène de **Dead Silence** ? Peut-être...

Si le tournage se déroule sans encombre majeure, la postproduction se voit, elle, frappée de plein fouet par la mort du producteur Gregg Hoffman, victime d'une crise cardiaque à l'âge de 42 ans. James Wan accuse le coup : « *Gregg était devenu un très bon ami, un mentor, une figure paternelle, et ce qui s'est passé m'a profondément affecté. Il était tellement cool. Sa mort nous a vraiment foutus en l'air. Le studio a été assez sympa pour nous donner du temps pour accuser le coup, et j'en avais bien besoin, tellement j'étais choqué. Il est mort juste après le dernier tour de manivelle, nous étions sur le point de commencer la postproduction.* ». Le retard pris par l'équipe suite à cette tragédie repousse inévitablement la sortie du métrage (encore intitulé **Sssshhh**), au grand dam de son réalisateur : « *Nous avons raté notre date de sortie initiale. Pour les films d'horreur, les deux meilleurs créneaux sont le début d'année et Halloween.* ». Dans le même temps, le studio décide de rebaptiser le film **Silence**. « *Mais un certain Martin Scorsese détenait déjà les droits de ce titre* » raconte Wan. « *Nous n'avons donc pas pu l'utiliser. C'est vrai que* **Dead Silence**, *ça fait un peu plus série B, mais au final, ça ne me dérange pas vraiment ! D'autant que l'œuvre qui m'a inspiré s'intitule* **Dead of Night**. » Voilà pour la petite histoire. Et le film de sortir enfin, plus de deux ans après le début du tournage.

LA RANÇON DE LA GLOIRE

« *C'est drôle, parce qu'après le succès de* **Saw**, *on m'a tout de suite catalogué en tant que « réalisateur de films violents et gore ». Ça ne me gêne pas, mais je crois que les gens n'ont pas compris* **Saw**. *Ce n'était pas juste des meurtres nihilistes et des pièges en tous genres, nous nous sommes décarcassés pour créer une histoire remplie de petits trucs que les spectateurs n'ont pas vus.* » James Wan tente tant bien que mal de se débarrasser de cette image qui lui colle à la peau depuis la sortie de son premier long. Assimilé, un peu contre son gré, à des cinéastes comme Rob Zombie (**The Devil's Rejects**), Eli Roth (**Hostel**), Alexandre Aja (**La Colline a des yeux**) ou Neil Marshall (**The Descent**), le « Splat Pack » comme les appelle la presse américaine (en clin d'œil au Brat Pack, la clique d'acteurs qui peuplait les comédies ados des années 80), James





« JE TROUVE QU'IL Y A QUELQUE CHOSE DE TRES EFFRAYANT CHEZ LES POUPEES. J'AI TOUJOURS FAIT UNE ESPECE DE FIXATION SUR ELLES. »

Wan n'est guère flatté d'appartenir au gratin de l'horreur hardcore : « *Vous savez, c'est un titre vraiment cool, mais je ne l'ai jamais cherché. Tous ceux qui nous connaissent, Leigh et moi-même, pourront vous confirmer que nous sommes des mecs super joyeux. Ça me fait bizarre d'être assimilé à un groupe qui a créé le film de torture.* ». Et Wan de justifier cet engouement collectif du public et des réalisateurs pour des œuvres toujours plus trash : « *Prenez les longs-métrages de George Romero. On peut y lire une réflexion sur l'époque à laquelle ils ont été faits. Ce genre de films naît souvent en temps de guerre, et je pense vraiment que les Américains les produisent en réaction aux horreurs dont ils sont témoins. Si les gens vivaient au pays des Schtroumpfs, je ne pense pas qu'ils auraient besoin de voir des films de torture. Des œuvres comme* **Saw** *ou* **Hostel** *ne seraient pas si populaires.* ». C'est sûr qu'on voit mal le Schtroumpf farceur et la Schtroumpfette se mater le DVD d'**Hostel** devant un plateau-télé...

ET APRES ?

Alors que **Dead Silence** vient tout juste de sortir aux États-Unis, James Wan peaufine déjà le montage de son troisième long-métrage, **Death Sentence**. Nouveau changement de style pour le cinéaste, puisque son dernier bébé n'est pas un film d'horreur, mais un drame psychologique aux relents de vigilante movie. « *Je crois que je voulais prouver que j'étais capable de faire autre chose qu'un film d'horreur, que je pouvais signer un drame. Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire,* **Death Sentence** *n'est pas un film de torture. Ça n'a rien à voir avec* **Old Boy**. *Cela se rapproche plus d'un* **Rolling Thunder** *et des revenge movies des 70's. Ce sera très old school. L'histoire suit un père (Kevin Bacon – ndlr) qui déclare la guerre à un gang et joue au chat et à la souris avec eux.* » Un Kevin Bacon au crâne rasé qui dessoude du malfrat à tout va ? Autant dire qu'on est de la partie ! Quant à l'inévitable **Saw IV**, toujours signé Darren Lynn Bousman, Wan se contente de jouer la carte du mystère : « *J'ai une vague idée, mais je ne peux rien dire. Désolé ! Les producteurs me tueraient, ils n'apprécieraient pas que l'on parle du film si tôt.* » Avec un emploi du temps qui ne désemplit pas (Wan songe aussi à un à film de SF et à un petit budget horrifique), le cinéaste ne se fait pas prier pour partager son euphorie quant à la tournure que prend sa carrière : « *Tous les matins, je me réveille et me demande comment tout ça a pu arriver. Je ne l'ai pas anticipé. Avec Leigh, nous voulions juste faire un film d'horreur. Écrire un bon script et le tourner avec notre argent. Si quelques personnes pouvaient le voir, très bien. Et nous nous sommes retrouvés avec une franchise. J'étais loin d'imaginer un tel succès.* » On est ravi pour lui.

Jean-Baptiste HERMENT

Ci-dessous, de gauche à droite : Jamie Ashen (Ryan Kwanten) et le détective Jim Lipton (Donnie Wahlberg) jouent à la poupée.

HOT FUZZ D'EDGAR WRIGHT

BLOODY BAD BOYS

Trois ans après le choc Shaun of the Dead, le duo Edgar Wright/Simon Pegg est enfin de retour, avec un nouveau détournement de genre dans sa besace. Au moins aussi attendu par la Mad rédac' que Spider-Man 3 (si, si !), Hot Fuzz devrait nous titiller les zygomatiques et nous en foutre plein les mirettes tout en s'attaquant, avec tendresse, au cinéma d'action bourrin qu'on aime tant. La sortie, vite !!!

Il suffit parfois d'un unique film pour déclencher les ardeurs des geeks du monde entier. Edgar Wright et Simon Pegg en savent quelque chose, puisque **Shaun of the Dead** a l'insigne honneur d'être l'un des seuls (le seul ?) métrages récents à avoir créé un véritable consensus au sein d'une communauté qui s'étripe volontiers sur les sujets censés l'unifier (**Star Wars**, **Matrix**, Quentin Tarantino, les flammes sur la carrosserie d'Optimus Prime... Non, ne le niez pas, vous vous êtes reconnus !). Forcément, après un tel exploit, les deux compères (auxquels on peut associer le nonchalant Nick Frost, en outre excellent imitateur du Clyde de **Doux, dur et dingue**) sont désormais attendus au tournant. Est-ce pour cela qu'ils se font désirer, préférant tourner des caméos chez Romero (ils incarnent les deux zombies entravés et photographiés dans **Land of the Dead**) ou enchaîner sur des projets séparés (Edgar Wright planche entre autres sur une adaptation d'*Ant-Man* pour la Marvel et Simon Pegg joue dans **M : i : III** ou encore dans les films de David Schwimmer et Jean-Baptiste Andrea) ? En fait, cela fait maintenant 3 ans que les deux hommes ont annoncé **Hot Fuzz**. Mais le métrage ayant mis un temps fou à se concrétiser, on avait fini par se demander si Wright et Pegg n'éprouvaient pas quelque difficulté à se remettre à l'ouvrage, de peur de décevoir leurs fans.

ACTION ET PRECISION

Sur ce point, Edgar Wright vient pourtant nous contredire : « *Il nous a fallu 18 mois pour écrire* **Hot Fuzz**, *mais ce fut un processus irrégulier, car nous faisions la promotion de* **Shaun of the Dead**. *Le tournage et le montage se sont étalés sur un an, ou presque. En règle générale, tout était plus long que sur notre précédent film, notamment en ce qui concerne l'écriture.* ». En vérité, le duo travaille effectivement sur le film depuis la sortie de **Shaun of the Dead**, revenant sans cesse sur le scénario pour le parfaire dans les moindres détails.

En bons fans de cinoche de genre, Wright et Pegg ont dans l'idée de rendre hommage, toujours à travers la comédie, à tout un pan du cinéma d'action testostéroné avec lequel, à l'instar du cinéma d'horreur, ils ont grandi. On se souviendra d'ailleurs d'un épisode de la sitcom ***Spaced*** dans lequel Tim et Mike (les personnages incarnés par Simon Pegg et Nick Frost) se livrent à une partie de paint-ball qui vire au règlement de comptes façon John Woo, « mexican stand-off » et sauts de l'ange au ralenti à l'appui. C'est peut-être cet esprit joyeusement décalé que nous retrouverons dans **Hot Fuzz**, qui raconte l'histoire de Nicholas Angel (évidemment incarné par Pegg), un policier londonien dont les méthodes musclées et zélées irritent profondément ses collègues, jaloux de ses résultats. Transféré à Sandford, le village le plus sûr d'Angleterre selon les statistiques, Angel passe ses journées à se tourner les pouces en essayant de supporter son partenaire, le jovial et naïf Danny Butterman (Nick Frost), grand fan de films d'action qui voit en lui le pendant réaliste de ses héros de fiction. C'est alors qu'une étrange série de meurtres, perpétrés par une mystérieuse figure encapuchonnée, secoue Sandford et sacrifie la tranquillité de Nicholas. Dans son enquête, ce dernier va se heurter aux habitants de la ville, qui ne voient en lui qu'un obstacle à l'imagination débridée. « *Nous avons écrit le scénario comme une sorte de puzzle, car nous voulions un film kaléidoscopique, ou du moins qui reflète la façon de penser de Nicholas Angel* » raconte Simon Pegg. « *De plus, Edgar et moi aimons bien truffer nos scripts d'éléments liés les uns aux autres. Durant l'après le premier jet, il fut question de réduire la longueur du film, nous avons constaté que la suppression de tel ou tel scènes affectait souvent l'intrigue quelques séquences plus loin.* » Comme on le voit, **Hot Fuzz** devrait être à la hauteur de **Shaun of the Dead** en termes de finesse narrative. Pourtant, les deux auteurs se défendent de refaire le même film. En revanche, ils admettent volontiers que l'idée

de départ est, dans les deux cas, la même : prendre un genre aussi connu qu'apprécié et le transposer dans un décor commun (voir inadéquat) pour jouer avec le décalage qui s'ensuit. Edgar Wright s'explique : « *Il n'y a pas de films d'action en Angleterre. Il n'y a d'ailleurs pas de films policiers non plus. Chez nous, le genre le plus populaire est celui du film de gangsters, parce que la figure même du gangster est considérée comme cool, à l'inverse de celle du policier, qui représente l'autorité. De plus, les agents anglais n'ont pas d'armes. Il est donc difficile de faire un film policier britannique, alors nous nous y sommes attelés, parce que nous en avons vraiment marre des films de gangsters. Nous nous sommes donc posé cette question : comment faire un* **Arme fatale** *made in England, alors que nos policiers n'ont pas de flingues ? Ce fut notre point de départ. La première partie du film explique les raisons pour lesquelles il n'existe pas de cinéma d'action anglais, tandis que nous essayons, dans la seconde, d'avoir le brave et l'agent du beurre en montrant des poursuites, des explosions et des fusillades* ».

LA VALSE DES CLICHÉS

Même si **Hot Fuzz** s'éloigne quelque peu de **Shaun of the Dead**, il s'agit ici pour Edgar Wright et Simon Pegg de respecter le genre à la lettre pour accentuer le décalage. Une approche qui devrait ravir les fans de cinoche bourrin, puisque **Hot Fuzz** ne serait finalement qu'un actioner à peine exagéré : « *D'une certaine manière,* **Hot Fuzz** *suit la logique d'un film amateur : il est né d'une envie. Quand j'étais gamin, je mettais en scène des cow-boys et des truands dans mon bled. Inutile de vous dire que le décor n'était pas adéquat* » raconte Wright. « *À l'époque, on y croyait dur comme fer, mais en revoyant ces films aujourd'hui, il faut avouer que le résultat est hilarant, en raison du décalage entre l'intention et le produit fini. Et dans un sens, c'est ce décalage que nous cherchons à recréer dans* **Hot Fuzz** ». Dans cette logique, et toujours dans l'idée de rendre un véritable hommage aux bourrinades tendrement orchestrées par Joel Silver et Jerry Bruckheimer, **Hot Fuzz** se doit d'accumuler les clichés les plus courus du cinoche du samedi soir : balle perdue atteignant le sidekick sans le tuer, munitions infinies, méchant en chef qui se trouve être une figure estimable et appréciée de la communauté.... Une orientation confirmée par Edgar Wright : « *Les clichés pullulent dans* **Hot Fuzz**. *Plus le métrage avance, plus il y en a ! Mais je dois dire que filmer des séquences d'action vous aide à comprendre pourquoi le genre impose certaines habitudes. Nous tournions une scène de poursuite, et Simon portait sa casquette. Nous avons convenu qu'il ne pouvait la garder pendant toute la course, sous peine de paraître ridicule. Il la jette donc dès le début de la séquence, ce qui lui donne un air cool, même si ce geste est totalement inutile et injustifié. Je mettrais ma main à couper que sur chaque film de Michael Bay, la scripte lui indique des problèmes de continuité, et qu'elle se fait envoyer chier sous prétexte que personne ne fait attention à ce genre de choses dans le feu de l'action. Nous procédons de la même façon dans* **Hot Fuzz**, *et si vous êtes tatillon, vous risquez de sortir du film plus d'une fois.* » Bref, Wright et Pegg font preuve d'un singulier sens du détail, celui-là même qui faisait déjà tout le charme de **Shaun of the Dead**.

LE TON JUSTE

Mais si les responsables de **Hot Fuzz** se sont juré de truffer le film de clichés, ils ne souhaitent pas jouer la carte de la référence à gogo, à l'instar de leur sitcom ***Spaced***, qui se permettait de véritables apartés narratifs au nom du gag référentiel. Il faut dire que l'intrigue du métrage pourrait très bien, à quelques exceptions près, être narrée au premier degré : « *C'est*

marrant, mais quand nous avons fait **Shaun of the Dead**, *certains acteurs ont compris d'entrée ce que nous essayions de faire, sans même avoir vu* **Spaced**. *Et c'est intéressant, parce que notre façon d'écrire n'indique pas forcément le ton du film* » explique Edgar Wright. « *Sur* **Hot Fuzz**, *nous avons essuyé quelques refus de la part de certains acteurs, notamment Penelope Wilton, qui jouait la mère de Shaun. Elle avait du mal à cerner notre approche du scénario. Tout cela pour dire que nous aurions pu prendre le même script et en tirer un vrai gros film d'action à la Joel Silver.* » De fait, le métrage a été pensé, préparé et conçu comme un véritable actioner hollywoodien. Ainsi, Simon Pegg se soumet à un entraînement intensif afin d'incarner un « action hero » crédible : « *Le personnage de Simon est clairement différent de celui qu'il a interprété auparavant. Je pense que sa performance va vraiment surprendre le public* » confesse le réalisateur. « *C'est un peu un mélange entre Edward Woodward dans* **The Wicker Man** *et Robert Patrick dans* **Terminator 2**. *Il parvient même à faire mieux que scène de course à pied de Tom Cruise dans* M : i : 3, *ce qui n'est pas rien !* ». Edgar Wright fait bien de citer Edward Woodward (également Equalizer dans la série TV homonyme), puisque ce dernier fait partie de l'impressionnant casting de seconds rôles qui contribue à ancrer le film dans le genre : Timothy Dalton (on ne présente plus l'ancien James Bond), Stuart Wilson (**L'Arme fatale 3**), Jim Broadbent (**The Hit** de Stephen Frears), Paul Freeman (Belloq dans **Les Aventuriers de l'arche perdue**) ou encore le génial Paddy Considine

« NOUS AURIONS PU PRENDRE LE SCRIPT DE HOT FUZZ ET EN TIRER UN VRAI GROS FILM D'ACTION À LA JOEL SILVER. »

(le toujours inédit **Dead Man's Shoes**) en flic moustachu bien décidé à mettre des bâtons dans les roues à Nicholas Angel. Enfin, on se doute qu'en tant que film-hommage, **Hot Fuzz** sera tourné dans la grande tradition des blockbusters pétaradants des années 80 et 90, à base de montage frénétique (que le réalisateur maniait déjà à la perfection dans ***Spaced***) et de filtres bariolés. Edgar Wright le confirme avec passion, et même un poil de mauvais goût qui fait plaisir à entendre : « *Le style du film ? En gros, c'est du Tony Scott. J'adore* **Le Dernier samaritain**, **True Romance** *et même* **Domino**, *que j'ai vu trois fois, et qui me fait tourner la tête à chaque vision.* **Hot Fuzz** *n'est pas vraiment tourné dans le même esprit, mais je mentirais si je disais qu'il n'y aura pas, au milieu des scènes d'action, quelques effets de doubles négatifs bien particuliers...* ».

Sorti pour la Saint-Valentin (!!!) au Royaume-Uni, **Hot Fuzz** cumule déjà l'équivalent des recettes mondiales de **Shaun of the Dead** rien que sur le sol anglais, avec un bouche à oreille qui ne faiblit pas. Le film devrait, en toute logique, imposer définitivement le duo (voire le trio) dans le cœur des geeks. Et s'il reste quelques déviants réfractaires qui s'interrogent encore sur la raison de tout ce vacarme, cette déclaration d'Edgar Wright devrait achever de les convaincre : « **Hot Fuzz** ? *C'est* **Bad Boys II** *sans les flingues ! Bon OK, j'avoue, il y a des flingues à la fin du film, quand même...* ». Alors ça, si ce n'est pas de la note d'intention prometteuse !!!

Stephane MOÏSSAKIS

Sur cette double-page : Des flingues, des flics, des gunfights, Simon Pegg... Hot Fuzz, une certaine idée du bonheur !

SUNSHINE DE DANNY BOYLE

LE JOUR OU LE SOLEIL S'ARRETA

Après avoir livré une relecture moderne de la trilogie zombiesque de Romero avec l'excellent 28 jours plus tard, Danny Boyle poursuit son parcours atypique et s'essaye cette fois-ci à la SF pure. Le résultat est sans appel : le Britannique signe son meilleur film depuis... sa naissance !

2057. La Terre se meurt lentement, figée dans un hiver polaire au stade terminal. Le Soleil est en effet sur le point de s'éteindre. Seul espoir pour l'Humanité, une mission spatiale appelée Icarus II (un premier vaisseau ayant mystérieusement disparu 7 ans plus tôt) chargée de larguer au cœur de l'astre une gigantesque bombe capable de le réanimer...

Sur le papier, **Sunshine** a tout l'air d'un mix improbable entre un **Event Horizon** light et un **Armageddon** triomphaliste. Dans les faits, il n'en est rien. Si le film de Danny Boyle pratique en effet le mélange des genres, c'est avec un rare souci de cohérence et de sérieux, qualités principalement véhiculées par le script d'Alex Garland. Car, pour tout dire, il est diablement tentant d'attribuer la réussite du métrage au scénariste. Certes la réalisation de Boyle tient plutôt bien la route (pour preuve la séquence de la première sortie dans l'espace, un beau moment de tension paroxystique), mais le cinéaste, fidèle à lui-même, cède par moments à certains gimmicks irritants, parvenant même à minimiser l'impact du rebondissement final, pourtant fichtrement excitant, par un abus de « shaky cam » sursignifiant et vite gavant.

À l'inverse, le script de Garland est un modèle de finesse, de ceux qui laissent au spectateur une entière liberté d'interprétation. La présentation des personnages est à ce titre exemplaire. Tout en évitant soigneusement les clichés (à l'exception, peut-être, du commandant en second), le scénariste caractérise ses protagonistes par leurs actes, et non via un quelconque pathos. La fascination de Capa (Cillian Murphy) pour la science, la froide détermination de Mace (surprenant Chris Evans), le sens du sacrifice de Kaneda (Hiroyuki Sanada, impérial), la relation à la nature de Corazon (Michelle Yeoh), le subtil déséquilibre mental du psychiatre Searle (Cliff Curtis)... Autant d'excellentes idées d'écriture qui dessinent des psychés bien plus élaborées que celle du « héros sauveur de l'Humanité » de base. De même, si le déroulement de la mission suit un cours des plus classiques, avec les passages obligés du genre (sortie dans l'espace, avaries à réparer...), les thèmes sous-tendus par l'histoire affleurent très subtilement, au détour d'un court dialogue ou d'une brève séquence. Témoin la façon dont Garland aborde la question de la valeur de l'individu face au sort de l'Humanité. Là où une production plus standardisée aurait disserté des heures sur ce sujet ô combien rebattu, le scénariste nous présente des personnages déjà bien conscients de cet enjeu, et froidement résolus au sacrifice. Non pas dans un élan d'héroïsme « Bruce Willisesque » ; mais devant l'implacable logique de la situation.

De la même façon, Garland illustre très subtilement la thématique théologico-métaphysique du caractère divin de l'immensité spatiale, qui survient dès que les membres de l'équipage

se confrontent à l'écrasant gigantisme du Soleil, et à son impitoyable pouvoir destructeur (dans l'absolu, le Soleil est l'ultime incarnation du feu purificateur de la bible). Dans leur recherche confuse d'une preuve de l'existence d'une conscience supérieure, certains protagonistes se brûlent les ailes, tels des papillons attirés par la lumière d'une lampe... ou tels Icare tentant de s'élever au-delà de sa condition d'humain (d'ailleurs, n'est-ce pas faire montre d'un pessimisme conscient que de baptiser les deux vaisseaux Icarus ?). Au final, c'est bien dans l'affirmation de l'équilibre entre science (la bombe) et nature (le soleil) que Capa trouvera l'illumination .

Tout cela, le spectateur est libre de le prendre en compte dans son appréhension du métrage, aucun de ces éléments ne lui étant imposé de façon ostentatoire. Bref, en dépit de quelques maladresses visuelles, **Sunshine** se pose tout bêtement comme le meilleur film de SF à papa (1) depuis des lustres (le dernier essai digne d'être signalé étant le pas si raté que ça **Mission to Mars** de l'ami Brian en 2000). Une invitation à l'ultime voyage qu'il serait dommage de décliner.

Laurent DUROCHE

(1) Celle avec des vaisseaux spatiaux, des scaphandres et tout le toutim l'anticipation ou l'agression extraterrestre ayant été plutôt bien représentées par **Les Fils de l'homme** ou **La Guerre des mondes**

G-B-2007. RÉAL : DANNY BOYLE. SCÉN : ALEX GARLAND. DIR.PHOT : ALWIN KUCHLER. MUS : KARL HYDE, JOHN MURPHY ET RICK SMITH. PROD : ANDREW MACDONALD POUR DNA FILMS, INGENIOUS FILM PARTNERS, MOVING PICTURE COMPANY ET UK FILM COUNCIL. INT : CILLIAN MURPHY, CHRIS EVANS, HIROYUKI SANADA, MICHELLE YEOH, ROSE BYRNE. DUR : 1H40. DIST : 20TH CENTURY FOX. SORTIE : LE 7 AVRIL 2007.

interview

DANNY BOYLE REALISATEUR UN TICKET POUR L'ESPECE

RÉALISATEUR HÉTÉROCLITE AU STYLE AFFIRMÉ, CAPABLE DU MEILLEUR COMME DU PIRE, DANNY BOYLE EST UN HOMME PASSIONNANT. IL REVIENT POUR NOUS, AVEC UNE FOUGUE RÉJOUISSANTE, SUR SON PLUS JEUNE BÉBÉ, LE FILM DE SF **SUNSHINE**.

Comment vous situez-vous par rapport aux gros studios américains ? Vous pourriez hériter de budgets bien plus conséquents, mais semblez préférer conserver une certaine indépendance...

J'adore regarder les grosses productions, certains metteurs en scène détestent ça, mais ce n'est vraiment pas mon cas ! Toutefois, si vous voulez réaliser un blockbuster, mieux vaut vivre à L.A. Les producteurs disposent de beaucoup de scripts prêts à être tournés. Les acteurs et les metteurs en scène n'arrêtent pas de se courtiser et de « danser » les uns avec les autres. Une star arrive, parle de vous et dit : « *Lui je l'aime bien, je veux qu'il me fasse ressembler à Ewan McGregor dans* **Trainspotting**, *ça ferait du bien à ma carrière !* ». Personnellement, je n'aime ni L.A. ni cette manière de faire. Je préfère travailler à partir d'une idée originale ou bien rencontrer le scénariste et contribuer à monter le projet. L'implication personnelle et la loyauté sont des valeurs dont les agents ne veulent pas entendre parler.

Pourquoi avez-vous refusé de faire la suite de* 28 jours plus tard *?

Je ne l'ai pas fait pour deux raisons. La première est, bien entendu, le manque de temps. **Sunshine** a quand même pris trois ans de ma vie. La seconde est que j'aime arriver sur un projet sans idée préconçue, sans savoir exactement quoi faire. Pour **Sunshine**, j'ai regardé des films de SF, et je me demandais : « *Comment ont-ils réussi à faire ça ?!* ». C'est un challenge beaucoup plus stimulant que de bosser sur une suite. Mais je ne me fais pas de soucis pour **28 Weeks Later**, Juan Carlos Fresnadillo est un mec doué.

Alex Garland vous a-t-il envoyé une première version du scénario, ou avez-vous collaboré ensemble dès le début du processus d'écriture ?

Il m'a envoyé un premier jet. Après **28 jours plus tard**, j'ai tourné **Millions**, pendant qu'Alex écrivait un roman, *Coma*, et la première version de **Sunshine**. Il pensait que nous serions obligés de partir à Hollywood pour obtenir des stars et un gros budget... Je l'ai convaincu qu'il valait mieux rester ici pour faire le film comme nous l'entendions.

Il paraît que vous avez demandé aux acteurs de vivre ensemble juste avant le tournage ?

Oui, nous les avons installés dans une résidence étudiante. Avec d'excellents résultats, car ils ont ainsi appris à se connaître, à s'entraider... Ils ont développé ce qu'on appelle une « mentalité de siège ». Les entraîneurs d'équipes de foot procèdent parfois de cette façon. Cela ressert les liens. Dans **Alien**, le fait que tous les personnages soient piégés ensemble sur ce gros vaisseau renforce vraiment l'intensité du métrage.

Avez-vous visionné beaucoup de films de SF pour préparer* Sunshine *?

Oh, oui énormément. Tous les chefs-d'œuvre du genre : **2001**, **Solaris**, les **Aliens**, le premier en particulier, et même **Abyss**, que j'adore. D'ailleurs, je meurs d'envie de voir **Avatar**... À ce sujet, Cameron est à ma connaissance le seul réalisateur à avoir fait dans sa carrière deux métrages de SF situés dans l'espace. C'est remarquable, car ce genre de film est harassant à tourner, vous avez l'impression que toutes vos idées seront épuisées avant la fin du tournage. Vous devez faire preuve d'une constante inventivité.

***Les films de SF sont souvent très réussis, ou très mauvais. Il n'y a guère de juste milieu. L'exception la plus récente serait* Mission to Mars.**

C'est généralement tout l'un ou tout l'autre. **Mission to Mars**, **Planète rouge**, ces films ont été de véritables cauchemars pour leurs metteurs en scène. Quand vous vous attaquez à quelque chose d'aussi ambitieux, vous devez réussir à tout contrôler, sinon, le chaos s'installe rapidement.

Avez-vous vu* Event Horizon *?

Oui. L'idée de départ du film est vraiment brillante. Faire d'un trou noir une porte vers l'enfer... Malheureusement, je n'ai pas vraiment été convaincu par l'interprétation.

Le fait d'avoir appelé les deux missions Icarus semble démontrer de votre part un certain pessimisme...

Tout à fait. Un film américain aurait appelé ces missions « Courage », « Dévouement », ou « Vaisseau

Sur cette double-page, de haut en bas : Corazon (Michelle Yeoh), Capa (Cillian Murphy), Trey (Benedict Wong) et Cassie (Rose Byrne), une partie de l'équipage de l'Icarus II.

Une sortie dans l'espace qui tourne à la catastrophe.

Capa et Kaneda (Hiroyuki Sanada) en pleine méditation...

de la destinée ». (rires) Quelque chose de positif, en somme. Pourtant, chercher à atteindre le soleil est un geste orgueilleux et arrogant. La science a beau avoir rendu ce genre de choses possible, l'échec est toujours envisageable. D'où cette touche de fatalisme, qui est une notion beaucoup plus européenne qu'américaine. Elle fait partie de notre culture.

N'est-ce pas également un signe d'humilité ?

Exactement. Ces gens savent qu'ils peuvent échouer.

Le film aborde deux thèmes précis : la religion, et la valeur de l'individu face à l'Humanité tout entière, mais le fait avec beaucoup de finesse et de subtilité. Rien n'est imposé au spectateur.

Je ne pense pas que l'on doive tout expliquer avec des mots. Les images peuvent parler d'elles-mêmes. Ce que Kubrick fait très souvent dans **2001**. Vous savez, on lit dans les articles scientifiques extrêmement complexes, à propos des jeux vidéo pendant toute la nuit. Moi-même, j'adore les films de Tarkovsky, mais j'aime aussi le cinéma trash. Il est donc inévitable que **Sunshine** soit à la croisée de plusieurs genres, et allie subtilité et grand spectacle. Quant au thème de l'individu, c'est quelque chose qui fascine Alex. Il est beaucoup plus pessimiste que moi, il est absolument persuadé que l'homme est tout seul dans l'univers. J'ai essayé de contrebalancer sa conception des choses par des touches plus optimistes. Mais cette tension entre nous est très saine, et très importante d'un point de vue artistique.

Propos recueillis par Laurent DUROCHÉ et mis en forme par David DOUKHAN

CILLIAN MURPHY, ACTEUR
ENFANT DU SOLEIL

JEUNE ACTEUR AU PHYSIQUE ATYPIQUE, AUSSI À L'AISE DANS L'INTIMISME QUE DANS LE GRAND SPECTACLE, CILLIAN MURPHY NOUS PARLE DE SON EXPÉRIENCE SUR SUNSHINE.

Comment avez-vous abordé le rôle de Capa ?

Capa a été un [illegible] intéressant à [illegible] de ce qu'il pouvait avoir. Il [illegible] très affecté par la [illegible] à [illegible] pas [illegible] spécialisé dans [illegible] des particules [illegible] travaille.

Tous les acteurs ont vécu ensemble pendant quelque temps à la demande de Danny Boyle. Comment cela s'est-il passé ?

C'était génial. Nous nous sommes très bien entendus. Vous savez, il est très difficile de « jouer » la familiarité envers quelqu'un, surtout dans le cadre d'une dynamique de groupe. Dans un environnement clos [illegible] se passe mal, et les personnages meurent un par un. Mais si ce schéma est commun, il y a au final, comme dans tous les domaines, de bons et de mauvais films de SF. Inutile de préciser que nous avons tenté de nous référer à la première catégorie. Nous en avons regardé un certain nombre. Danny a voulu aussi nous montrer les mauvais, mais [illegible]

Y a-t-il eu beaucoup de scènes tournées sur fond bleu ?

Quelques-unes, oui, dès que nous étions confrontés directement au soleil. Mais rien qui puisse perturber notre jeu, puisqu'il n'était pas question de parler à des balles de tennis censées représenter un personnage en CGI. L'interaction entre les acteurs était réelle.

Qu'est-ce qui vous a persuadé de tourner Sunshine, à part le fait de travailler à nouveau avec Danny Boyle ?

Le script, tout simplement. Et puis, c'était l'occasion de participer à un bon film de science fiction, ce qui est quelque chose d'assez rare de nos jours...

Pour quelle raison, à votre avis ?

Parce que Danny travaillait sur d'autres projets ! (rires)

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et mis en forme par Laurent DUROCHÉ

ET LA TENDRESSE, BORDEL ?

À partir du 10 mai sur Canal +, Dexter Morgan se fait à la fois champion du crime et du meurtre, serial killer « gentil » puisqu'il s'attaque à plus méchant que lui. Un héros anticonformiste pour une série qui ne l'est pas moins, renversant les valeurs et tordant le cou à toute morale.

« Ils » l'ont fait. « Ils » ont osé transgresser les règles, les tabous, les convenances. « Ils » ont osé griller la politesse aux héros traditionnels. « Ils », ce sont les principaux artisans de ***Dexter***, la série qui marque un radical changement de cap dans le monde de la fiction télé américaine. Depuis une dizaine d'années, nombre de shows, d'***Oz*** à ***The Shield*** en passant par ***Rome***, ***Deadwood***, ***Six Feet Under*** et ***Nip/Tuck***, ont bouleversé la donne du paysage audiovisuel US. Ne manquait plus qu'un élément dans le décor : Dexter justement, personnage né sous la plume de Jeff Lindsay, dramaturge modeste et anciennement éditorialiste dans des quotidiens où, pendant quatre ou cinq ans, il déballe sa vie de père, de la frustration de voir sa femme productrice de journaux TV absente du domicile conjugal à l'achat du premier soutien-gorge de ses deux filles. Jeff Lindsay, un dingue de criminologie, d'ouvrages consacrés à des tueurs en série ? *« Non, même si j'apprécie les romans d'Elmore Leonard, de Raymond Chandler et de Mickey Spillane. Je m'intéresse plutôt à l'art en général, à l'Histoire et à la musique, de l'opéra jusqu'au rock. »* Et comment un néophyte crée-t-il un personnage pareil ? *« Je ne peux pas l'expliquer de façon rationnelle. Je parlais affaires avec des gens et, je ne sais pourquoi, en regardant la foule, je me suis dit : « Le meurtre en série ne peut pas être systématiquement mauvais. ». »* Deux livres plus tard (*Darkly Dreaming Dexter*, devenu en France *Ce cher Dexter*, puis *Dearly Devoted Dexter*, chez nous *Le Passager noir*), l'impulsion géniale de Jeff Lindsay se transforme en une série TV parmi les plus sulfureuses et les plus drôles de ces dernières années. Rien d'équivalent dans les annales du petit écran, à part *Profit* qui, avec un cynisme voisin, décrivait en 1996 l'ascension d'un arriviste avide de vengeance dans le monde des affaires. Un échec commercial cinglant pour une série trop en avance sur son temps.

CE CHER DEXTER

Qui est Dexter, Dexter Morgan ? Un type tout à fait ordinaire à première vue, la trentaine, séduisant, aussi serviable que Mère Teresa et sans aucun vice apparent. Trop beau pour être vrai car, dès les premières minutes de la série, Dexter passe aux aveux et plaide coupable ; c'est un tueur. Le tueur des tueurs, le bourreau de ceux qui échappent à la police et à la justice : violeurs, chauffards, exécuteurs de clandestins, bref, tout ce que la société compte de malfaisants. Sur tous, il prélève un souvenir avant le coup fatal : un échantillon de sang qui rejoint une riche collection d'ADN.

Si Dexter opère, ce n'est pas sans prendre quelques précautions. Histoire de garder bonne conscience, il capture les méchants pour les châtier à sa manière, tâche facilitée par le métier qu'il exerce : médecin légiste au sein de la police de Miami. *« Je suis spécialisé dans les prélèvements sanguins et ma réputation n'a d'égal que mon talent. Je cache toutefois ce qui pourrait remettre en question toute mon existence : je travaille à mes heures perdues comme serial killer, pour appliquer ma propre justice »* se présente lui-même le personnage, héros d'une série dont le succès à surpris tous les artisans. *« Au contraire même, nous redoutions des réactions extrêmement négatives. Nous étions presque résignés à nous faire démolir »* sourit aujourd'hui Daniel Cerone, l'un des scénaristes et producteurs de ***Dexter***.

« Tout a commencé le jour où j'ai lu une critique littéraire dans le New York Times : celle du roman de Jeff Lindsay » se souvient la productrice Sara Colleton. *« Je l'ai aussitôt acheté pour en parler à mon associé, John Goldwyn. Nous avons partagé la même analyse : Dexter sortait du cadre strict d'un genre établi pour parler d'humanité et d'émotions généralement refoulées. Une base idéale pour une série originale, inhabituelle. »* Quel-

le chaîne allait bien pouvoir abriter pareille perle ? HBO, eldorado des feuilletons les plus audacieux ? Non, sa petite rivale, Showtime, encore discrète malgré le succès et la réputation de quelques-unes de ses protégées comme ***Dead Like Me***, ***Masters of Horror***, ***The L Word***, ***Queer as Folk*** et ***Weeds***.

LE CROQUEMORT RECONVERTI

Qui pour incarner Dexter Morgan ? Aucune erreur n'est permise, et surtout pas le choix d'une star qui, par sa seule présence, mettrait à mal la vraisemblance du personnage. Dans leur recherche de l'oiseau rare, les producteurs se tournent vers une autre série, ***Six Feet Under***. Dans leur ligne de mire : Michael C. Hall, l'interprète de David Fisher, le croquemort gay si familier des salles d'embaumement. Un rôle prédestiné, en somme. « *J'ai l'habitude de dire qu'avec **Dexter**, je suis passé à l'approvisionnement* » plaisante l'intéressé lorsque l'inévitable question de la comparaison entre ses deux prestations arrive sur le tapis.

Sur cette double-page, de gauche à droite : Dexter (Michael C. Hall) applique sa propre justice.

Le mystérieux Tueur de Glace (Christian Camargo) dans ses œuvres...

... et le résultat final. Y'en a un peu plus, je vous le mets quand même ?

« *J'ai tout de suite pensé à Michael* » annonce Bob Greenblatt qui, outre le poste de patron du divertissement sur Showtime, compte parmi les producteurs de ***Six Feet Under***. « *Il possède tout le charme et le charisme requis, mais aussi cette capacité à faire accepter les actes les plus monstrueux de la part de son personnage. Ses yeux comptent aussi beaucoup dans son jeu ; impossible de déchiffrer ce qui s'y passe, de deviner ses sentiments, ses émotions. L'opacité de son regard me glace, vraiment.* » Impénétrable, Dexter n'en demeure pas moins fréquentable quand il cherche à donner l'illusion d'une vie affective. S'il ne cède pas aux avances de sa bienveillante chef, le lieutenant Maria Laguerta (Lauren Velez), il roucoule cependant auprès de Rita Bennett (Julie Benz), une ravissante mère célibataire que le sexe révulse. Du moins au début... Une aubaine pour le serial killer médecin légiste, que la « chose » n'attire guère. « *Rita symbolise en quelque sorte l'humanité de Dexter* » analyse Michael C. Hall, « *ou, du moins, l'espoir qu'il y ait encore un peu d'humanité en lui. Auprès de Rita, Dexter peut croire qu'il est un type normal, humain, surtout en comparaison de Paul, l'ancien mari de sa compagne.* » Et la série de dévoiler un « monstre » prévenant, excessivement doux avec les deux enfants de Rita. « *Avec Rita, Dexter développe une vraie conscience, qui lui évite la destruction. Elle voit même en lui de la bonté, source d'une constante ironie, un élément avec lequel les scénaristes ont beaucoup joué* » enchaîne Daniel Cerone. Et quels scénaristes ? Outre Cerone, James Manos Jr., Melissa Rosenberg, Drew Z. Greenberg et Timothy Schlattmann, dont les CV alignent des références telles ***Les Soprano***, ***Six Feet Under***, ***Smallville***, ***Buffy contre les vampires***, ***Dinotopia***, ***Newport Beach***... Des professionnels de la plume, capables du meilleur comme du pire selon la qualité du matériau de base et la largesse d'esprit de la chaîne qui les abrite.

NI DR. JEKYLL, NI MR. HYDE

« *Sur **Dexter**, les scénaristes ont pu travailler dans des conditions idéales, loin de la pression et de l'urgence auxquelles sont habituellement soumises les séries TV* » constate Michael C. Hall. « *Avec douze épisodes pour une saison au lieu du double, nous sommes loin de la cadence des grands réseaux, qui mobilisent scénaristes, acteurs et techniciens pendant une dizaine de mois. Les conséquences sur la qualité de l'écriture sont considérables, inestimables. Personne ne tire à la ligne.* »
Le personnage de Dexter, Michael C. Hall se l'approprie aussi puissamment que discrètement. « *Au départ, je me suis demandé comment me glisser dans la peau d'un type pareil* » avoue l'acteur. « *J'ai aussitôt su que ce serait une erreur de le jouer à la Dr. Jekyll et Mr. Hyde, avec d'un côté un bonhomme souriant, agréable, calme, et de l'autre, son double négatif, plein de tics, le visage convulsé. C'était une possibilité, mais j'ai préféré conserver la même interprétation pour Dexter médecin légiste et Dexter tueur en série. Qu'il soit l'un ou l'autre, il devait demeurer le même, afficher le même visage.* » Un peu à la Hannibal Lecter période Anthony Hopkins. « *Opter pour un tel jeu exige une grande concentration* » reconnaît également un Michael C. Hall très à l'aise dans la navigation en eaux troubles. « *Par nature, la série aspire à l'ambiguïté morale. Rien n'y est noir. Rien n'y est blanc. **Dexter** entretient l'ambivalence.* »
D'autant que le serial killer souffle le chaud et le froid, aussi impitoyable avec une infirmière, coupable d'euthanasies à la chaîne, qu'indulgent avec un jeunot homicide, auquel il s'identifie si fort qu'il se remémore son premier meurtre.

ENTOURAGE

Série oblige, le héros est entouré par de nombreux personnages secondaires. En premier lieu, son père adoptif, feu Harry Morgan (James Remar), un flic de la brigade criminelle de Miami. C'est lui qui détecte en Dexter les germes du mal, qui les cultive et les oriente de manière à faire de son rejeton non pas un serial killer basique, mais un tueur brandissant l'épée de la justice. Pervers. Dans la famille Morgan, Debra (Jennifer Carpenter, la possédée de **L'Exorcisme d'Emily Rose**) est la fille, ingénue même quand elle joue les putes pour les besoins d'une enquête. Douée d'un instinct affûté mais capable des pires gaffes, elle bénéficie des coups de pouce de son demi-frère Dexter, tant et si bien qu'elle parvient à intégrer la brigade criminelle. Debra Morgan y côtoie Angel Batista (David Zayas), un détective proche de son frère et que l'art de tuer fascine. Quant au Sergent Doakes (Erik King), c'est une autre affaire. Agressif envers Dexter, qu'il jalouse et soupçonne de mener une double vie, il commet l'erreur de défier ouvertement un caïd responsable de la mort de sa maîtresse, femme de flic.
Plus essentiel encore que tous ces personnages, il est un protagoniste qui ne montre jamais son visage. Et, pour cause, c'est le méchant n° 1 de la série, le fil rouge : un serial killer en pleine activité, réplique moderne de Jack l'Éventreur, dont il perpétue la tradition de meurtre de prostituées.

LE TUEUR DE GLACE

À Miami, ville que Jeff Lindsay connaît comme sa poche pour y vivre depuis longtemps, le serial killer en question prélève régulièrement son quota de tapineuses, et leur réserve un sort abominable. Minutieux, à l'instar de son prédécesseur de Whitechapel, le maniaque débite ses victimes en quartiers « artistiquement » disposés, certains morceaux étant emballés avec ficelle et papier, à la manière d'un boucher. Du travail d'autant plus propre qu'il exerce ses talents dans un camion frigorifique. Avantage de la méthode : mobilité et absence de traces de sang du fait de la température. Surnommé Le Tueur de Glace, l'assassin change parfois de mode opératoire, déposant une main tranchée sur un transat de plage, un pied à quelques centimè-

tres d'un ballon de foot... Et d'où proviennent les membres sectionnés ? D'un vigile que le tueur maintient en vie pour prélever jusqu'au dernier de ses morceaux. Acte aussi monstrueux que gratuit ? Monstrueux certes, mais pas gratuit, le maniaque s'adressant directement à Dexter, le renvoyant aux photos souvenirs de sa propre enfance, aux lieux où elles ont été prises. Tordu, non ? Le lot régulier d'une série qui redouble de cruauté d'un épisode à l'autre. Réduire cependant ***Dexter*** à une succession d'assassinats dignes de **Se7en** serait injuste. Producteur de ***The Shield*** et des ***Soprano***, James Manos Jr fait en sorte d'éviter cet écueil en se montrant respectueux du roman de Jeff Lindsay. Dexter traite en fait d'hérédité, d'éducation, de paternité, d'innocence, d'identité, d'éveil à l'humanité, de solitude en groupe, de compassion et des masques arborés par chacun, en société comme en privé. Dexter Morgan plus que les autres ? À peine en vérité, et lorsqu'il se rend à cette évidence, c'est pour mieux comprendre et accepter qu'il n'est finalement pas si différent du commun des mortels. Il en a presque la larme à l'œil.

Rompus à l'exercice du suspens et de l'humour noir, les trois réalisateurs de la série (Michael Cuesta, Tony Goldwyn et Robert Lieberman) savent aussi verser dans un registre plus intimiste, mélancolique et introspectif, que la voix-off du héros exacerbe lors de confessions parfois bouleversantes. Entre deux scènes de crime, l'émotion pointe, de plus en plus présente au fil des épisodes, sans que la tension en pâtisse pour autant. Tension que dose notamment une bande originale toujours décalée, de la cithare du générique à des accents de salsa et de mambo. Des musiques aussi chaudes que les événements racontés sont réfrigérants.

BIENTOT LA SUITE

Polémique, populaire (l'audimat progresse de 600 000 à 2 millions de spectateurs, joli score pour une chaîne à péage comme Showtime), bien accueillie par une presse globalement favorable, reconnue par la profession (des prix et nominations en pagaille) et facilement exportable (de spectaculaires ventes à l'étranger, TF1 y compris !), ***Dexter*** bénéficie évidemment d'une reconduction pour une deuxième saison, toujours de douze épisodes. Tournage à partir du 30 mai pour une diffusion dès le 30 septembre 2007. « *N'allez pas croire que la suite de* ***Dexter*** *suivra le scénario du roman de Jeff Lindsay* » indique Daniel Cerone. « *Nous allons principalement développer les personnages et situations de la saison 1.* » Ceci afin de ménager le suspens, le livre de Lindsay étant en librairie depuis un moment et livrant des secrets dont la révélation aurait ruiné la série TV. Stimulant pour les scénaristes, et enrichissant pour un personnage désormais coupé de son parcours littéraire. Une manière de tuer le père pour mieux s'émanciper sous d'autres cieux !

Marc TOULLEC

« ***DEXTER*** ASPIRE À L'AMBIGUITE MORALE. RIEN N'Y EST NOIR, RIEN N'Y EST BLANC. LA SERIE ENTRETIENT L'AMBIVALENCE. »

Suites impériales

Cinéaste robuste, directeur d'acteurs exceptionnel et grand prêtre du cinéma de genre, Irvin Kershner présidait en février dernier le 14e Festival de Gérardmer. L'occasion rêvée de revenir en sa compagnie sur un échantillon d'une carrière majoritairement composée de séquelles, voguant de l'espionnage semi-parodique (Les « S » pions, Jamais plus jamais) au thriller paranormal (Les Yeux de Laura Mars), de la science-fiction hard-boiled (RoboCop 2) au space opera (L'Empire contre-attaque).

On dit que vous ne vouliez pas réaliser* L'Empire contre-attaque *au départ...

C'est tout à fait vrai. Il faut dire que **La Guerre des étoiles** avait connu un tel succès que j'avais très peu de chance de contenter les fans. Le premier opus était très orienté comic-book quand on y repense, et les gens aimaient ça. George Lucas n'a cessé de m'appeler pendant un mois, et j'ai fini par accepter de le rencontrer chez lui. Il m'a emmené dans une petite pièce, pas plus grande qu'une chambre d'hôtel, dont les murs étaient couverts de plans d'architecte décrivant une gigantesque demeure victorienne. Il m'a dit : *« Voici les plans du Skywalker Ranch, et je pourrai le construire grâce au succès de ton film. »*. Encore une bonne raison de ne pas m'engager : si je ne parvenais pas à conquérir les spectateurs, Lucas perdrait tout son argent et devrait recommencer à zéro. J'avais la responsabilité non pas d'un studio, mais d'un individu, d'un véritable indépendant. J'ai réfléchi à tout ça et fait savoir à Lucas que l'histoire que je voulais raconter serait très différente de celle du premier l'épisode. Je n'aimais pas le scénario provisoire, Lucas non plus, d'ailleurs. Il a fini par me dire : *« Trouve un scénariste, et fais comme tu l'entends. »*. J'ai ainsi planché trois mois durant en compagnie de Lawrence Kasdan (1), et nous avons finalement donné naissance au script de **L'Empire contre-attaque**. J'avais à l'esprit un long métrage beaucoup plus sombre et, comme il s'agissait d'un second acte, je devais sauver l'apothéose finale pour un troisième opus. J'ai donc commencé à faire des propositions à Lucas, lequel m'approuvait systématiquement. Tout ce qu'il voulait, c'était que le film soit meilleur que l'original. Par ailleurs, il aimait beaucoup l'idée que je sois à la tête d'une telle production, alors que tout le monde insistait sur le fait que la franchise avait besoin d'une vision plus jeune. Les investisseurs, les exécutifs, tous destinaient le projet aux adolescents. Je voyais personnellement quelque chose de plus adulte. Lucas m'a donné carte blanche, et m'a même dit qu'il ne viendrait jamais sur le tournage. Il avait détesté son expérience sur **La Guerre des étoiles**, où des hordes de cols blancs lui disaient constamment quoi faire et comment le faire. Toutes ces conditions m'ont amené à accepter sa proposition, et après les trois mois d'écriture, j'ai passé une année entière à préparer les story-boards. En tout, il nous a fallu presque trois ans pour boucler **L'Empire contre-attaque**. C'était une entreprise titanesque, je ne pense pas que vous réalisiez à quel point c'était énorme. Il y avait 64 décors ; la plupart des films n'en ont que cinq ou six. Malgré tout ça, Lucas a tenu parole. Il a été le meilleur producteur avec lequel j'aie jamais tra-

OCP POLICE

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : Une photo des Yeux de Laura Mars, coécrit par John Carpenter, et trois photos de L'Empire contre-attaque, joyau de la filmographie d'Irvin Kershner.

vaille. Une fois achevé, le métrage a eu les honneurs d'une première royale en Angleterre. J'ai appelé Lucas quelques jours auparavant, et il m'a dit qu'il ne m'accompagnerait pas. *« Si je viens, les honneurs seront partagés. Vas-y tout seul, c'est ton film. »* Il fallait oser faire une chose pareille.

La création de Yoda était un risque énorme pour le film. J'imagine que vous avez énormément travaillé avec Frank Oz pour parvenir au résultat que l'on connaît...

Yoda était notre plus gros problème, pas de doute là-dessus, tout d'abord parce que nous ne savions pas réellement qui il était. Au départ, il ressemblait un peu à un Moïse fantasmé : 2 mètres 20 de haut, de larges épaules, des muscles épais, une barbe blanche... Tout ça semblait un peu téléphoné. Nous avons ensuite pensé à entraîner un gros singe. Ça non plus, ça n'a pas marché. Finalement, la compagnie de Jim Henson nous a proposé de conceptualiser la créature. Je leur ai dit de garder en mémoire certains détails essentiels : Yoda vit sur une planète humide, il se montre parfois très enfantin, il est puissant, vieux de 800 ans... Sa peau devait être différente, proche de celle d'un reptile. Avec toutes ces infos en main, ils sont donc partis quelques semaines et sont revenus avec un authentique Muppet. Je leur ai dit : *« Non, il faut absolument qu'il ait l'air vivant. Il doit respirer, cligner des yeux. »*. Ils n'y arrivaient pas. Frank Oz, qui travaillait alors au département maquillages et dont le CV comptait des postes d'ingénieur et de sculpteur, m'a demandé s'il pouvait essayer de concrétiser ma vision. Pendant qu'il planchait, nous avons continué à réfléchir au personnage. Nous avions bien sûr déjà parlé de sa personnalité avec Larry Kasdan, mais elle nécessitait quelques approfondissements. Nous sommes arrivés aux conclusions suivantes : Yoda est un moine bouddhiste. Il comprend que s'il cède à la colère au cours d'un combat, il échouera. Sa volonté d'économiser son énergie, son pouvoir d'introspection, tout ceci est très zen. Après deux semaines de brainstorming, nous nous sommes tous réunis dans un bureau au milieu duquel un drap recouvrait quelque chose. Frank, qui est très petit, a soudainement dévoilé la tête de Yoda. Ses paupières clignaient, ses yeux bougeaient, ses oreilles remuaient... Il faut savoir qu'il n'y a en tout et pour tout qu'une seule expression sur le visage de Yoda. Son interprétation relève du langage corporel, et il était primordial de trouver un animateur qui comprenne cela. J'ai demandé à Frank quelles précisions quant aux techniques envisageables. *« On pourrait utiliser des tiges pour les bras et la tête »* a-t-il répondu, *« et nous devrons creuser des tranchées dans le sol afin que je puisse le faire marcher. »* Frank était debout juste à côté de Yoda, et nous les regardions l'un et l'autre. C'était un autoportrait ! Frank a une grosse tête, des yeux énormes assez éloignés... Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait fait !

L'Empire contre-attaque est avant tout centré sur les personnages, ce qui est rarissime pour un film à grand spectacle.

L'idée était de rendre l'épisode beaucoup plus sombre que le précédent. L'histoire d'amour entre Solo et Leia, la relation entre Luke et Vador... J'ai d'ailleurs beaucoup insisté pour que l'on garde un sentiment de mystère en ce qui concerne Vador : lorsqu'il était enfin son masque, on ne devait apercevoir qu'un flash de son anatomie, tout particulièrement ses cicatrices. Moins on en montre, mieux c'est. Une de mes autres tâches consistait à conserver un équilibre entre le sérieux de l'histoire et le contrepoint comique amené par Laurel et Hardy, alias R2-D2 et C-3PO. Tous ces ét

« Quand j'ai rencontré Frank Miller, j'ai vu à quel point il était écœuré par l'industrie hollywoodienne. »

ments, coupés au fait qu'il s'agissait du second acte d'une trilogie, m'ont amené à placer la grande bataille en ouverture et à terminer sur une anticipation de la suite. Nous devions aussi révéler que Luke était le fils de Vador. Nous l'avions écrit dans le script avec Larry, puis nous avions arraché la page afin que personne, pas même les acteurs, ne puisse dévoiler à la presse les enjeux du dénouement. La veille du tournage, nous avons fait une répétition avec Mark Hamill, Carrie Fisher et Harrison Ford étaient là eux aussi. Je leur ai donné la fameuse page manquante, et ils se sont exclamés : « *Bon sang, c'est lui son père ? Cette espèce d'enfoiré ?* ». Eh oui, c'est son papa ! (rires). Quand est enfin venu le moment de filmer la séquence, le seul au courant sur le plateau était Mark. Les dialogues de Dark Vador, que j'avais improvisés pour masquer la révélation, étaient absolument ridicules ; tout ce qui comptait alors, c'était la gestuelle de David Prowse. Nous avions tellement de machines à vent que, de toute façon, personne n'aurait entendu le dialogue. Pendant le tournage, on ne pouvait même pas lire sur les lèvres de Mark, lequel était suspendu à quinze mètres plus bas. Il faut savoir que la presse était au courant de nos moindres faits et gestes. Des espions sur le plateau vendaient quotidiennement leurs informations, et celles-ci étaient diffusées dans les journaux du monde entier quasi instantanément.

Avez-vous *travaillé* directement avec John Williams sur le score ?

Le score est une autre histoire. John est un compositeur incroyable. Il n'est pas nécessaire de discuter longtemps avec lui : quelques indications, et il vous rend une symphonie. Nous nous sommes réunis après que j'ai finalisé mon premier montage. George était là lui aussi. Nous avons commencé à débattre de la musique en regardant les images. Après l'ouverture, reprenant en toute logique le thème du premier épisode, nous nous retrouvons dans l'espace. Je demande à John un morceau de type « il-va-se-passer-quelque-chose ». C'est comme ça que l'on communique avec lui. Après dix minutes de film, nous réalisons qu'il n'y a aucune pause dans la partition. John lance : « *C'est ridicule, recommençons à zéro. Dis-moi sur quelles scènes tu ne veux pas de musique.* ». Personne n'avait jamais fait ça ! Nous avons donc relancé la bobine, et nous avons choisi quelques passages d'environ dix à quinze secondes chacun qui seraient réservés aux seuls dialogues et effets sonores. Après toute cette préparation, nous sommes allés enregistrer le score à Londres, en compagnie du London Symphony Orchestra. John avait prévu neuf trombones, ce qui est énorme. D'habitude, il n'y en a que deux ! Comme je sais lire la musique, je suivais la session en parcourant le conducteur, et en faisant des suggestions ici et là. Au bout d'une demi-heure, John a dit qu'il fallait faire une pause. On ne pouvait plus enregistrer quoi que ce soit. Pourquoi ? Les lèvres des joueurs de trombone étaient mortes ! À force de vibrer au rythme de triples croches de la Marche Impériale, elles avaient commencé à saigner. Tout a été fait comme ça : bref enregistrement, longue pause, et ainsi de suite.

Que pensez-vous de l'édition spéciale de 1997 ?

Elle ne me pose pas trop de problèmes. George est venu me demander s'il pouvait dévoiler le monstre au début du film afin de vendre ses nouveaux jouets, et j'ai accepté. Je suis assez content qu'il n'y ait eu aucun autre changement majeur, contrairement aux deux autres métrages (2).

Vous avez tourné* Jamais plus jamais *parallèlement à* Octopussy. *Y avait-il une réelle compétition entre les deux équipes (3) ?

Non, aucune. La presse a bien entendu essayé de faire croire le contraire, pour vendre un maximum de journaux. En revanche, la compagnie d'Albert R. Broccoli nous a poursuivis en justice, et a tenté de nous mettre des bâtons dans les roues. Ils avaient notre scénario, des espions sur le tournage – je n'ai jamais su de qui il s'agissait – leur dévoilaient nos secrets... Au tribunal, ils lançaient des choses du genre : « *dans une scène, Bond joue au golf. C'est un plagiat d'Opération Tonnerre !* ». Chaque jour, de nouvelles fuites causaient des scandales ridicules. J'ai dû abandonner in extremis certains passages du script au point de devoir improviser des scènes majeures. Par exemple, avec tout ça, je ne savais plus du tout comment j'allais tuer la grosse brute dans la maison de repos, et il m'a fallu trouver une solution en quelques heures, l'équipe devant quitter les lieux le soir même. Je me suis balade seul dans la demeure, et je suis soudain tombé sur les bouteilles que l'on voit dans le film. Alors que le tournage était en cours, les gens des effets spéciaux ont bricolé une ceinture couverte de verre brisé, nous avons fait une ou deux prises, et nous sommes partis vers de nouvelles aventures. Tout le métrage a été tourné ainsi. Ce fut extrêmement difficile.

De nombreuses histoires ont circulé quant à la genèse de* RoboCop 2, *notamment à propos du script rejeté de Frank Miller...

Frank n'était pas parvenu à finaliser son script lorsque je suis arrivé sur le projet. Il avait passé une année entière à travailler avec un autre réalisateur, en vain. Les pontes d'Orion, avec qui j'avais collaboré sur **Jamais plus jamais**, sont venus me chercher en disant : « *Ce metteur en scène n'arrive à rien avec Frank, nous devons le renvoyer. Frank ne sait pas ce qu'il fait, il n'a aucune expérience dans le cinéma, mais il a un potentiel gigantesque. Voudriez-vous reprendre les rênes du film ?* ». Ils n'ont pas omis de préciser que je devrais tout faire, de l'écriture au montage, en un an au lieu de deux, étant donné le temps gâché sur la préproduction. La sortie du cinéma était déjà fixée au 4 juillet 1990, et j'ai commencé à travailler en juin de l'année précédente. Quand j'ai rencontré Frank, j'ai vu à quel point il était écœuré par l'industrie hollywoodienne. Je lui ai dit que nous repar-

tirions sur des bases saines. Pendant quelques semaines, nous n'avons fait que parler. Dans le calme. Nous avons discuté des personnages, de l'essence même du sujet... Je n'avais vu le premier film qu'une seule fois, et je voulais m'en éloigner autant que possible. Il nous fallait quelque chose de différent, de frais, de contemporain. Et qu'est-ce qui est contemporain ? La drogue, la violence, les corporations qui grandissent constamment et contrôlent de plus en plus la vie des citoyens... Un autre concept m'intéressait, celui d'une femme tombant amoureuse d'un homme dénué de corps, seulement pourvu d'un cerveau. Avec tout ça en main, Frank a pu commencer à écrire. J'avais au préalable passé un marché avec lui : chaque soir de tournage, nous discuterions des dialogues à ajouter ou des détails à modifier pour les scènes du lendemain, du fait de notre course contre la montre. Ça a été un travail de titan.

***RoboCop 2* marque vos retrouvailles avec le génie des effets spéciaux Phil Tippett, déjà responsable de la bataille d'ouverture de *L'Empire contre-attaque*.**

Oui, et j'ai d'ailleurs pas mal d'anecdotes au sujet de notre collaboration. Lorsque Phil Tippett m'a demandé pour la première fois ce qui allait se passer dans le dernier acte du film, je lui ai dit que je n'en savais rien. Et pour cause : nous avions lancé la construction des décors alors que Frank Miller n'avait pas encore achevé son script. Personne, dès lors, ne connaissait la fin.

« Je crois que tout artiste devrait pouvoir regarder en arrière sans la moindre frustration. »

J'avais une poignée de détails à communiquer à Phil, et ceux-ci posaient déjà problème. Il nous a par exemple fallu trouver de quelle manière la ville miniature allait sortir du sol, séquence qui devait être tournée au Convention Center de Houston. Phil m'a finalement dit de dessiner le contour de la ville à la craie sur le parquet. Aujourd'hui, nous aurions tout fait en images de synthèse, mais à l'époque, celles-ci étaient encore loin d'être au point. Nous avons donc commandé une gigantesque miniature à un atelier de Houston, qui a travaillé à une vitesse phénoménale. Tout, dans **RoboCop 2**, était source de casse-tête. Nous ne savions jamais comment nous allions réaliser un effet avant que n'arrive le tournage proprement dit. Le climax, lorsque le robot s'extirpe du sol, se bat contre les soldats et use de sa mitrailleuse, a été un cauchemar à concrétiser, la créature de Tippett ne mesurant pas plus de trente centimètres en réalité. À l'écran, elle devait mesurer quatre mètres ! Les deux premières semaines ont été consacrées à cette séquence, et nous avons tourné de nuit uniquement. C'était exténuant ! Pendant tout

Page de gauche : Sean Connery dans le James Bond « dissident » **Jamais plus jamais.**

Sur cette page : Deux photos de **RoboCop 2.**

le reste du tournage, nous avons fait marche arrière pour boucler en tout dernier les premières minutes du film. C'était réellement difficile.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Peter Weller ?

Extrêmement bien. On m'avait dit qu'il avait été insupportable sur le premier film, il s'est pourtant montré on ne peut plus disponible et enthousiaste. Nous avons passé de grands moments ensemble. Vous savez ce qu'il a fait par la suite ? Il s'est reconverti en professeur d'université. Après la quarantaine, il a étudié l'histoire de l'art ou quelque chose comme ça. Désormais, il enseigne, il écrit des livres... C'est aussi un excellent joueur de trompette. Un homme adorable, vraiment.

Que pensez-vous de votre carrière avec le recul ?

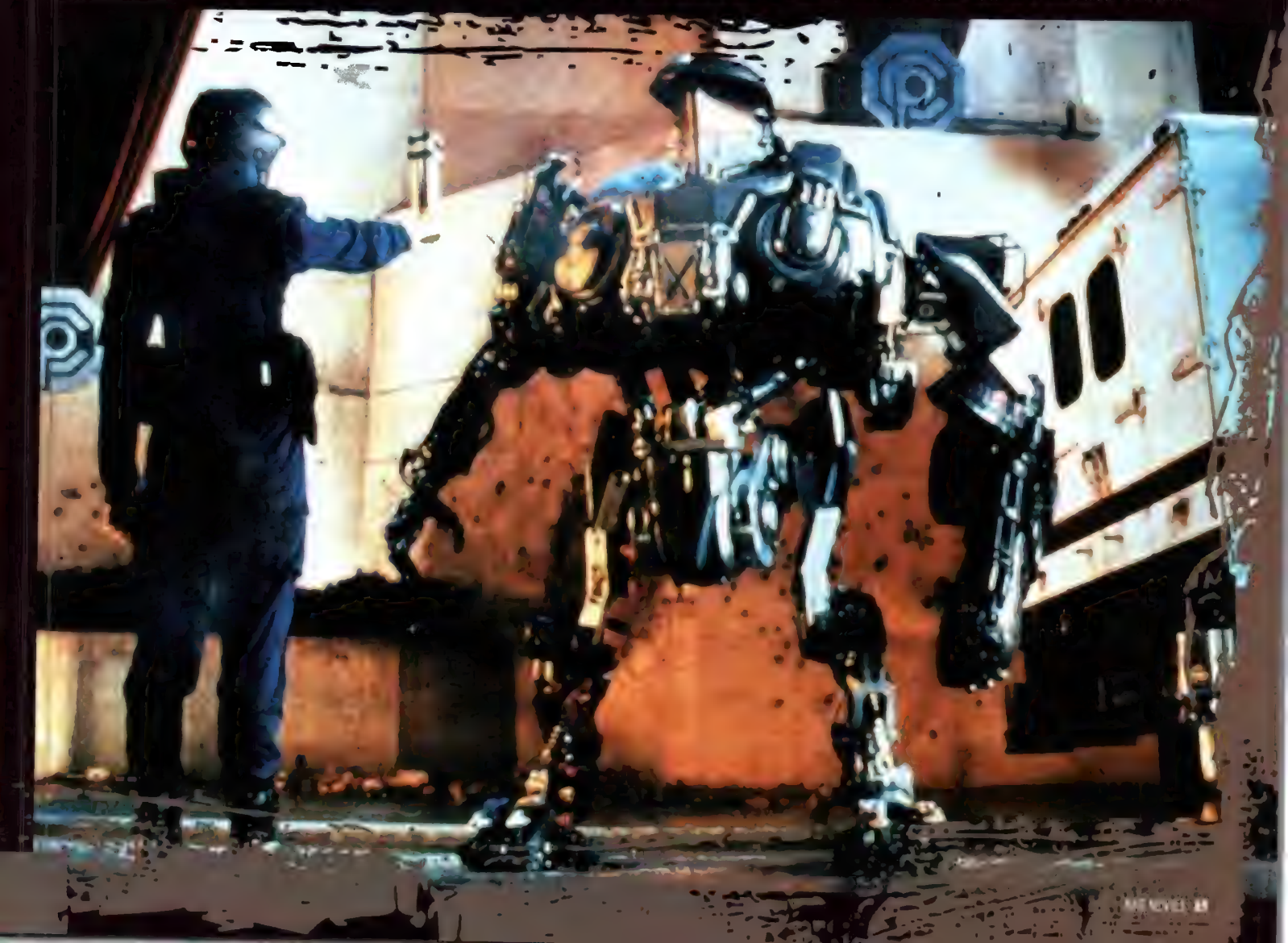
Ce que j'en pense ? C'était une perte de temps ! (rires) Plus sérieusement, je crois que tout artiste devrait pouvoir regarder en arrière sans la moindre frustration. Sans regretter de n'avoir abordé tel ou tel genre, d'avoir réalisé ou non tel ou tel métrage... Une évaluation a posteriori n'a pas vraiment de sens, car au cœur de la bataille, on fait toujours ce que l'on a à faire. J'ai fait de mon mieux tout au long de ma carrière. J'ai essayé de me diversifier aussi. J'admire ceux qui signent des westerns ou des films d'horreur toute leur vie, comme John Carpenter, mais personnellement, j'ai préféré tourner des œuvres très différentes les unes des autres. Ce que je n'ai jamais fait en revanche, c'est un conte pour enfants. Je viens d'en écrire un et je vais le réaliser très prochainement. C'est un rêve qui remonte à très longtemps.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET
Un grand merci à Céline PETIT, Kari BERGKVIST, Irvin KERSHNER et son fils Dana pour leur accueil et leur disponibilité.

(1) Réalisateur de l'excellent **Wyatt Earp** et du redoutablement nul **Dreamcatcher** d'après Stephen King, Lawrence Kasdan a également signé pour George Lucas les scripts des **Aventuriers de l'arche perdue** et du **Retour du Jedi**.

(2) Apparemment, Lucas n'aurait pas jugé utile de dévoiler à Irvin Kershner les nouvelles modifications apportées à **L'Empire contre-attaque** par la version DVD de 2004, notamment un dialogue rallongé entre Vador et l'Empereur qui évente totalement le rebondissement final.

(3) Certains des plateaux de **Jamais plus jamais** et **Octopussy** étant voisins, on raconte que Roger Moore et Sean Connery se croisaient chaque matin sur le chemin du travail. Distribués en salles à trois mois d'écart en 1983, les deux films connurent des succès comparables : 65 millions de dollars de recette aux Etats-Unis pour **Octopussy** contre 55 millions pour le métrage de Kershner, soit aujourd'hui le neuvième meilleur score de la série des **James Bond**.



LE NOUVEAU CHEF-D'OEUVRE DES CREATEURS
DE SAMURAI CHAMPLOO

Ergo Proxy

エルゴプラクシー

5 DVD / 23 EPISODES / VERSION FRANCAISE & VOSTF

AVRIL 2007

MAI 2007

JUIN 2007

JUILLET 2007

AOUT 2007

www.dybex.com

www.dybex.com

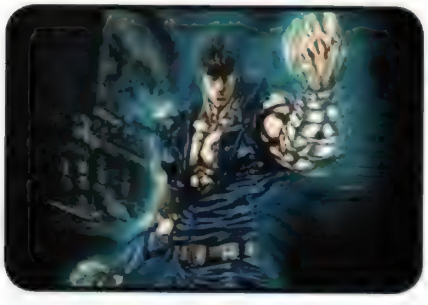
© manglobe / GENEON / GENEON (USA) / WOWOW

MADgazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

VIENS CHERCHER TON DVD !

72 DVD
80 TELEMANIAC
90 ANIME NATION
92 PLAYMAD
93 MELOMAD
94 MAD IN FRANCE



LES FILS DE L'HOMME

D'ALFONSO CUARON

ÇA Y EST, NOUS ALLONS ENFIN POUVOIR NOUS REGARDER EN BOUCLE LE MONUMENT D'ALFONSO CUARON (QUI, ON VIENT DE L'APPRENDRE, DEVRAIT RÉALISER MAGNETO !) GRÂCE À SA SORTIE EN DOUBLE DVD ZONE 2. L'OCCASION, ESPÉRONS-LE, DE COMPENSER QUELQUE PEU L'EXPLOITATION CINÉMA SINGULIÈREMENT BÂCLÉE DU MÉTRAGE. EN PRIME, ET PARCE QUE C'EST VOUS, UN PETIT TÊTE-À-TÊTE AVEC LE RÉALISATEUR MEXICAIN.

Rares sont les films qui deviennent dès leur sortie des classiques instantanés. On peut les compter sur les doigts de la main. Et même si, à Mad, on a tendance à s'emballer rapidement devant tel sujet ou tel cinéaste, peu d'œuvres peuvent se targuer d'arriver à la cheville du dernier métrage d'Alfonso Cuaron, le dernier en date étant Lost Highway de David Lynch (depuis, le réalisateur de **Blue Velvet** a abandonné le cinéma pour tourner des films hideux avec son caméscope).

Satire ambitieuse du monde contemporain post-11 septembre, **Les Fils de l'homme** évoque sans retenue les problèmes de l'immigration, de la montée de l'intégrisme et du déclin des libertés individuelles, à travers le parcours de Theo, un fonctionnaire cynique et amer qui accepte d'escorter une jeune fille enceinte dans une Angleterre totalitaire, alors que le Monde n'a connu aucune naissance depuis 18 ans. Voilà pour l'argument. Car la réussite majeure du métrage n'est pas le roman fade de P.D. James, mais bel et bien son adaptation et son traitement. Ou comment partir d'une idée de base pas folichonne pour la transcender et en faire un film somme. Tout le mérite en revient à Cuaron et son équipe qui, pour matérialiser l'année 2027, ont adopté un axe réaliste en fusionnant effets visuels en CGI (voir Mad 194) et un filmage proche du William Friedkin de **French Connection**, les incroyables plans-séquences en plus. Tout cela afin de servir au mieux cette histoire, parabole sur la religion chrétienne où la naissance d'un enfant représente le salut de l'Humanité. Tous ces thèmes ne sont que malheureusement effleurés dans l'interactivité très plan-plan du DVD (la nouvelle mode étant aux bonus mondiaux, avec les mêmes anecdotes promotionnelles dans toutes les zones). Seul le véritable tour de force de la scène de l'accouchement constitue un supplément de taille, celle-ci étant détaillée au maximum avec toutes les couches d'effets dévoilées une à une. Ce qui permet de découvrir que cette technique n'est pas uniquement destinée à des films mettant en scène des têtes à claques dans des usines à bonbons. Quant au documentaire **La Possibilité d'espérer**, les intervenants ne sortent que des lapalissades que n'aurait pas reniées Michael Moore. Un petit mot enfin sur Clive Owen, certainement l'acteur le plus sous-estimé à l'heure actuelle, qui incarne le parfait équilibre entre héroïsme et résignation. Il traverse le film tel l'ange salvateur, celui par qui le monde reprendra son sens. **Les Fils de l'homme** est définitivement le chef-d'œuvre des années 2000.

Alexis DUPONT-LARVET

ZONE 2, UNIVERSAL, 1.85 (16/9), 5.1 (VO ET VF), SUPP : MAKING OF, ITW, SCÈNES INÉDITES.

INTERVIEW **ALFONSO CUARON** REALISATEUR **PRESENCE DU FUTUR**

Comment passe-t-on de l'univers enfantin d'Harry Potter au monde dévasté des Fils de l'homme ?

En fait, j'ai écrit le script des **Fils de l'homme** avant de faire **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban**. Je voulais le réaliser après **Y tu mama tambien**. Mais cela n'a pas pu se concrétiser. Cela dit, mes choix de carrière sont assez peu réfléchis. Je mets en scène les longs-métrages que j'ai besoin de faire. Et puis, on ne fait pas un film pour le résultat final, mais pour toutes les choses que l'on va apprendre en le faisant, et qui serviront pour le suivant.

L'univers des Fils de l'homme comporte des éléments très réalistes, comme le contrôle de l'immigration, le terrorisme, les guerres de religion... Dans quelle mesure ces éléments étaient-ils présents dans le livre de P.D. James ?

Ils n'y étaient pas ! J'ai utilisé le postulat de base du livre, la crise de fertilité mondiale, pour en faire une métaphore de la perte d'espoir dont souffre l'Humanité. Et j'en ai profité pour parler de l'état du monde d'aujourd'hui. Car pour moi, **Les Fils de l'homme** décrit une situation réelle, ce n'est pas une projection dans un futur hypothétique. Dans certaines parties du globe, les choses se déroulent comme on les voit dans le film. Mais nous vivons dans des bulles protégées de ce genre d'événements, et nous n'en avons pas conscience. Et à l'échelle de l'Humanité, nous sommes une minorité à vivre dans ces bulles. Quand nous avons fait des recherches pour le script, nous nous sommes rendu compte que le pire des scénarios était en train de se produire. Si je revenais dans le temps, mettons dans les années 70, et décrivais l'état du monde à une personne de cette époque, elle ne me croirait pas. Dans les 70's, les récits évoquant le futur étaient plutôt des histoires alarmistes, destinées à interpeller le spectateur sur un sujet préoccupant mais aux conséquences encore lointaines. Aujourd'hui, il est trop tard pour raconter ce genre d'histoire. Désormais, il faut agir et non prévenir.

La pertinence et la clairvoyance de la science-fiction ont trop souvent été minimisées. Certains problèmes évoqués par de grands films du genre, comme Soleil vert, se sont parfois vérifiés des années après...

Justement, nous avons fonctionné autrement. Nous avons fait attention à ce que tous les éléments visuels du film soient des projections d'images que l'on peut voir aujourd'hui dans les médias. Le but était vrai-

TAXIDERMIE
DE GYORGY PALFI

L'ennuyeux avec les bandes trashos sorties de nulle part c'est qu'on a souvent tendance à s'en rappeler uniquement pour leurs excès. Et des excès, **Taxidermie** n'en manque pas. Pourtant, le film du Hongrois Gyorgy Palfi est beaucoup plus qu'un simple OFNI. C'est une œuvre complète, voire totale, qui manie aussi bien l'élégance visuelle que le mauvais goût absolu, la pertinence scénaristique que le gore provocateur. De ces 3 histoires décrivant le destin de 3 hommes, le grand-père, le fils et le fils de celui-ci, Palfi tire un saisissant portrait de son pays, une chronologie de l'absurde scrutant avec un sens certain de la parabole les effets du communisme, tout en mettant les chairs et les sexes à nu avec une absence vivifiante de fausse pudeur. Ça fait du bien par où ça passe. D'autant que l'éditeur n'a pas négligé son bébé, en lui offrant une copie splendide et un vrai making-of, passionnant de bout en bout.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. 1 TD. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE.

ARRIVEDERCI AMORE, CIAO
DE MICHELE SOAVI

Alors qu'on le pensait cantonné ad vitam æternam aux productions télé sans envergure (**Dellamorte Dellamore**, c'est si loin...), Michele Soavi s'est rappelé à notre bon souvenir avec **Arrivederci Amore, Ciao**, un polar aussi réussi qu'ambitieux. Magnifiquement interprété et photographié, ce film au final grandiose prouve que le cinéma de genre italien est encore capable de nous surprendre quand il s'en donne la peine. Passé complètement inaperçu lors de sa sortie en salles, **Arrivederci Amore, Ciao** mérite une seconde chance, et l'édition conçue par Wild Side devrait rectifier le tir. Présenté dans une copie de bonne tenue (mais quelque peu malmenée par une compression pas toujours au top), le métrage de Soavi conserve son Scope d'origine et la VO a été judicieusement encodée en DTS pour un résultat détonant. Les bonus, trop brefs, ne rendent pas justice aux nombreuses qualités du métrage, mais la passionnante interview du réalisateur (qui revient sur le roman original et la longue genèse du film) atténue notre déception quant à l'absence d'un vrai documentaire digne de ce nom. Pour un prix avoisinant les 15 euros, l'achat reste cependant indispensable.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. WILD SIDE. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPP : SCENES COUPEES, ITW, FILMOS, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES, LIENS INTERNET.

ment de dresser un état des lieux de l'Humanité, et non pas de nous projeter dans l'avenir.

Avez-vous des référents cinématographiques en tête lors de l'élaboration visuelle de votre futur ?

En fait, quand j'ai commencé à écrire le script avec Timothy J. Sexton, je lui ai dit que je ne voulais pas faire un film de science-fiction, que je voulais réaliser l'anti-**Blade Runner**. La principale référence que je lui ai donnée, ainsi qu'à Clive Owen – et je pense que c'est ce qui l'a convaincu d'accepter le rôle –, c'est **La Bataille d'Alger**. Et si je devais vraiment catégoriser **Les Fils de l'homme**, je le qualifierais plutôt de film de poursuite, un peu dans la tradition de **Sugarland Express**.

Malgré le réalisme et l'apparente spontanéité de votre mise en scène, très proche parfois du reportage, certaines séquences ont manifestement été extrêmement travaillées en amont. Avez-vous storyboardé ces séquences ?

Je n'aime pas les storyboards. J'ai dû y recourir à quelques reprises, mais c'était surtout pour le reste de l'équipe, pour que chacun sache ce qu'il avait à faire. Bien que **Les Fils de l'homme** soit un film à gros budget, mon chef-opérateur Emmanuel Lubezki et moi-même avons voulu le filmer exactement comme nous avions filmé **Y tu mama tambien**. Les personnages et le contexte dans lequel ils évoluent devaient être visuellement traités sur un pied d'égalité, nous ne voulions négliger aucun de ces deux éléments. Pour ce faire, nous avons évité les gros plans et privilégié les angles larges, afin que les protagonistes se fondent dans leur environnement. Et plutôt que d'utiliser le montage pour créer des effets, nous avons préféré créer des moments, et laisser la caméra les capturer. Nous n'avons jamais eu l'intention de faire un concours de plans-séquences.

D'un point de vue idéologique, la façon dont vous racontez les événements des* Fils de l'homme *permet à chacun d'interpréter les faits selon sa foi ou son inclinaison...

Tout à fait. Les catholiques le voient comme un film catholique. Ce n'était sûrement pas mon intention, je ne suis pas catholique. En fait, les gens y projettent leur propre conception de l'espoir. La fin du film est considérée par les gens pessimistes comme une fin pessimiste, et comme optimiste par les gens optimistes. Et la fragilité de cet espoir est symbolisée par la scène où Clive et Claire-Hope descendent l'escalier avec le bébé dans les bras. La bataille cesse pendant un moment magique, mais reprend avec la même violence...

Propos recueillis et traduits par Laurent DUROCHE

VACUUM KILLER

DE DOCTOR CHRIS

Un jeune laborantin cocaïnomane est coincé entre un père chômeur et alcoolique et une mère femme de ménage et résignée. Lorsque celle-ci se suicide, il pète définitivement les plombs, d'autant que les étranges expériences de son professeur l'ont transformé en une créature meurtrière, mi-homme mi-aspirateur ! Voilà ce qu'on peut comprendre du dernier méfait de Jean-Clément Gunter alias Doctor Chris, où l'on retrouve l'amateurisme proverbial de l'auteur de **Décadence** et **La Forêt des démons** : récit chiant comme la mort, acteurs en roue libre, dialogues rendus à moitié inaudibles par l'effet conjugué d'une musique abrutissante et d'un accent belge à couper au couteau. Pour autant, il y a quelque chose de profondément dérangeant dans l'inconscience affichée par « JCG », qui se vautre sans complexe dans le mauvais goût et le sordide avec des œuvres qu'il tient à bout de bras, de la conception à la diffusion. Son **Vacuum Killer** l'impose ainsi comme un spécimen vicieusement irremplaçable.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDIT. JCG PRODUCTION. 1.77 (16/9). 2.0. SUPP : PHOTOS MAKING-OF, BETISIER, BANDES-ANNONCES.

REVEILLON SANGLANT
DE NORMAN J. WARREN

Peu connu des fans de Norman J. Warren, **Reveillon sanglant** (Bloody New Year, 1986) a par contre fait l'objet d'un culte chez certains amateurs de nanars qui l'avaient découvert sous le titre **Les Mutants de la Saint-Sylvestre** en VHS ou à la TV, au temps béni où M6 diffusait tout et n'importe quoi sous le label « teletilm ». Il est vrai que le résultat est parfois franchement cheap surtout affublé d'une VF assassine et c'est un peu dur pour l'auteur du **Zombie venu d'ailleurs** et de **La Terreur des morts-vivants** d'en être arrivé là. Mais cette solide mixture de **Shining** et d'**Evil Dead**, assaisonnée d'une histoire de faille temporelle, ne lui permet pas moins d'exercer son talent propre : créer une atmosphère de cauchemar à partir du réalisme le plus morat et de trucages aussi simples qu'efficaces. C'est bien dommage qu'on n'ait pas donné à Warren les moyens de poursuivre son œuvre. **Reveillon sanglant** est l'un de ses derniers longs-métrages ! Il aurait pu devenir le Cocteau du cinéma bis.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. MG PRODUCTION. 1.85 (16/9). 2.0 (VO) ET VF. SUPP : PHOTOS, BETISIER, BANDES-ANNONCES.

ESSENCE, VENGEANCE ET RENAISSANCE

(ATTACK THE GAS STATION ! + SHIVER + SPIRAL)

Asian Star sort une brochette de films traînant sous le bureau depuis belle lurette : Attack the Gas Station ! de Kim Sang-jin (Corée, 1999), Shiver de Billy Chung (Hong Kong, 2003), et Spiral de Joji Iida (Japon, 1998). Le premier se déroule dans une station-service, où une bande de hommes coréens (des cousins de Gilles, donc) décide de prendre en otage toute une nuit durant. Un certain esprit « Kevin Smith » plane sur cette comédie dans sa façon d'exploiter jusqu'à la moelle les possibilités d'un lieu unique. Sympa, le film est malheureusement bien trop morat pour être punk. On imagine ce que Sogo Ishii aurait fait d'un tel sujet. Les acteurs (dont Lee Sang-lae, le méchant de Public Enemy) sont OK, les idées parfois touchantes ou rigolotes, la mise en scène cartoonesque pèche un peu, et le tout rappelle Fight Club pour le côté « hoolement tout le monde y trouve son compte ». Avec plus de couilles, ç'aurait été une sacrée perle. Mad. Shiver est bien plus sérieux. Chan est flic, et néglige sa femme. Suite à un excès de zèle, sa compagne reçoit une balle en pleine tête. Sauvée in extremis, elle se met à voir le fantôme d'une morte... Les scènes fantastiques ne sont pas ce qu'il y a de plus réussi ici, et pour cause ! « *Tu ne spoileras point* » disent les écritures – et les bons points sont plutôt à attribuer au côté thriller psychologique du métrage, et notamment à quelques excellentes scènes dramatiques, dû notamment à Francis « *Je ne joue jamais mal* » Ng et Athena Chu. Plus posé que la majorité des productions HK, Shiver n'est pas un film majeur, mais ses qualités méritent qu'on s'y attarde. Sobre, Spiral est emporté de cette atmosphère très « fin du monde, société perdue » typiquement japonaise, et cette ambiance calme et molletonnée que les fans de Michel Gay ont en horreur (dédicace au public tolérant de Gérardmer '07 qui a hué l'excellent Rétribution de Kurosawa). L'histoire : un médecin égoïste découvre un code crypté dans l'estomac du cadavre d'un ami. Ce dernier aurait regardé une VHS avant de mourir... Spiral, tiré également d'un roman de Suzuki, est une suite/divergence sur le thème de Ring, plus philosophique que flippante. Une œuvre étrange, assez intéressante et nihiliste.

Rémi SALLÉ

ZONE 2 INEDITS. EPE. 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPP : MAKING OF (SUR **ATTACK THE GAS STATION !** ET **SHIVER**), ITW (SUR **SHIVER**), FILMOS, GALERIES PHOTOS, BANDES ANNONCES.

WOLF CREEK

VOUS N'AVIEZ JAMAIS EU PEUR !

"UN DES MEILLEURS FILMS D'HORREUR DE CES 25 DERNIERES ANNEES."

QUENTIN TARANTINO

INTERDIT AU - 16 ANS

VERSION LONGUE INÉDITE NON CENSURÉE

MTV

DIMENSION FILMS

TFI VIDEO

OPERA CHINOIS

(PHANTOM LOVER + PRINCESSE CHANG PING)

Grosse activité ce mois-ci chez HK, qui sort également deux films liés à l'opéra : Phantom Lover et Princesse Chang Ping. Dans le premier, Ronny Yu remake un classique hermétique des années 30 de Maxu Weibang, qui lui même reprenait l'histoire du Fantôme de l'opéra de Gaston Leroux. Si l'on avouera une préférence pour la version de Weibang, superbe évocation rappelant l'univers de James Whale, l'adaptation de Yu est des plus classieuses, avec en tête un Leslie Cheung charismatique, qui livrait là l'une de ses dernières grandes interprétations (c'est quand même autre chose qu'Inner Senses !). Seul supplément, un making-of d'une dizaine de minutes. Si Princesse Chang Ping est aujourd'hui très connu, c'est parce qu'il s'agit de l'un des premiers films de John Woo. Pas de gunfights et de tueurs à gages, donc, mais un opéra chinois transposé à l'écran. Autant dire que les fans hardcore de la tartignole qui fait mal et du coup de flingue pétaradant ne trouveront vraisemblablement pas leur bonheur ici. Pour les autres, la découverte est des plus intéressantes, surtout lorsqu'on la complète par la vision du seul supplément du disque, une interview d'un maître de l'opéra chinois.

Julien SEVEON

ZONE 2 INEDITS. HK VIDEO. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : MAKING-OF (SUR **PHANTOM LOVER**), ITW (SUR **PRINCESSE CHANG PING**), BANDES-ANNONCES.

DEVILMAN D'HIROYUKI NASU

On l'attendait au tournant, cette adaptation de **Devilman**. Œuvre noire et désespérée d'une violence viscérale, le manga culte de Go Nagai (*Mazinger Z*, *Grendizer*, *Cutie Honey*) a bel et bien vendu son âme au diable dans sa version live. Que ce soit les acteurs têtes à claques (les deux jumeaux du boys band nippon Flame) ou les CGI à peine dignes d'une PS2 sous-exploitée, rien ne sauve ce très long (112 minutes) métrage de l'ennui. Même les combats, qu'on espérait burnés et fidèles au manga, sont expédiés à la va-vite, notre héros renvoyant ad patres ses rivaux d'un simple bourre-pif ! Les bonus sont, à l'image du film, bien pauvres. Parsemés de quelques story-boards plutôt classes, le making-of et les animatiques ne comportent malheureusement aucun commentaire. Seul le très sympathique **Devilman : du manga au film** de Grégoire « Silver Mousquetaire » Hellot tire son épingle du jeu, avec un retour de 12 minutes sur l'historique du démon au cœur d'homme. Au final, pour ceux qui ne connaissent pas ce personnage mythique, mieux vaut se pencher sur les cinq tomes du manga puis sur les deux animes. Mais bouclez vos ceintures, car quand le vrai Devilman débarque, ça tabasse sec !

Thierry ROCHE

ZONE 2 INEDIT. WE PROD. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SFX, DOC, MAKING-OF, BANDES-ANNONCES.

MAD DVD

FUNNY MAN DE SIMON SPRACKLING

Nous vous vantions il y a quelques mois les mérites de l'édition américaine de **Funny Man**. La galette US compensait la qualité toute relative du film (sympa, mais pas transcendant) par la présence de nombreux bonus, aussi ludiques qu'instructifs. Malheureusement pour les adeptes de la Zone 2, Neo Publishing édite le métrage de Simon Sprackling dans une édition des plus rachitiques. Disparus le commentaire audio, le making of et le court-métrage original, les amateurs français de **Funny Man** n'auront plus qu'une simple bande-annonce et quelques filmographies à se mettre sous la dent. Il est vraiment regrettable que l'éditeur n'ait pu (voulu ?) inclure les excellents suppléments du disque américain, tant leur qualité faisait toute la différence. Bon point toutefois, l'aspect technique du disque enterre l'édition précédemment sortie en France, qui proposait le film dans une version recadrée et uniquement en VF.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2 INEDIT. NEO PUBLISHING. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : FILMO, FICHE TECHNIQUE, BANDE ANNONCE.

LE SABRE ET LE POING

(LES MAITRES DE L'EPEE + LE PROFESSEUR DE KUNG-FU)

En marge du fabuleux coffret Lu Chia-Liang, Wild Side sort en éditions simples deux autres productions Shaw Brothers qui, mine de rien, résument une bonne décennie de 7e Art martial hongkongais. Le triptyque **Les Maîtres de l'épée** (**Trilogy of Swordsmanship** 1972) juxtapose déjà plusieurs tendances du wu xia pian, ou film de sabre. Les deux premiers sketches, signés des vétérans Yuen Feng et Cheng Kang, se placent dans la tradition du cinéma de la péninsule, dominée par la personnalité des actrices, en même temps qu'ils témoignent de la montée en puissance de l'érotisme en ce début des années 70. Le segment central, qui narre l'ascension d'une courtisane à la langue bien pendue, est un vrai délice, illumine par la belle Lily Ho. En revanche, le troisième épisode accueille l'atmosphère plus virile et sanglante instaurée par Chang Cheh. Mieux encore, l'auteur de **La Rage du tigre** y condense sa grande obsession (l'épuisement progressif des combattants) en orchestrant une mini-hécatombe sur à peine une demi-heure de métrage. Cette évolution conduira à l'émergence du cine kung-fu proprement dit, reposant sur l'apprentissage du geste et la relation maître/élève. **Le Professeur de kung-fu** (**The Kung-Fu Instructor** 1979) de Sun Chung assimile ainsi le personnage-titre à la figure du Juste, dernier dépositaire des valeurs martiales dans un monde de basses intrigues. Serait-ce une sorte de confession de la part de Tang Chia, le plus grand « fighting instructor » de la Shaw avec Lu Chia-Liang ? On y revient..

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 WILD SIDE 2.35 (16/9) 2.0 (VO) SUPP : FILMOS, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES

QUI VA À LA CHASSE... PERD SON TAF !

APRÈS THE DESCENT ET SHAUN OF THE DEAD, LE NOUVEAU FILM D'HORREUR ÉVÉNEMENT MADE IN UK

severance

PAR LE RÉALISATEUR DE CREEP

LE 19 AVRIL EN DVD

MadMovies

le mouv

www.lafabriquedefilms.fr

ALEXANDRA'S PROJECT
DE ROLF DE HEER

Réalisé par Rolf de Heer (Bad Boy Bubby), Alexandra's Project est un étrange petit film. En rentrant chez lui le jour de son anniversaire, un homme trouve [illegible] sur la table, une cassette vidéo. Après une sympathique [illegible] avec sa femme, il se rend dans la chambre de leur petite fille, [illegible] pour une atmosphère pesante. [illegible] Alexandra's Project est le délice pour ceux qui cherchent à s'approcher le plus près possible des [illegible].

—Jean SYLVAIN

ZONE 2 INEDIT. WILD SIDE. 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VO). SUPP : [illegible] PHOTOS.

EDMOND DE STUART GORDON

Qui, aujourd'hui, citerait Stuart Gordon parmi les cinéastes de genre contemporains les plus passionnants ? Peu de monde, avouons-le. Pourtant, ses récents efforts sont d'une qualité tout simplement étourdissante (si l'on excepte son épisode des ***Masters of Horror*** saison 1) : **Dagon**, **King of the Ants**, et désormais **Edmond**, qui nous parvient dans une édition malheureusement délestée des bonus du Zone 1. Sorte de croisement entre **After Hours** et **Chute libre**, **Edmond** raconte comment un quadra lassé d'une existence routinière va, en une nuit, voir son univers et ses certitudes voler en morceaux. Le réalisateur de **Re-Animator** laisse ici paraître son amour pour le théâtre (milieu dans lequel il a longtemps évolué) en filmant une adaptation d'une pièce controversée de David Mamet scénarisée par le dramaturge lui-même. Réflexion cruellement lucide sur les rapports humains au sein d'une société vouée au culte de l'apparence et de l'argent, le film est d'une sobriété tout en nuances, une descente aux enfers noire et jazzy dominée par un William H. Macy impérial, et illuminée par des seconds rôles de luxe (Denise Richards, Jeffrey Combs, Bai Ling, Mena Suvari...). Bref, de quoi rappeler que Gordon n'est pas l'homme d'un seul genre (le gore décomplexé), mais bien un auteur aux multiples facettes qui semble entamer une brillante seconde carrière.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDIT. WILD SIDE. 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VO). SUPP : FILMOS, GALERIE PHOTOS, LIEN INTERNET.

LE MAÎTRE D'ARMES

DE RONNY YU

Adieux de Jet Li aux films d'arts martiaux traditionnels, **Le Maître d'armes** est une ode au légendaire combattant chinois Huo Yuan Jia, de son règne arrogant sur le ring à sa rédemption. Malgré quelques courts plans de ralentis « à la Matrix » (très peu, pas de quoi fouetter un Faustô), les multiples combats qui rythment le tout sont plutôt pas mal filmés par Ronny **La Fiancée de Chucky** Yu, et démontrent encore l'incroyable agilité dont peut faire preuve Li à 43 ans passés. Après avoir eu l'intelligence de modifier le propos raciste du film original pour son **Fist of Legend**, l'acteur/producteur montre ici des Occidentaux quelque peu caricaturaux (blancs bovins et vulgaires contre chinois simple et pur, la routine), mais évite la lose totale en leur donnant l'occasion de se racheter en fin de combat. Décors incroyables, gros budget, on a indéniablement affaire à un joli spectacle et une belle histoire vraie, mais dont la mise en images aurait gagné à bénéficier d'un peu plus d'émotion. **Le Maître d'armes** se voulait un grand film, en l'état c'est un bon divertissement, et c'est déjà pas mal !

Rurik SALLÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 2.40 (16/9). 5.1. DVD ET VF.

(1) 24,99 €

Timo Rose nous propose avec BARRICADE sa vision du survival, une vision extrême où les scènes chocs s'enchaînent à un rythme effréné, le tout baignant dans une atmosphère poisseuse et nauséabonde. Âmes sensibles s'abstenir !

Humiliations, viols, tortures, tous les actes de cruauté les plus extrêmes sont présents dans ce film choc où l'on retrouve au casting Lina Romay, l'égérie des films de Jess Franco, et Olaf Ittenbach (Premutos) aux effets spéciaux.

(1) 24,99 €

(1) 24,99 €

(1) 24,99 €

(1) 19,99 €

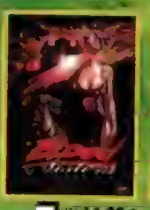
(1) 24,99 €

(1) 19,99 €

(1) 24,99 €

DVD ZONE 2

(1) 14,99 €



(1) 14,99 €

(1) 9,99 €

(1) 14,99 €

(1) 24,99 €

(1) 14,99 €

DVD ZONE 2

(1) 14,99 €

(1) 24,99 €

(1) 24,99 €

(1) 24,99 €

(1) 9,99 €

(1) 14,99 €

DVD ZONE 2

de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

m : _____ Prénom : _____

resse : _____

de Postal : _____ Ville : _____

: _____ E-mail : _____

Plus de titres et de renseignements sur :

www.uncutmovies.fr

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- À partir de **85 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate de 10 €** à déduire de votre montant d'achat !
- À partir de **135 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate supplémentaire de 10 €** à déduire de votre montant d'achat soit donc une **remise totale de 20 €** !

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans. - (2) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM, frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

MAD DVD

FOLIE MEURTRIERE
DE TONINO VALERII

Dans l'effrayant catalogue de perversions que constitue le giallo les assassinats d'enfants ont particulièrement inspiré une palanquée d'œuvres de qualité dans la foulée du génial **Qui l'a vue mourir ?** d'Aldo Lado. Avec **Folie meurtrière** (**Mio caro assassino**, 1972), le westernien Tonino Valerii s'éloigne cependant du baroquisme au profit d'une forme plus classique seulement perturbée par quelques homicides impromptus et sanglants. Il s'agissait en effet de mettre en valeur un script solidement charpenté tirant son originalité du fait que les meurtres en série sont cette fois liés à un ancien crime crapuleux. C'est donc une judicieuse initiative d'avoir inclus un long entretien avec Roberto Leoni, scénariste et assistant-réalisateur du film. En revanche, on ne peut que regretter l'absence de la version originale italienne, remplacée par un horrible doublage anglais torché dans les caves de Cinecittà. Une fois n'est pas coutume, on se repliera vers l'excellente VF d'époque.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : ITW, FICHE TECHNIQUE, FILMOS, GALERIE PHOTOS.

CHANTONS SOUS LES COUPS
(COFFRET « KUNG-FU COMEDY PAR LIU CHIA-LIANG » : MAD MONKEY KUNG-FU + LE PRINCE ET L'ARNAQUEUR + LADY KUNG-FU)

Le plus étonnant dans la grande saga du cinéma martial est peut-être ceci : alors que pour les autres genres, le passage final à la parodie a marqué un net affaissement, le kung-fu y a trouvé sa forme la plus pure et aboutie. Le mérite en revient en bonne partie à l'immense Liu Chia-Liang, dont les films les plus ouvertement comiques sont aussi ceux où il a le mieux manifesté son souci didactique, en montrant pas à pas l'apprentissage d'un style de combat, fût-il aussi fantaisiste que celui du « singe fou ». De plus, la formation de tandems maître/élève tout en contrastes (un artiste déchu et un pickpocket dans **Mad Monkey Kung-fu** ; un prince et un arnaqueur, donc, dans **Le Prince et l'arnaqueur** (**Dirty Ho**) – tous deux de 1979) lui permet de décliner toute une série de thèmes (les différences de classe, l'occidentalisation, les rapports entre Chine du Nord et du Sud, et leurs techniques martiales respectives…) qu'éclairent les bonus. Mais le plus fort est que, loin de se répartir entre scènes dialoguées d'un côté et séquences d'action de l'autre, comédie et combats se mêlent intimement, se relançant sans cesse pour donner un incroyable dynamisme au récit. Dans cette sarabande de situations vaudevillesques, on voit bientôt émerger l'autre grande obsession de maître Liu : la joute amoureuse comme variante de l'éternelle guerre des sexes. **Lady Kung-fu** (aka **My Young Auntie**, 1980) est ainsi un pur joyau, où l'humour naît d'un complet bouleversement de l'ordre des générations, et donc de l'autorité féodale. Or, l'interview de la toujours revissante Kara Hui, qui nous rappelle sa formation de danseuse, place le débat au juste niveau. L'adjonction de séquences chantées dans **My Young Auntie** dévoile en effet l'horizon vers lequel tend tout l'art du réalisateur : celui de la grande comédie musicale. Bref, grâce à ce somptueux coffret, Liu Chia-Liang apparaît enfin comme ce qu'il est : l'égal d'un Vincente Minnelli ou d'un Stanley Donen. Et, accessoirement, l'un des plus grands cinéastes [illegible] tous temps.

ZONE 2. WILD SIDE. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : [illegible] ITW, FILMOS, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES.

WOLF CREEK
DE GREG MCLEAN

Certes, la trame est classique (trois jeunes tombent en panne en plein outback australien et sont recueillis par un plouc du coin qui se révèle être un fou furieux). Certes, l'exposition est très longue, mais renforce la crédibilité de l'histoire grâce au jeu impeccable des acteurs, à la mise en place de situations banales mais authentiques et à une réalisation qui sait tirer tout le parti de décors naturels hallucinants. Et pendant le dernier tiers du film, McLean détourne tous les clichés inhérents au genre survival/slasher pour construire un monument de tension, de violence et de manipulation du spectateur, le tout dans une atmosphère de cauchemar évoquant à la fois [illegible] l'espace d'un hommage bien senti. Radical dans le fond et la forme, antocommercial au possible, [illegible] est un peu l'anti-[illegible] : c'est de la fiction (tirée d'un fait-divers atroce, cela dit), mais on y croit, c'est filmé en HD, mais on dirait pas. Il y a très, très longtemps qu'un premier long n'avait pas été aussi prometteur. L'édition propose le film dans sa version uncut (on vous avertit, c'est TRÈS brutal), avec un long making of agréable à suivre.

Cedric DELELEE

ZONE 2. TF1 VIDEO. 1.78 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, BANDES-ANNONCES.

SAMMO STYLE

(STUNT WOMAN + EASTERN CONDORS + SHANGHAI EXPRESS)

HK vidéo sort trois films-clés de la filmographie du gros Sammo Hung : **Shanghai Express**, déjà exploité par l'éditeur en VHS, **Eastern Condors** (itou, mais par un autre éditeur) et **Stunt Woman**. Commençons par une immense déception : **Eastern Condors** n'est pas présenté dans la version longue que l'on désespère de voir depuis des années. Sortie à Taiwan, celle-ci offrait près de 20 minutes supplémentaires, principalement situées dans la prison, au début du film, et comptait notamment un match de basket-ball entre prisonniers (imaginez un peu Sammo en train de dunker !). Bref, tant pis pour ceux qui espéraient qu'HK nous dénicherait une version longue aux petits oignons (à noter que toutes les soi-disant versions uncut disponibles sur le marché ne font que reprendre la version courte hongkongaise). Toutefois, on se consolera avec la qualité de la superbe copie, et bien sûr avec le film, qui reste en l'état un grand moment de cinoche d'action made in Hong-Kong. Passons à **Shanghai Express,** excellent divertissement dont le DVD offre certes une belle image, mais ne propose qu'une brève interview de Yuen Biao. Concluons par la véritable perle du lot, **Stunt Woman** (alias **Ah Kam**) de la talentueuse Ann Hui, qui dévoile l'envers du décor de l'industrie du film d'action de la péninsule. Tout à la fois témoignage fascinant pour cinéphiles et critique acerbe d'un milieu où les cascadeurs sont exploités et usés jusqu'à la moelle (ironiquement, Michelle Yeoh – qui trouvait là son meilleur rôle – faillit finir paralysée suite à une cascade durant le tournage), **Stunt Woman** donne l'occasion à Sammo Hung d'incarner un autre type de personnage. Que l'on soit amateur du bonhomme, d'Ann Hui, de Michelle Yeoh ou tout simplement passionné de cinéma, **Stunt Woman** est à ne pas manquer.

Julien **SÉVÉON**

ZONE 2 (INEDIT POUR **STUNT WOMAN**). HK VIDEO. 1.85 (16/9 SUR **STUNT WOMAN**), 2.35 (16/9 SUR **EASTERN CONDORS** ET **SHANGHAI EXPRESS**). 2.0 (VO ET VF SUR **SHANGHAI EXPRESS**, VO SUR **EASTERN CONDORS** ET **STUNT WOMAN**) SUPP : ITW (SUR **EASTERN CONDORS** ET **SHANGHAI EXPRESS**), BANDES-ANNONCES.

PARTOUT LE 19 AVRIL

ENFIN DISPONIBLE

GUNS AND TALKS Un film de Jang JIN

PROFESSION: PHILOSOPHES ET TUEURS À GAGE

Un film de Jang JIN

GUNS TALKS

DVD

Kubik

"La dimension culte de GUNS AND TALKS tient avant tout dans l'humour d'un genre assez unique qui canonise les culte comédie action" DVDRAMA

"Une comédie policière haut de gamme. A voir et revoir sans modération" HKMANIA

"Trois éléments garantissent définitivement le succès et l'efficacité du film : le scénario, les dialogues, l'action" SANCHODOESASIA

"122 min de pur bonheur, on ne s'ennuie pas une seule fois!" CINEMASIE

"GUNS AND TALKS est une très bonne comédie/action." CINEASIE

BONUS

Making of - Trailer original - Bandes Annonces
-Reportage exclusif KUBIK VIDEO
"Histoire des tueurs à gages dans le cinéma asiatique" Par Julien Sevéon
Film en Version Coréenne sous titrée Français
Format original respecté - 16/9 compatible 4/3 - 122 mn

dvdrama.com Le premier quotidien du DVD
HKMANIA
BLACK LIST
Kubik

MAD IMPORTS

PERVERSION STORY (MK2 IMPORT)

DE LUCIO FULCI

Tourné un an avant le mythique **Oiseau au plumage de cristal**, **Perversion Story** (aussi connu sous les titres **One on Top of the Other** et **La Machination**) est un thriller aussi efficace que méconnu. Délaissant la comédie et le western pour le giallo, Lucio Fulci se penche sur la descente aux enfers vécue par un homme (Jean Sorel) accusé à tort (?) du meurtre de sa sublime épouse (Marisa **Danger : Diabolik** ! Mell). Vénéneux et érotique, **Perversion Story** est surtout un bel hommage au **Sueurs froides** d'Hitchcock. Le montage retenu par Severin est celui qui fut distribué en salles en France (plus cul et moins bavard que l'italien), ce qui a valu à l'éditeur quelques reproches de la part de certains internautes anglo-saxons. Faute de mieux, on s'en contentera, d'autant que, coproduction oblige, il n'existe pas de montage officiel du film. Tous ceux qui ont survécu à l'horrible VHS française seront aux anges face à la qualité technique irréprochable de ce DVD, au format et en version italienne, s'il vous plaît ! Si les bonus sont inexistants (à l'exception d'une simple bande-annonce), l'éditeur se rattrape en incluant en cadeau une compilation du compositeur Riz Ortolani.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. SEVERIN. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VA). SUPP : BANDE-ANNONCE, CD.

GOING TO PIECES : THE RISE AND FALL OF THE SLASHER FILM (MK2 IMPORT)

DE MICHAEL DEREK BOHUSZ ET ADAM ROCKOFF

Adaptation du livre écrit par Adam Rockoff à la fin des années 90 et commanditée par la chaîne américaine Starz, **Going to Pieces : The Rise and Fall of the Slasher Film** est un documentaire passionnant sur l'univers du slasher movie. Bourré d'interviews de réalisateurs ayant tâté du genre (John Carpenter, Wes Craven, Fred Walton) ou s'apprêtant à le faire (le toujours loquace Rob Zombie), le film recense les nombreuses figures obligées (les meurtres à l'arme blanche, les séquelles, le sexe) et en dissèque judicieusement les multiples ramifications cachées. Forcément non exhaustif (mais quel documentaire peut se targuer de l'être ?), **Going to Pieces** n'en demeure pas moins essentiel à tout amateur de FPGC (Films de Psychopathes à Gros Couteau) qui se respecte. Le DVD, pourvu d'un bon commentaire audio ainsi que de six entretiens inédits, reste malheureusement réservé aux anglophones, puisque l'éditeur n'a inclus aucun sous-titre !

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1 UNRATED. VELOCITY/THINKFILM. 1.33 (4/3). 2.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, ITW.

ALEXANDER REVISITED : D'OLIVER STONE

Après une version salles déjà très longue et un remontage plus court effectué pour le marché DVD US, Stone nous livre enfin **Alexandre** tel qu'il l'a rêvé. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit en aucun cas d'une version rallongée, mais bel et bien d'un nouveau montage incluant près de cinquante minutes inédites et bon nombre de scènes alternatives, pour une durée totale de 3h35 (avec entracte musical). Ainsi, le film s'ouvre sur le lit de mort d'Alexandre, et non plus sur l'évocation du passé. Pour le reste, Stone multiplie les sauts dans le temps, aboutissant à une narration éclatée mais d'une richesse prodigieuse, d'autant que tout ce qui n'était naguère qu'esquissé s'étoffe ici solidement : les rela-

RE-ANIMATOR (MK2 IMPORT)

DE STUART GORDON

Premier film, premier coup de maître pour Stuart Gordon. Vingt ans après sa sortie, le mélange détonnant de grand-guignol et d'érotisme morbide concocté par le réalisateur de **Fortress** marche toujours du tonnerre. Bien qu'handicapé par quelques scènes négligeables (un montage parfois défaillant, une surabondance de master-shots un rien flemmards), **Re-Animator** reste ce que Gordon a fait de mieux dans le genre, et mérite amplement sa place au panthéon du gore. Déjà édité par la défunte firme Elite dans une superbe édition estampillée THX, le film se paie le luxe d'un nouveau collector remasterisé par les bons soins d'Anchor Bay. Le master est tout bonnement bluffant pour une si petite production, et le remixage en 5.1 donne une ampleur bienvenue au score « herrmannien » de Richard Band. En plus d'avoir eu la bonne idée d'inclure les nombreux bonus de l'édition précédente, Anchor Bay s'est fendu pour l'occasion d'un documentaire de plus d'une heure, bourré d'anecdotes et de photos de tournage. On repasse en casse, et que ça saute !

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. ANCHOR BAY. 1.85 (16/9). 2.0, 5.1 ET DTS (VO). SUPP : COM AUDIO, ITW, DOC, SCENES COUPEES, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES.

THE FINAL CUT (MK2 IMPORT)

tions entre Alexandre et ses parents, sa bisexualité, son génie militaire et son ambition démesurée, tout y passe. Même le jeu des acteurs en ressort amélioré, plus cohérent grâce à un montage qui use de la non-chronologie pour renvoyer les protagonistes face à leur folie et leurs contradictions en l'espace d'un changement de plan. Le film trouve enfin son rythme, plus long mais pas ennuyeux une seconde, devenant l'un des portraits historiques les plus saisissants de récente mémoire, et un director's cut aussi salvateur que celui de **Kingdom of Heaven**.

Cédric DELELÉE

ZONE 1. WARNER. 2.35 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : INTRODUCTION.

COMMANDEZ VOTRE MAD DVD

Prix de vente : 14,90 €
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **Mad Movies. 6, rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.**

Je règle par
chèque ☐ carte bancaire

NOM PRENOM
ADRESSE
CP VILLE
PAYS

Date d'expiration
Mois/Année

Mon numéro d'abonné :

Date et signature obligatoires

☐ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ».

MAD SERIES

SLIDERS, LES MONDES PARALLELES
SAISON 3
DE TRACY TORME

La saison 3 de ***Sliders*** fut la plus controversée de toutes. Pour l'anecdote, c'est à cette occasion que la production quitta Vancouver pour s'établir à Hollywood. Mais c'est surtout lors de cette saison qu'après 2 années de « glisse » dans des mondes parallèles, Quinn et ses trois amis vont être plongés en pleine « science-fantasy », au milieu des dragons, des créatures de feu et des dinosaures. Tracy Tormé, l'un des producteurs sur le départ, affirme alors que la chaîne souhaite mettre l'emphase sur l'action et l'aventure plutôt que sur la satire et l'humour noir. Il aura tout juste le temps d'écrire un épisode parmi les plus poignants, ***The Guardian***, où les héros sont confrontés à leur passé et à leurs choix. Le reste est une suite de rencontres avec des terroristes du rêve, des chercheurs d'eau, des automates, des zombies, et même des serpents intelligents… C'est aussi lors de cette troisième année que John Rhys-Davies renonce au rôle d'Arturo, et qu'une nouvelle partenaire (Maggie Beckett, incarnée par Kari Wuhrer) arrive dans l'équipe (elle ne sera pas la dernière à intégrer le casting). Bref, c'est le début de la fin. Par la suite, cette série au concept prometteur et intarissable s'enlisera dans une SF opportuniste. **Alain CARRAZÉ**

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF).

LA FAMILLE ADDAMS
VOLUME 1
DE DAVID LEVY ET NAT PERRIN

Quel régal ! Les 22 premiers épisodes de l'adaptation télé des dessins de Charles Addams (qui figurent en bonus aux côtés de nombreux reportages très sympas) sont enfin disponibles. Créée en 1964, en pleine vague des sitcoms surnaturelles où sorcières bien-aimées, génies, et cheval qui parle étaient de mise, ***La Famille Addams*** pousse le bouchon encore plus loin. Alors que ***Les Monstres***, nés la même année, se la jouent parodique, les Addams sont plus subversifs et misent sur le décalage et le morbide prodigieusement interprété par John Astin, Gomez Addams a constamment envie de sa femme Morticia, les enfants Pugsley et Wednesday organisent des crashs de trains électriques et des séances de guillotine… À leurs côtés, l'extrêmement hirsute cousin Itt, le serviteur Lurch (Ted Cassidy) et La Chose, main vivante que les deux longs-métrages de Barry Sonnenfeld rendront encore plus mobile. Bref, il convient de retenir bien plus de ces ancêtres des ***Simpson*** qu'une simple chanson de générique accrocheuse (« *snap, snap !* »)

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. FPE. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, GALERIES PHOTOS.

CODE QUANTUM – SAISON 2
DE DONALD P. BELLISARIO

C'est avec cette première saison complète de ***Code Quantum*** (la précédente ne comportait que 8 épisodes) que l'amateur commencera vraiment à profiter de ce qui fera le bonheur, et le malheur, de la série. Évacuons d'abord les choses qui fâchent : les histoires souvent mélodramatiques, les leçons de morale, le politiquement correct et quelques grosses facilités. Mais les bons moments sont légion, et Sam Beckett va « s'introduire » dans des personnages enthousiasmants : un disc-jockey inspiré de **Good Morning Vietnam** qui programme du rock'n'roll en 59 (et qui twiste avec Chubby Checker… mon rêve !), un pianiste aveugle en 65, un interprète de Don Quichotte en 79… Et surtout, Scott Bakula ose devenir une femme à deux reprises ! Une fois la bouffonnerie passée, le procédé permet évidemment de se focaliser sur la condition féminine. Mais le vrai tour de force de la part de Bakula se situe dans l'épisode où il doit interpréter un jeune garçon attardé mental, ***Jimmy***. Même si l'aspect SF n'est souvent qu'un prétexte, ces épisodes expliquent pourquoi la série est devenue si attachante. La suite comportera d'autres surprises, mais tout est démontré dans cette saison, livrée heureusement avec la VOST, mais sans l'ombre d'un doc/interview/reportage.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF).

DOCTOR WHO – SAISON 2
DE RUSSELL T. DAVIES

La première saison était une excellente surprise, et ***Doctor Who*** confirme son succès avec cette deuxième année, en se payant le luxe d'un nouvel interprète pour le personnage-titre. Là encore, tout est époustouflant : la richesse de la mise en scène, bourrée d'effets visuels, l'originalité des scénarios, où Madame de Pompadour côtoie des créatures robotiques, l'interprétation, principalement de David Tennant, mais aussi de Billie Piper et Noel Clarke. Ces deux derniers tireront d'ailleurs leur révérence au cours de la saison. Le voyageur du temps et de l'espace alterne entre des aventures sur une météorite près d'un trou noir et un séjour en Angleterre le jour du couronnement d'Elisabeth II. Ses ennemis sont, cette saison, les Cybermen, humains mécanisés, mais les fameux Daleks rôdent toujours… Avec deux séries dérivées initiées durant ces épisodes (***Torchwood*** et ***The Sarah Jane Adventures***), le Docteur de Russell T. Davies devient une franchise profitable pour la BBC. En France, les ventes des DVD ne sont pas suffisantes pour que l'éditeur se paye les coûteux bonus anglais. Mais cette série, l'une des deux meilleures du moment dans son genre (l'autre étant ***Battlestar Galactica***), mérite de figurer sur vos étagères.

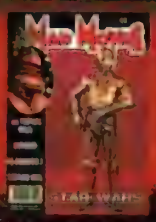
Alain CARRAZÉ

ZONE 2. FTD. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

la boutique

LES ANCIENS NUMEROS DE MAD MOVIES, MAD ASIA, LES HORS-SERIES, LES DVD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES



29 Avanat 1984. X-Tro. Brainstorm. Les Dameurs du Fantastique. Interview Joe Dante, Paul Naschy... 32 La Compagnie des Loups. Dune. Rocky Horror Picture Show. Greystoke. David Lynch. Les films après la bombe. Les séries de Gerry Anderson... 33 Gremlins. 2001 : L'Odyssée de l'Espace. Phenomena. Le psycho Killer. Interview Dario Argento, Joe Dante, R.L.Stevenson... 36 Re-Animator. La Jour des Morts-vivants. Lifeforce. Planète Interdite. Le premier fantastique. Interview Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini... 37 Mad Max 3. Legend. Dossier Sang pour sang gore. Interview Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato... 38 Retour vers le Futur. La Chair et le Sang. Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Le fantastique australien. Interview Rob Bottin, Rick Baker... 39 Avanat 1986. La Revanche de Freddy. Re-Animator. Roman Polanski, Richard Fleischer, Les fantastiques indonésiens. Interview Stuart Gordon, Jack Sholder, Rob Bottin, Michael Powell... 40 Highlander. Re-Animator. Link. Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Hitchcock. Interview Christopher Lambert... 41 House. Hitchcock juste. Interview Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino... 42 From Beyond. L'Invasion Vient de Mars. Rencontres du 3ème Type. Poltergeist 2. La préhistoire au cinéma. Interview Brian Yuzna, Stan Winston... 43 Dossier Aliens. Critters. Les Aventures de Jack Burton. Les extra-terrestres au cinéma... 44 Massacre à la Tronçonneuse 2. Le Jour des Morts-vivants. Evil Dead. Le Prisonnier. Stephen King, Klaus Kinski, les films horrifiques coniqués... 45 Avanat 1987. La Mouche. From Beyond. Jason le Mort-vivant. Interview Stuart Gordon... 46 King Kong 2. Street Trash. Démons 2. L'Exorciste. Les singes géants au cinéma... 47 Evil Dead 2. Freddy 3. Indiana Jones. Le Système Sens. Interview Michael Mann, Lloyd Kaufman... 48 Hellraiser. Les Sorcières d'Eastwick. Superman, la légende. La série B américaine, interview Joe Dante... 49 RoboCop. Hidden. Les Maîtres de l'Univers. Indes des n°23 à 48, interview Phil Tippett... 51 Avanat 1988. RoboCop. Opéra. Hidden. Hellraiser. Interview Paul Verhoeven... 52 Running Man. Hellraiser. Hidden. Prince des Ténèbres. Les films de Carpenter. Interview Donald Pleasence... 53 Zombies. Starry Eimer. Aux Frontières de l'Aube. Interview Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste. Le Marché du film 1988, les héros du fantastique. Vendredi 13... Interview Peter Jackson... 55 Chinese Ghost Story. Le Rob. Roger Rabbit. Bad Taste. Freddy, le mythe. Empire : grandeur et décadence... 56 Freddy 4. Beetlejuice. Willow. Aux Frontières de l'Aube. Elvira. les FX d'Evil Dead 2... 57 Avanat 1989. Le Blob. Invasion Los Angeles. Fausse-semblants. Hellraiser 2... 58 Invasion Los Angeles. La Mouche 2. Munchausen. Cronenberg : interview et dossier... 59 Batman. Hellraiser 2. La Mouche 2. Freddy IV. 60 Freddy 5. Society. Re-Animator 2. Abyss. Les méchants du fantastique... 61 Batman. Indiana Jones et la Dernière Croisade. Abyss. Le tour du monde des super-héros... 62 IML. Un grande Illusion. Batman. Re-Animator 2. RoboForce... 63 Avanat 1990. Silentierre. Leviathan. Society. Re-Animator 2. Halloween 4... 64 Dossier Frankenstein. Cabal. Freddy IV. Basket Case 2. Frankenhooker... 65 Total Recall. Alien. Tremors. Halloween 4. Lamberto Bava... 66 RoboCop 2. Freddy 5. Highlander 2. Maniac Cop 2. Star Trek 5. 67 Total Recall. RoboCop 2. Dick Tracy. Sailor et Lula. Interview Verhoeven, Irwin Kershner...

68 Georges Lucas. Les Tortues Ninja. Darkman. Interview Sam Raimi, Jeffrey Combs... 69 Avanat 1991. Cabal. Henry. Highlander 2. Les Feebles. Interview Clive Barker, Frank Henenlotter... 70 Predator 2. Edward aux Mains d'Argent. Massacre à la Tronçonneuse 3. Alien. Twin Peaks... 71 Terminator 2. Aliens. Hardware. Ça. La Nuit des Morts-Vivants... 72 Les Feebles. Freddy 6. RoboCop 3. Dossier La Malédiction. Interview Peter Jackson... 73 Spécial Terminator 2. Rabid Grannies. Fisher King. Interview Terry Gilliam... 74 Evil Dead 3. Freddy 6. Rocketeer. Hellraiser 3. T2. 75 Avanat 1992. Tetsuo 1 & 2. Freddy 6. Le Sous-sol de la Peur... 76 La Festin Nu. Hook. Brain Dead. La Famille Addams. Interview Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld... 77 Alien 3. Batman le Défi. Universal Soldier. Indiana Jones TV. Twin Peaks. La Cobaye... 78 Dossier Batman. le Défi & Alien 3. Les Aventures d'un Homme Invisible. Star Trek 6... 79 Dossier Vampires. Les FX de Brain Dead et Evil Dead 3... 81 Avanat 1993. Dracula. Brain Dead. Candyman. Hellraiser 3. Evil Dead 3... 82 Fortress. Trauma. Les Contes de la Crypte. Carrière Joe Dante...

83 Lost Action Hero. Necronomicon. Body Snatchers. Phantasm 3. 84 Jurassic Park. Carrière George Romero et Dick Smith... Wild Palms... 85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à Jurassic Park. Interview Harryhausen, Phil Tippett... 86 Demolition Man. Meet. L'Etrange Noël de Mr Jack. Acción Mutante... 87 Gérardmer 1994. Evil Dead 3. L'Antre de la Folie. Brain Dead... 88 Dossier Louis Garrel. Wolf. Tous les Hellraiser. Body Melt... 89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... Body Bags. The Crow. La saga des Baby Cart... 90 The Crow. X-Files. Highlander et Batman. Eraserhead... 91 Dossier Manga. Wolf. Tetsuo. Mask. Ed Wood... 92 L'Etrange Noël de Mr Jack. Entretien avec un Vampire. Freddy 7. Inostiro Honda... 93 Gérardmer 1995. Stargate. L'Antre de la Folie. Freddy 7. Highlander 3... 94 Dellamorte Dellamorte. Carrière Tobe Hooper & John Carpenter... 95 Ed Wood. Batman Forever. Freddy 7. Porco Rosso. Carrière de Fred Olen Ray... 96 Judge Dredd. Tetsuo. Girl Congo. Le Village des Damnés. The Kingdom... 97 X-Files. Waterworld. La Mutante. Les films d'Ed Wood. Interview Chris Carter...

98 Dossier X-Files. Johnny Mnemonic. Une Nuit en Enfer. Hercule... 99 Gérardmer 1996. Seven. The Crow 2. L'Armée des 12 Singes... 100 SPECIAL N°100. LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. X-Files. Toy Story... 101 Independence Day. Une Nuit en Enfer. Heavenly Creatures... 102 N° SPECIAL X-Files. Dangereuse Alliance. Planète Hurlante. Crash. Jang-Ho... 103 Independence Day. Multiplicity. Starship Troopers. Tau Hark... 104 X-Files. Millennium. L.A. 2013. Diagnostic. Interview Carpenter, Morton Lendale... 105 Gérardmer 1997. Mars Attacks ! Fantômes contre Fantômes. Ghost in the Shell. Lost Highway... 106 Star Wars édition spéciale. La Maître des Illusions. Interview George Lucas, Clive Barker... 107 Le 5ème Elément. Alien la Résurrection. Hellraiser 4. Anaconda. Shining... 108 Men in Black. Scream. Batman & Robin. Rétro Godzilla. Interview Wes Craven... 109 Volte/Face. Le Monde Perdu. Contact. Mimic. Vampires. Millennium... 110 Alien la Résurrection. Starship Troopers. X-Files le Film. Spawn... 111 Gérardmer 1998. Starship Troopers. Postman. Souviens-toi... 1984 dernier...

112 Vampires. Carnage. Le Loup-garou de Paris. Dark City. Halloween 8... 113 Godzilla. Dark City. Un Cri dans l'Océan. Terminator. Blade... 114 Scream 2. Armageddon. X-Files. Antécédent. Las Vegas Parano. Le Mutante 2... 115 Godzilla. X-Files le film. Truman Show. Small Soldiers. Rétro gore... 116 Blade. Halloween : 20 ans après. Buffy. Dossier séries TV... 117 Gérardmer 1999. Star Wars Episode 1. Psycho. Virus. 1001 Pattes... 118 Matrix. La Fiancée de Chucky. Cube. eXistenZ. Urban Legend. Dossier Slasher... 119 Matrix. Wild Wild West. The Faculty. Mon Ami Joe. La série Z à la française... 120 La Momie. Wild Wild West. Le 13ème Guerrier. Blair Witch. Vorace... 121 Star Wars Episode 1. Hantise. Jin-Roh. Perfect Blue. Princesse Mononoke... 122 Sixième Sens. La Fin des Temps. Les 25 meilleurs films de travolta...

123 Gérardmer 2000. Sleepy Hollow. Pour Elbue. Princesse Mononoke... 124 Scream 3. Mission to Mars. Faust. Hypnose. Resident Evil 3. 125 Le Seigneur des Anneaux. Mission to Mars. Dossier Killers Superstars. Rétro Blair Witch... 126 X-Men. La Piste des Loups. Pitch Black. Destination Finale... 127 L'Homme sans Ombre. Dossier L'homme invisible. The Cell. Scary Movie. Gemini. Rétro Hellraiser. 128 Blair Witch 2. Donjons et Dragons. Planète Rouge. San Ku Kai. Hommage à la Hammer... 129 Spiderman. La Piste des Loups. Rollerball. Tomb Raider. Dossier Troma... 130 Le Seigneur des Anneaux. Le Couvent. Intuitions. Dossier Tresh... 131 Le Retour de la Momie. Ghosts of Mars. Legend of Zu. Dossier momies. Pearl Harbor... 132 Le Seigneur des Anneaux. Tomb Raider. Les bombes sexuelles du fantastique. Dossier Jet Li...

133 Final Fantasy. Jurassic Park 3. A.I. La Planète des Singes. Poster Final Fantasy... 134 La Planète des Singes. Vidocq. Avalon. Samouraïs. Dossier Terry Gilliam... 135 A.I. From Hell. The One. Dossier FX : les robots au cinéma. Vin Diesel... 136 Dossier Ghosts of Mars. Battle Royale. Le Voyage de Chihiro. Harry Potter. Chevalier... 137 Rollerball. Monstres et Cie. The One. Peter Jackson : de Z à A... 138 Dossier Le Seigneur des Anneaux. Les Autres. 13 Fantômes. Gérardmer 2002... 139 Dossier From Hell. Spiderman. Versus. Donnie Darko. Les visages de Jack l'éventreur. Tokyo Underground... 140 Dossier Avalon. Rollerball. Monstres & Cie. Interview Dario Argento, Takeshi Miike. 30 chefs-d'oeuvre oubliés... 141 Dossier Resident Evil. Le Voyage de Chihiro. Spiderman. Panic Room. 20 scènes inoubliables...

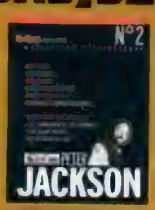
MAD MOVIES CULTE

1 Spécial George ROMERO

2 Spécial KING KONG

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER



2 PETER JACKSON

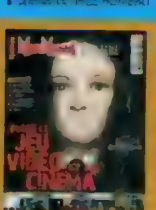
3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

7 CREATURES & CREATEURS

8 LES SERIES CULTES



9 JEUX VIDEO & CINEMA

10 PRISON BREAK

142 SPÉCIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE. Star Wars Episode II. Interview Tobey Maguire, Kirsten Dunst. L'Écrime du diable. Femme Fatale...
143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossiers Spiderman & Blade 2. Minority Report. Darkness. Metropolis. Dessert comic book en 30 films...
144 Men in Black 2. Le Règne de feu. Jeepers Creepers. Jason X. Anac Attack. Brocéliande. Mes chers voisins. Requiem. Nos 30 ravers assumés...
145 Dossier Minority Report. Windcallers. StarOne. Signes. Blood Feast 2. Carrière Ray Harryhausen...

146 Dossier Signes. Halloween resurrection. Ultraviolet. Terminator 3. Kill Bill. Jeepers Creepers 2. The Ring. Seijun Suzuki. Carrière Jack Hill...
147 Dossier Meurs un autre jour. Daredevil. X-Men 2. Hulk. Harry Potter et la chambre des secrets. Spider. Daeyu Tezuka. Carrière Herschell Gordon Lewis...
148 Dossier Les Deux tours. Re-Animator 3. Spy Kids 2. Cradle of Fear. Resurrection of the Little Match Girl. Les Larmes du tigre noir. Le cinéma thaïlandais. Carrière Sergio Sollima...
149 Gérardmer 2003. The Matrix Reloaded. Brocéliande. Le Cercle. Beings of New York. Le Château dans le ciel. Carrière José Mojica Marins...

150 Dossier Dark Water. X-Men 2. Hulk. The League of Extraordinary Gentlemen. Solaris. Calvin. Fever. Leeches. Speed Demon. Darkness Falls. Scarecrow. Les fantômes cyanure. Carrière Larry Cohen...
151 Dossier Daredevil. Terminator 3. Black Mask 2. Willard. Cypher. Tranquil. Star Trek Nemesis. Les films comiques. Carrière Shinya Tsukamoto...
152 Dossiers Evil Dead & Maléfique. X-men 2. House of the Dead. Animatrix. Dreamcatcher. Destination finale 2. Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie. AFM 2003...
153 Les événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason...

Underworld... Matrix Reloaded. Animatrix. Basic. X-Men 2. 28 Jours plus tard...
154 Dossier Hulk. Haute Tension. Darkness. Nuits de Terreur. Animatrix. Ong Bak. Carrière Steve Wang...
155 Dossier Terminator 3: Ashmes. Les FX de Matrix Reloaded. Hero. Les Enfants d'Abraham. Charlie's Angels 2. Détour Mortal. The Eye. Pirates des Caraïbes. Tomb Raider 2. Carrière Sergio Martino...
156 Dossier Underworld. Matrix Revolutions. Hero. Monday. Les FX de La Ligue des gentlemen extraordinaires. Silent Hill. Deep. Monster Man. Willard. Cowboy Bebop...
157 Dossier Freddy contre Jason. The Texas Chainsaw...

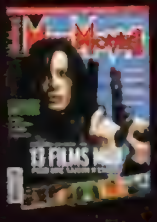
Mousseline. May. Infernal Affairs. Mystic River. Bad Boys 2. Hommage Charles Bronson. Carrière John Phillip Law...
158 Dossiers Hellboy & Kill Bill. Matrix Revolutions. Gothika. Zucaichi. La Monde de Nemo. S.W.A.T. Alien. Flesh for the Beast. Slashers. Carrière John Phillip Law (2ème partie)...
159 Dossier Le Retour du Roi. Mindhunters. Les Rivières Pourpres 2. Battle Royale 2. The Card Player. Bloodrayne. Carrière Enzo G. Castellari...
160 Dossier Massacre à la tronçonneuse. Gérardmer 2004. Spider-Man 2. Gothika. Dead or Alive 1, 2, 3. Jeepers Creepers 2. Carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)...
161 Dossiers Van Helsing & Blueberry. Mauvais Family. Big Fish. Paycheck. Open Range. L'Hirondelle d'or. Cheng Po Po. Cannibal Holocaust. Carrière Ruggero Deodato...
162 Dossier May. Harry Potter 3. Immortel. Agents Secrets. Kiki, la petite sorcière. Alive. Aragami. Screaming...

Dead. Romasanta. Azumi. The Univerg. Carrière Ruggero...
163 Dossier Ong Bak. 800 Balles. L'Armée des morts. The Machinist. Le Convoyeur. Silence. La Passion du Christ. Fenêtre secrète. AFM 2004. Carrière Eloy de la Iglesia...
164 Dossiers Kill Bill volume 2 & Van Helsing. Alien Vs Predator. Atomik Circus. Le Jour d'après. Undead. Le Carnaval de l'étrange. Carrière James Ellroy...
165 Dossier L'Armée des morts. Memories of Murder. Saint-Ange. Cashers. Deux Sœurs. The Punisher et le comic book. Wonderful Days. Carrière James Ellroy (2ème partie)...
166 Dossiers Spider-Man 2 & Hellboy. Les Chroniques de Riddick. Le Village. Atomik Circus. I, Robot. Ghost in the Shell. Innocence. The Storyteller. Cannes 2004. Carrière Ronny Yu...
167 Spécial Previews : Batman Begins. Sin City. Blade : Trinity. Resident Evil : Apocalypse. Sky Captain. Bloodrayne. Old...

Boy. Collatéral. Infernal Affairs. Les FX de Spiderman 2. Carrière Ronny Yu (2ème partie)...
168 Spécial Halloween. Seed of Chucky. Dracula. Rottweiler. I Tre Volti Del Terrore. Shaun of the Dead. Bite Me ! Alien Vs. Predator. Man on Fire. Dossier 20 films d'horreur incontournables. Carrière Paul Naschy...
169 The Grudge. Le Pôle Express. Devilman. Ice. The Batman : la série animée. Team America. Innocence : Ghost in the Shell 2. L'Exorciste au commencement. 36, Quai des Orfèvres. Les...

Insectrocutables. Le Secret des poignards volants. Carrière Jess Franco...
170 Saw. Singer Snaps 2 & 3. Decoys. The Eye 2. Blade : Trinity. Ghost in the Shell Stand Alone Complex. The Grudge. AFM 2004. Dossier cinéma bis italien. Carrière Lamberto Bava...
171 Spécial combats : Return of the Living Dead 4 & 5. Day of the Dead 2. Choking Hazard. Bloody Bill. The Machinist. L'Empreinte de la mort. La Rage du tigre. Dossier Fenêtre de Pompei. Le Château ambulant. Alexandre. G.O.R.A. Carrière Paul Schrader...

172 Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars. Le Fils de Chucky. Constantine. Assaut sur le central 13. Danny the Dog. Carrière Paul Schrader (2ème partie)...
173 Dossiers Saw & Calvaire. Capitaine Sky et le monde de demain. Dossier Séries. Team America. Le Cercle. The Ring 2. Dos 117. Gérardmer 2005. Carrière Christian Gion...
174 Dossier Star Wars Episode 3. Génération Star Wars. Otage. Creep 3. Extremes. Kingdom Hospital. Breaking News. The Hitchiker's Guide...



MAD ASIA

1 Seven Swords. Lady Vengeance. Cavaliers Mongols. Itinéraire d'un fils à papa. Vital. Fighter in the Wind.

2 L'Homme du dragon. Lady Vengeance. Another. Nouvelle course. Mon Frangois. Dragon Tiger Gate.

3 A Bittersweet life. Heaven's Soldiers. Dragon Head. Gogo 16. Azumi. Duelist. Perfect Agent.

LE MEILLEUR DES B MOVIES

1 Patrick

2 Le Survivant 2 (?)

3 Le Corps volé

4 Créature

5 L'Île de l'épouvante

6 Le Dernier des anges

7 Le Club des monstres

8 The Stuff

9 Dawn of the Dead

10 Zombie

11 Rawhead Rex

12 Death Race 2000

13 Transmutations

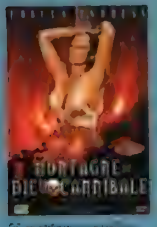
14 Sole Survivor

15 Harlequin

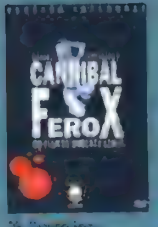
16 Society

17 Chromosome 3

18 Dawn of the Dead

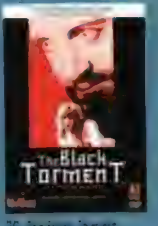


19 Montagne Dieu Cannibale



20 Cannibal Ferox

21 Le Masque suprême



22 The Black Torment

23 Horreur vif

24 2000 Maniacs

25 Blood Feast

26 Les Traumes fan 2000

27 Deranged

28 Demons

29 Demons 2

30 Dinocroc

31 La Mort au large

32 La Baie sanglante

33 Au Service de Satan

34 Shock

35 Le Château de Frankenstein

36 Survivance

tu the Galaxy. Death Tunnel. Satan's Little Helper. Carrière David Slade auteur...
178 Dossier Sin City. La Cible Farpait. Amityville. Frères de sang. Kingdom of Heaven. The Man. La Maison de cire. David Moat. Carrière Claudio Fragasso...
176 Dossier Batman Begins. Crazy Kung-Fu. Land of the Dead. Carnet Dossier Dimension Films. Cannes 2005. Les Teeners de la nuit du mort...
177 Dossier Land of the Dead. King Kong. *Masters of Horror*: Les 4 Fantastiques. Shaun

of the Dead. Godzilla Final Wars. H2O2. Appleseed. La Guerre des mondes. Born to Fight. La Main de fer. Carrière Henry Hanin...
178 Dossier Nouvelles fictions : Underworld 2. Asian Flux. Bloodrayne. Domino. The Descent. Lady Vengeance. Doom. Evil Aliens. L'Exorciseme d'Emily Rose. Kiss Kiss, Bang Bang. Les Frères Grimm. Night Watch. PIU...
179 The Descent. Dossier Survival. Fragile. Serenity. A History of Violence. The Dark. Hammer films en DVD

Samurai Champloo. Carrière Stuart Gordon...
180 Doom. Hostel. Seven Swords. The Rover. Harry Potter 4. Lady Vengeance. Domino. L'exorcisme d'Emily Rose...
181 King Kong. Silent Hill. *Masters of Horror*: Sick Girl. Dead Meat. Carrière Walter Hill...
182 *Masters of Horror*: Sérandour 2006. Shaolin. Munich. Bruce Campbell. Le Labyrinthe de Pan. *Les 4400*. Carrière Walter Hill (2ème partie)...
183 Le Labyrinthe de Pan. Bubba Ho-Tep. Hostel. *Masters of Horror*: La Peur au ventre

Hellboy: Génération Mutants. APM 2005. Carrière Akira Lada...
184 Dossier Underworld 2 : Evolution. La Colline a des Yeux. X-Men 3. Destination Finale 3. Renaissance. *Masters of Horror*: Sick Girl. Sérandour 2006. Carrière Mike Mignola...
185 Mortuary. Fragile. V pour Vendetta. Silent Hill. Horrible. *Masters of Horror*: Ruby. Ray Mueme. Carrière Monica Hellstrom...
186 Reaper. Silent Hill. SPX Fragile. Horrible. Carrière William Friedkin. Hommage Dan Curtis...
187 La Colline a des yeux. Isolation. La Malédiction. Pusher. The Lost. Eyes of Crystal...
188 The Devil's Rejects. La Maison des 1000 morts. Wolf Creek. Superman Returns. Carrière Robert Kurtzman...
189 Spécial Previews. Spider-Man 3. Saw III. La Dahlia noir. Severance. The Fountain. 300. Dossier Philip K Dick...

190 NOUVELLE FORMULE ! Severance. 2001 Maniacs. Burial of the Rats. Le Labyrinthe de Pan. Dossiers : le meilleur du Direct-to-video. Morts suspectes. Nunsploitation...
191 Saw III. La Dahlia noir. The Host. Heroes. Sisters. See No Evil. Rapace en solo. Dossiers Do Poine et Slashers oubliés...
192 Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Feast. Tentacles. The Fountain. Dossier Jungle Holocaust. Tony Scott. Carrière Alejandro Jodorowsky...
193-200 Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Apocalypto. Black Christmas. The Woods. Lost. Dossier Censure...
194 Grindhouse. Zodiac. Bug. Prison. Nightmare Detectives. Carrière Mike Hodges. Les SFX des Fils de l'homme...
195 La Colline a des yeux 2. 300. Wilderness. Sunshine. 28 semaines plus tard. Dossier Cinéma européen. Sérandour 2007. Rex Pan Pan...

4 Tremble : The Host. Sauvez Vanessa Carlton. Les 14 Amazones. Citizen Dog. Princesse Blade. Carrière Final Fantasy V...

5 La Maîtresse d'armes. Ichi The Killer. Assassins. Sénégal. Carrière Shinya Tsukamoto...

6 The Host. Infernal Affairs 2 et 3. Nagadon. Perdita Durango. Wet...

10 Mutations

12 Shock Waves

23 Le Samouraï

24 Les Maîtresses

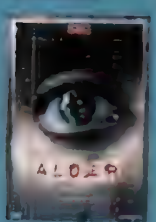
26 Gorgo

36

37 Virus Cannibale

38 The Black Cat

39 Zombi 3



49 Alozer

50 La Faim

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

29	32	33	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94
95	96	97	98	99	100	101	102	103	104
105	106	107	108	109	110	111	112	113	114
115	116	117	118	119	120	121	122	123	124
125	126	127	128	129	130	131	132	133	134
135	136	137	138	139	140	141	142	143	
143		144	145	146	147	148	149	150	151
152	153	154	155	156	157	158	159	160	161
162	163	164	165	166	167	168	169	170	171
172	173	174	175	176	177	178	179	180	181
182	183	184	185	186	187	188	189	190	191
192	193	194	195						

HORS-SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
- N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
- N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°9 JEUX VIDEO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B'MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50

MAD ASIA (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

1	2	3	4	5	6

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____ Date d'expiration _____ Mois/Année

Numéro d'abonnement

Date et signature obligatoires

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case. »

LA FAUTE

DE NARCISO IBANEZ SERRADOR

ÉPISODE DE L'ANTHOLOGIE *SCARY STORIES*, *LA FAUTE* PORTE LA MARQUE DE LA SÉRIE, NARCISO IBANEZ SERRADOR, PIONNIER DU FANTASTIQUE SUR LES ÉCRANS ESPAGNOLS, PETITS OU GRANDS. UNE ŒUVRE TROUBLANTE, POSÉE ET GRAVE, QUI S'INSCRIT DANS UNE DÉMARCHE AUTANT SOCIALE QUE SURNATURELLE.

Le père, voir même le grand-père, des ibériques ***Scary Stories***, c'est lui, Narciso Ibanez Serrador, sémillant septuagénaire né en Uruguay, amoureux de fantastique depuis toujours. Ainsi, dans la série ***Un, dos, tres...***, dont il est l'un des principaux artisans, il multiplie les allusions aux grands classiques du genre, de ***Dr. Jekyll et Mr. Hyde*** à ***Frankenstein***. Dans les années 60, dans un univers télévisuel extrêmement conservateur et aux ordres du général Franco, il lance, outre un ***Teatro de misterio***, l'anthologie ***Historias para no dormir***, que ressuscitent récemment les ***Peliculas para no dormir***, ***Scary Stories*** en France. Si Narciso Ibanez Serrador oriente la majorité de son activité vers la télévision, il signe au cinéma deux incontestables réussites. D'abord **La Résidence** en 1969, terrifiante et feutrée histoire de meurtres dans un pensionnat de jeunes filles, puis **Les Révoltés de l'an 2000** (1976), où des enfants meurtriers s'en prennent aux adultes dans une île de la Méditerranée. Des œuvres qui tranchent avec la production fantastique ibérique de l'époque, tout entière tournée vers un poussiéreux grand-guignol et les facéties de Paul Naschy.

Parrain des ***Scary Stories***, Narciso Ibanez Serrador s'attribue aussi la réalisation de l'une d'elles. Probablement la plus douce (faussement !), la plus tempérée dans ses horreurs (pourtant abominables), bref, la plus suggestive : ***La Faute***, dont l'action se situe au début des années 70, toujours dans une Espagne sous la coupe de Franco et du tout puissant clergé catholique. « Naturel », dans ce cadre, que l'avortement soit un crime. Malgré les risques et la curiosité d'une voisine, véritable grenouille de bénitier, dont elle se méfie, Ana Torres (Nieve de Medina), gynécologue obstétricienne, le pratique dans son cabinet. Notamment sur Gloria (Montse Mostaza), une jeune infirmière, déjà mère-célibataire d'une petite fille. Elle en profite également pour lui proposer de devenir sa secrétaire. Généreux, mais pas tout à fait désintéressé, la préférence affective de la doctoresse allant aux femmes. *« Un voyage assez tragique »* estime Nieve de Medina quand elle définit le film. *« Il montre l'Espagne alors que le pays était prêt à changer, mais n'osait pas franchir le pas. »* Une toile de fond socio-politique effectivement très présente, voire physiquement oppressante lorsqu'elle se matérialise visuellement le temps d'une sobre et percutante séquence onirique où curés, bonnes sœurs et notables culpabilisent Gloria.

Mais ***La Faute*** est aussi un thriller fantastique. Imprégné d'effluves morbides évoquant le **Cria cuervos** de Carlos Saura, le film cultive le mystère. Qui est donc cette vielle femme mourante logeant dans une chambre remplie de symboles religieux ? Que se passe-t-il dans ce grenier encombré de vieilles breloques ? Qui est donc Christina, ancienne protégée d'Ana Torres ? Qui donc hante son cabinet et tue une patiente sur le point d'avorter ? Des questions parfois sans réponses, tant Narciso Ibanez Serrador aime à privilégier le doute, l'ambiguïté et les pistes ne menant nulle part. *« Un halo doit entourer les images, afin de créer des possibilités insoupçonnées »* dit-il en substance, partisan d'un fantastique qui ne cherche pas à se justifier par un flot d'explications. Dans ***La Faute***, il n'en fournit d'ailleurs aucune, qu'elle soit rationnelle (la folie meurtrière d'une mère traumatisée par un avortement tardif ?), ou irrationnelle (un fantôme, esprit vengeur d'un embryon jeté dans la cuvette des toilettes, l'occasion d'une séquence particulièrement dure et dérangeante ?). Conscient du trouble qu'amène pareille scène, le cinéaste annonce, en préambule au « spectacle » : *« Je vous souhaite de passer un moment comme ci, comme ça... »*. Une singulière déclaration qui nous invite, évidemment, à réagir au suspens, à la tension, mais aussi à partager les tourments des protagonistes, de ressentir la pression sociale du Franquisme.

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. PELICULAS PARA NO DORMIR : LA CULPA. ESPAGNE. 2006. REAL.: NARCISO IBANEZ SERRADOR. INT.: NIEVE DE MEDINA, MONTSE MOSTAZA, ALEJANDRA LORENZO, MARIANA CORDERO... 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

Le (jeune) homme d'acier

MÊME LE PREMIER DES SUPER-HÉROS A COMMENCÉ PETIT ! LA SIXIÈME SAISON INÉDITE DE *SMALLVILLE* PREND SES QUARTIERS SUR M6 : LE JEUNE KAL-EL, ALIAS CLARK KENT, CONTINUE SON APPRENTISSAGE DANS CETTE SÉRIE COUSINE DE *BUFFY CONTRE LES VAMPIRES*. ENTRE QUÊTE DES ORIGINES ET PROJECTION DANS L'ÂGE ADULTE, L'ADOLESCENCE DE BIG BLUE N'A PAS ÉTÉ DE TOUT REPOS.

Nul personnage n'est plus connu, copié, et (bien ou mal) traité que celui de Superman. Né en 1938 en pleine montée du nazisme, il est devenu le symbole de l'Amérique, avec toutes les ambiguïtés que semblable figure peut cristalliser. De la bande dessinée à l'écran, le passage fut rapide : un dessin animé cinématographique des frères Fleischer apparaît dès le début des années 40, suivi par des serials avec acteurs. La première version télévisée date du début des années 50, mais Superboy ne se manifeste dans les comics qu'au cours des années 60.

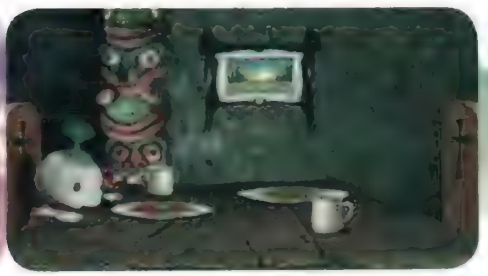
Ce qui fait de ***Smallville*** une fiction à part, c'est qu'il ne s'agit pas d'une énième déclinaison du mythe, mais d'un croisement particulièrement heureux entre deux genres : la série de super-héros et la chronique adolescente. Ses créateurs, les scénaristes Alfred Gough et Miles Millar, revisitent le personnage en lui faisant découvrir peu à peu ses pouvoirs et leurs grands avantages, mais aussi les (non moins grands) inconvénients qui en découlent – à commencer par le fait d'avoir à les cacher à la fille dont il est amoureux… Loin de se laisser enfermer dans son décor familial et lycéen, ***Smallville*** en exploite les codes et les conventions comme le faisait ***Buffy contre les vampires***. On suit l'adolescence de l'enfant prodige dans sa ville d'adoption au Kansas, et ses combats contre des protagonistes monstrueux ou terrifiants. Qu'ils aient été créés par la kryptonite qui frappa Smallville le jour de son arrivée dans un vaisseau-berceau, ou que leur monstruosité soit le fruit de leur statut social, le jeune Clark Kent (il n'est jamais nommé autrement) n'a pas trop de ses super-pouvoirs pour les affronter. Et surtout, en même temps qu'il doit apprendre à maîtriser ses dons, il doit, comme n'importe quel adolescent, apprivoiser pulsions et émotions. Et il doit également, comme tout enfant trouvé, partir en quête de ses origines.

Tout en réinventant le personnage, Gough, Millar et Jeph Loeb – l'un des plus grands scénaristes de comic-books de ces dix dernières années, aujourd'hui pilier de la série ***Heroes*** – restent scrupuleusement fidèles au mythe, sans sacrifier la maturité des comics modernes. Ils dépoussièrent les figures « obligées » que sont Jonathan et Martha Kent (les parents adoptifs), Lex Luthor (le pire ennemi), Lana Lang et Lois Lane (les impossibles compagnes), tout en introduisant peu à peu d'autres protagonistes de l'univers des super-héros DC – Brainiac, Green Arrow, Cyborg, Aquaman – à partir de la cinquième saison. En même temps que les comédiens qui les incarnent, les personnages deviennent adultes et les histoires s'inscrivent dans la lignée des grandes réussites cinématographiques du moment, de **X-Men** à **Spider-Man**. Avec ***Smallville*** – et grâce à ***Buffy***, qui ouvrit le chemin –, les super-héros de télévision ne sont plus des caricatures en collants. Ce sont, en dépit de leurs super-pouvoirs, des êtres de chair et de sang, faits de joie et de tourments, d'espoirs et d'engagements, frères et complices des spectateurs qui grandissent avec eux.

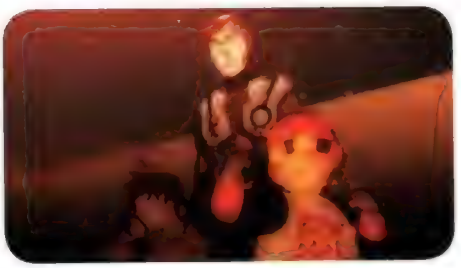
Martin WINCKLER

Génies au travail

NOUS AVIONS CONCLU L'ANIME NATION DU MOIS DERNIER SUR L'ANNONCE D'UN FILM OMNIBUS NOMMÉ GENIUS PARTY. L'HEURE EST VENUE DE VOUS EN DIRE PLUS, SANS OUBLIER TOUTEFOIS DE VOUS PARLER DU GRAND RETOUR D'UN CERTAIN COUTEAU DE CUISINE...



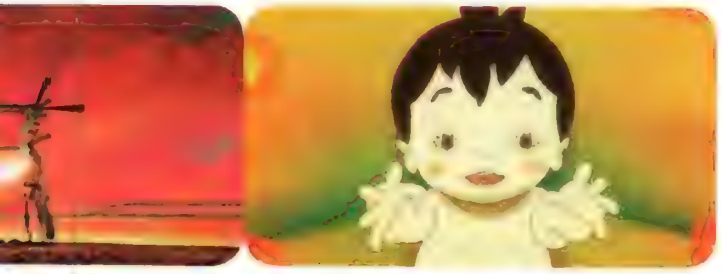
Le Studio 4°C s'est bâti en une vingtaine d'années une solide réputation dans le monde de l'animation. Même si la firme est surtout connue pour avoir produit cinq des neuf courts composant l'anthologie **Animatrix**, ses véritables réussites se situent ailleurs. Du côté de **Memories**, le célèbre film à sketches chapeauté par Otomo, mais aussi de **Spriggan** (incontestable performance technique), **Mind Game** (voir le précédent numéro), du très attendu **Amer béton** et désormais de **Genius Party**. Avec ce long, le studio entend présenter au public une bonne demi-douzaine de figures montantes ou « hype » de l'animation.



Parmi les noms connus, on retrouve Koji Morimoto, un fidèle de 4°C, (il a participé à **Memories**, **Robot Carnival** et **Animatrix**). Il signe pour **Genius Party** un sketch nommé **Dimension Bomb**, dont les dessins préparatoires nous font déjà saliver. Autre personnalité incontournable, Shinichiro Watanabe, réalisateur de ***Cowboy Bebop*** et ***Samurai Champloo***. Son **Baby Blue** (initialement intitulé **Twilight World**) semble, à première vue, être le segment le plus classique, tout du moins d'un point de vue visuel (faute de détails, rien ne sert de trop s'avancer). Parmi les autres têtes d'affiche, nous trouvons Shoji Kawamori (plusieurs films ***Macross***), qui livre ici **Shanghai Dragon**, Kazuto Nakazawa (**Parasite Dolls**) dont le **Moondrive** s'annonce bien barré, le surdoué Masaaki Yuasa (voir le précédent numéro), responsable d'un **Happy Machine** très attendu, et Mahiro Maeda (**Blue Submarine n°6**), dont le **Gala** semble graphiquement somptueux. Atsuko Fukushima (**Robot Carnival**), beaucoup moins connue que les réalisateurs précités, est aussi de la partie avec le segment-titre, **Genius Party**. Pour le reste, même s'il s'agit de « noms » de l'animation japonaise, aucun n'avait jusqu'ici tenu les rênes d'un long-métrage (ou alors sur de petites productions totalement oubliées). C'est le cas de Shinya Ohira, animateur sur plusieurs Ghibli (**Mes voisins les Yamada**, **Porco**

JE TE KEN !

Si on vous dit : « *Waaaaatatatatatatatata !* » vous pensez à quoi ? Allez, on vous aide, ce n'est pas le bruit d'un régiment de CRS chargeant une église occupée par des sans-papiers, mais le cri du héros de la meilleure série importée par la grande amie de notre enfance, Dorothée. Ken le survivant est donc de retour dans les salles nipponnes, qui diffusent actuellement le second épisode de la trilogie, **True Saviour Legend**. Il s'agit d'une nouvelle adaptation de la BD d'origine, composée de trois films cinéma et de deux OAV, et qui prendra fin l'année prochaine. Graphiquement, **Fist of the North Star - The Legend of Raoh II : Fierce Fighting Arc** – c'est le titre de ce second long – est infiniment supérieur à la série télé des années 80 (pour laquelle nous garderons toujours une immense tendresse). Et, bien évidemment, les affrontements dantesques entre Ken et ses ennemis titanesques sont toujours présents, et ne manquent pas de saigner. Inutile de préciser que nous attendons impatiemment l'arrivée de ces œuvres chez nous...



Rosso, **Le Château ambulant**...), **Akira**, ainsi que sur le segment animé de **Kill Bill Vol. 1**. Il nous pond ici le skecth « **Wanwa** » **The Puppy**. Hideki Futamura (qui a collaboré à **Perfect Blue** et **Vampire Hunter D**) est aux commandes de **Limit Cycle**, et Tatsuyuki Tanaka (un animateur de second rang) gère **Tojin Kit**. Les deux véritables surprises de ce « line up » sont Yoji Fukuyama, mangaka dont on connaît notamment en France le très sexe *Voyage à Uroshima* ainsi que *Bienvenue au Gamurakan*, et un certain... Nicolas de Crécy ! Vous avez bien lu, un Français est aussi dans le coup ! Dessinateur ayant déjà touché à l'animation, de Crécy est l'auteur de BD comme *Foligatto* ou *Le Bibendum céleste*. Un artiste très éloigné de l'univers graphique que l'on associe habituellement à la japanim. Bref, une réunion de talents aussi hétéroclites à de quoi nous exciter, surtout que le Studio 4°C semble avoir laissé une entière liberté à tous ces réalisateurs. Les rares images aperçues annoncent un véritable feu d'artifice visuel, allant de la 2D à la 3D, du dessin soigné aux graphismes plus bruts. Le résultat final sera diffusé en salles au Japon en deux étapes, la première cette année, la seconde en 2008.

Julien SÉVÉON

Réalisé par Stuart GORDON (RE-ANIMATOR)
et écrit par David MAMET (Scénariste d'HANNIBAL)

ÊTES-VOUS DÉJÀ DESCENDU EN ENFER ?

SÉLECTION OFFICIELLE DEAUVILLE 2005

William H.MACY
Denise RICHARDS
Bai LING
Julia STILES
Mena SUVARI

EN EXCLUSIVITÉ DVD

SCORE CHRONIC'ART EUROPE 2 TV LA CHAINE DE LA MUSIQUE WILD SIDE VIDEO

WWW.WILDSIDE.FR

Le choix des armes

PARANGONS DE FINESSE VIDÉOLUDIQUE, *CRACKDOWN* ET SES PETITS COPAINS TESTOSTÉRONÉS SONT NÉS SOUS LE SIGNE DE LA GROSSE SULFATEUSE FUMANTE ET LÉTALE. TROIS BONS TITRES AU PORTILLON, MAIS TOUJOURS CETTE MÊME RENGAINE BELLICISTE PERMETTANT À MONSIEUR TOUT LE MONDE D'OCCIRE SON PROCHAIN, ET CE À MOINDRES FRAIS... PEACE AND LOVE, BRO' !

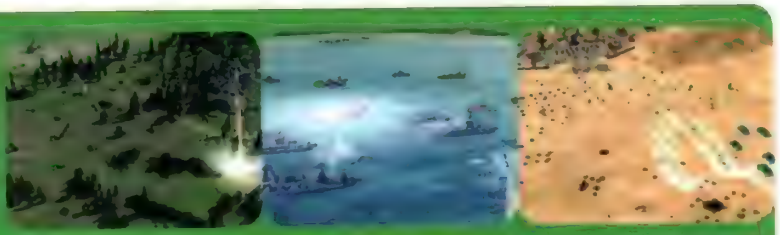
Crackdown (Xbox 360)

Si l'on excepte cette petite pointe cynique de marketing qui consiste à le vendre accompagné de la bêta multijoueur de **Halo 3**, **Crackdown** débarque un peu de nulle part. C'est dire si l'éditeur Microsoft croit peu en son potentiel commercial et ludique, qui s'avère pourtant jouissif à tous points de vue. Son illustre paternel Dave Jones, auteur des **Lemmings** et de **GTA** (excusez du peu !), ne réussira pas un nouveau coup de maître, mais a su comme à son habitude concocter une expérience de jeu qui ne vous fera pas lâcher la manette de sitôt. Dans **Crackdown,** on ne s'encombre pas d'ambages scénaristiques, et le soft vous place de facto dans la peau d'un superflic du futur, chargé de dératiser les rues de Pacific City, mégalopole grouillante de malfrats en tous genres. L'armement et les capacités physiques de l'avatar sont à l'avenant, et le gameplay permet d'aborder les multiples missions sous divers angles. Après avoir récolté les nombreux bonus d'agilité disséminés un peu partout dans la ville, le joueur peut sauter à une hauteur proprement vertigineuse, ce qui renforce le sentiment de liberté, déjà grisant à pied ou en voiture. Ce gameplay expansif offre alors plusieurs options afin de progresser à son rythme, en enchaînant les missions dans l'ordre que l'on désire. Rien n'est imposé dans **Crackdown**, vous êtes libre d'aller où bon vous semble, et c'est bien là la principale qualité du soft, même si, revers de la médaille, celui-ci se caractérise par une absence totale de propos. Cependant, vous auriez tort de vous en priver !

Ghost Recon Advanced Warfighter 2 (Xbox 360)

Avec un patronyme pareil, **Ghost Recon Advanced Warfighter 2** annonce d'emblée la couleur. Suite éponyme de son illustre grand frère qui a su ravir les possesseurs de Xbox 360, ainsi que les comptables d'Ubisoft (2,5 millions d'exemplaires écoulés en à peine un an), **Ghost Recon 2** est l'archétype même de la séquelle bigger, better and louder. Si vous n'avez pas accroché au trip militariste comtemporain de son prédécesseur, passez votre chemin, car le second opus vous plonge dans un faste visuel encore plus probant, malgré un gameplay tendant de plus en plus vers l'arcade. Un étrange paradoxe qui facilite la prise en main, mais qui jurerait presque avec le séduisant réalisme graphique du soft, si tant est que l'on puisse accorder un certain charme à des paysages chaotiques urbains. La bonne nouvelle, c'est que la 360 démontre qu'elle en a encore sous le capot, tant Ghost Recon 2 repousse les limites du vérisme virtuel, ce qui laisse rêveur quant aux futurs blockbusters sur cette machine.

SUPREME COMMANDER (PC)



Œuvre avant tout destinée aux hardcore gamers, « l'élite » des joueurs PC qui pensent (à tort) que les jeux sur consoles ne méritent pas de venir squatter leurs machines de bourgeois, **Supreme Commander** tombe à pic. En effet, la dernière production de Chris Taylor, célèbre pour [illegible] (1997) qui évoque plein de souvenirs épiques et de sueurs froides aux vieux routards, représente le digne successeur du genre Stratégie Temps Réel sur PC. Le soft vous propose une fois de plus d'incarner l'une des 3 factions belligérantes en place, chacune pourvue de ses propres forces et faiblesses. Afin d'éradiquer le camp adverse, la bonne idée de **Supreme Commander** est de permettre au joueur de zoomer/dézoomer à volonté sur l'action, en passant ainsi à la volée d'une vue tactique du champ de bataille à une vue globale stratégique. Ce choix de game design reste pleinement intégré à la vision auteurisante du jeu (on retrouvait déjà ces gimmicks dans les précédentes réalisations de Chris Taylor), et participe à consolider les bases de son gameplay. Par conséquent, vous pouvez choisir de micro-manager chaque unité indépendamment, ou d'embrasser le conflit dans son ensemble en envoyant vos troupes se faire démonter la gueule à partir d'une vue générale sur la carte, le tout en temps réel. Certes, il faut disposer d'une machine de compétition pour faire tourner le soft dans de bonnes conditions, mais la récompense est à la hauteur de cette exigence. Prévoyez quand même l'Aspro...

Bruno PROVEZZA

Rome Jeff Beal/Rhino

Voir qu'une production Milius n'a pas été mise en musique par feu Basil Poledouris a de quoi rendre fou de rage, a fortiori quand il s'agit d'un péplum. Rien à voir, pourtant, avec une quelconque décision de HBO : la série avait bel et bien été proposée au compositeur, mais sa santé déclinante l'avait empêché de s'attaquer à un projet d'une telle envergure. Arrive à la rescousse Jeff Beal (***Carnivale***, autre prod HBO), chargé d'écrire un score « authentique » censé refléter la musique qu'auraient pu écouter les Romains à l'époque, et non un hommage au style emblématique de Miklos Rozsa. Pas d'orchestre, donc, si ce n'est quelques cordes et de furtifs élans de cuivres samplés, vite sabrés par une véritable légion d'instruments acoustiques issus de multiples horizons, de synthés aériens et de percussions. Si l'on est en droit de considérer la chose comme du new-age appliqué à tendance world music (à côté, **Gladiator**, c'est **Conan**), force est de reconnaître à Beal une réelle aptitude à installer de solides motifs mélodiques et à évoquer la période de façon crédible (notamment via de formidables essors rythmiques et une écriture riche en variations), à défaut de développer des thèmes de façon satisfaisante. Un comble pour une série basée sur l'évolution de ses personnages au sein d'un contexte historique, ce qui, rappelons-le, est l'essence même du cinéma épique. Le charme opère néanmoins, surtout si vous avez été séduit par les images. Reste que le fait que la B.O. de ***Rome*** soit ce qui se fait de mieux à la téloche actuellement a de quoi inquiéter, tant le résultat final, aussi agréable soit-il, évoque fréquemment un score de documentaire ou de jeu vidéo antique, voire les plages « orchestrales » de certains groupes gothiques ou heavy-metal. Même le ***Attila*** de Nick Glennie-Smith, pourtant très dérivatif, apparaît aujourd'hui comme bien supérieur à ***Rome***. Preuve que si la musique de film ne se porte pas bien fort, c'est encore plus le cas sur le petit écran. Suffit de comparer le traitement musical infligé ici au triomphe de César dans *Pullo Finds the Gold* avec le *Parade of the Charioteers* de **Ben-Hur** ou la musique de **Masada** pour constater l'étendue du carnage… C.D.

The Number 23 Harry Gregson-Williams/New Line Records

Harry Gregson-Williams est certainement l'un des rares bénéficiant du génie [illegible] a l'intelligence une identité musicale propre de ce nom, loin des usines du studio californien Remote Control (via MediaVentures). Pour sa troisième collaboration avec Joel Schumacher, le compositeur anglais s'en donne à cœur joie dans l'électro-jazzy mâtiné de trip-hop [illegible], dans le contexte de ses expérimentations sur **Phone Booth**. Le Mad Tilly, ponctué de vues déformées (façon Jump Reaction), nous plonge littéralement dans le cauchemar paranoïaque du héros. Dès les premières notes, on sent l'influence (volontaire ?) des prestations de Gregson-Williams (alias Newton Howard (**Fallen**, Hot Goldening) (**A Time to Kill**), mais aussi Graeme Revell (**The Crow**) pour les envolées lyriques et les riffs de guitares. À noter le morceau *Counting the Stars*, qui aurait pu figurer dans la score de **Batman Begins** vu son impressionnante ressemblance avec le thème principal de celui-ci. Au final, **The Number 23** est une bien nouvelle qui nous permettra d'oublier le navrant hommage opéré par H.G.-W. dans **DMA Vu**.

J.H.

Director's cut : Music From The Films Of Michael Mann Divers/Rhino

On se calme tout de suite : non, ce double CD ne contient pas la B.O. de **The Keep**. À vrai dire, la sélection des morceaux, très inégale, ne rend guère justice au fascinant univers musical de Michael Mann. Aucune trace de **Thief**, **The Last of the Mohicans** est illustré par la chanson de Clannad… Logique au final, puisqu'il s'agit d'un song album ne proposant aucun extrait de score, hormis le thème de ***Miami Vice*** de Jan Hammer. Bonne nouvelle, en revanche : on retrouve plusieurs titres issus de ***Manhunter*** (*Strong As I Am*, *This Big Hush*, *In a gadda da vida*…) et le *Runaway* de Del Shannon (tiré de ***Crime Story***). Mais l'ultime compil Michael Mann reste à produire, malgré le plaisir procuré par la réécoute de titres de Michael Brook, Moby, Massive Attack, Brian Eno ou Lisa Gerrard. C.D.

Lisa Gerrard - Best Of Lisa Gerrard/4AD

Estampillée artiste pour corbaks à l'époque de Dead Can Dance, qualifiée avec mépris de musicienne « world » par toute une frange de la communauté scorophile, Lisa Gerrard ne saurait pourtant être emprisonnée dans des catégories aussi réductrices. En témoigne ce best of fatalement non exhaustif, mais qui a le mérite de s'étendre sur plus de 20 ans de carrière et de renvoyer aux oubliettes toutes les remarques désobligeantes formulées à l'encontre d'une œuvre aussi solennelle que bouleversante. Avant même sa consécration hollywoodienne, la chanteuse australienne n'avait pas son pareil pour convoquer des images puissantes et faire naître une émotion authentique. L'ensemble de cette compilation constitue un vivier de sensations qui inspirera, soyons-en sûrs, encore beaucoup de cinéastes à venir, et les rêves de tout un chacun. D.D.

NEWS

Pas grand-chose à se mettre sous le dent, si ce n'est une très bonne nouvelle : après s'être occupé de **Alien vs. Predator 2**, le très doué Brian Tyler a été choisi pour composer la musique de… **John Rambo**, alias **Rambo 4** !

C'est le lundi 23 avril à 20 heures que le Grand Rex à Paris accueillera, en concert, exceptionnel de Lalo Schifrin, à l'occasion du 15e Festival du Film Jules Verne Aventures. Au programme : **Dirty Harry**, **Enter the Dragon**, **Bullitt**, **Mission : Impossible**… Renseignements sur www.[illegible]

Friday the 12th Chapter 2

RODOLPHE BONNET N'EST PAS DU GENRE À PERLER PLUS HAUT QUE SES FESSES. RÉALISATEUR D'UNE DIZAINE DE COURTS-MÉTRAGES, L'HOMME, AVEC SES DEUX CHAPITRES DE FRIDAY THE 12TH, REND HOMMAGE À SON PERSONNAGE CULTE : JASON VOORHEES. MAIS IL LE FAIT DE MANIÈRE TOTALEMENT DÉGÉNÉRÉE, EN OPPOSANT AU LÉGENDAIRE BOOGEYMAN DES FIGURES AUSSI CRAIGNOS QU'UN APPRENTI FASCISTE, UNE FUTURE MAMAN ET UN TOM CRUISE DU PAUVRE.

« *Polanski a fait* **Le Bal des vampires**, *Brooks a fait* **Frankenstein junior**, *et moi* **Friday the 12th** *! Je n'ai ni leur talent, ni leurs moyens, mais une chose est sûre : les meilleurs pastiches font rire non pas parce qu'ils se moquent des films parodiés (style* **Scary Movie***), mais parce qu'ils rendent hommage au genre.* » Ainsi, c'est à contre-courant des démarches actuelles, délibérément et gratuitement cyniques, que Rodolphe et sa bande (dont Laurent Gonel, interprète de Quint et responsable des effets gore) nous livrent la deuxième partie de leur **Friday the 12th**. Si le premier épisode était assez faiblard, les progrès sont ici flagrants. Pour ce numéro 2 totalement bis, pas de matos et surtout pas d'ambitions professionnelles, mais une pure et saine démarche de fan-boy amateur. « *Le premier film que j'ai réalisé était un slasher sérieux (***Ne te retourne pas***). Qui plus est un long-métrage ! Or, avec le recul, je le trouve de plus en plus drôle. Aussi, j'ai pensé qu'il était plus raisonnable de faire quelque chose de volontairement drôle et court. Et soyons honnêtes : à partir du septième chapitre, la saga* **Vendredi 13** *part en couilles. Les derniers épisodes de la série sont des nanars fabuleux : un scénario débile saupoudré de gore et de sexe. Je me suis contenté d'appliquer la même recette.* **Friday the 12th Chapter 1 – Deadly Murders at Free Style Lake** *est mon hommage direct aux* **Vendredi 13**. *Pour sa suite,* **Friday the 12th Chapter 2 – The Miguelito Reloaded Picture Show**, *j'ai élargi le champ de références en bouffant à tous les râteliers :* **The Rocky Horror Picture Show**, **Matrix**, **Mission : Impossible 2**, **Reservoir Dogs**, *j'en passe et des meilleurs.* » Un fan, on vous dit ! Fidèle à elle-même et loin de toute considération commerciale, l'équipe ne soucie pas d'en mettre plein la vue : lumière naturelle, quasiment aucun effet vidéo, prise de son rock'n'roll et masque de Jason acheté dans un magasin de farces et attrapes. « *90 % des films amateurs visent trop haut avec des moyens trop modestes... Le public décroche. Je crois que les* **Friday the 12th** *plaisent parce qu'ils ne trichent pas : le public sait à quel film s'attendre dès les trente premières secondes* » clame fièrement Rodolphe, qui aura finalement filmé sans aucun matériel, si ce n'est sa caméra Mini DV, « *la Canon XM2, le meilleur rapport qualité/prix quand je l'ai achetée en 2003. C'est la caméra que j'utilise quand je fais des films amateurs. Pour des productions plus ambitieuses, je loue l'appareil en fonction du type de postproduction déterminé avant le tournage.* » Car, en plus de réaliser des films honteusement dégradants pour le 7ème Art, Rodolphe mène aussi une carrière d'apprenti cinéaste plus sérieuse : « *Quand je fais des films, j'aime alterner les méthodes : forte ou douce.* **Friday the 12th** *relève de la seconde. Heureusement, il m'arrive quand même de travailler avec une équipe technique de 15 personnes et des acteurs qui tiennent la route (***Libre échange***, tourné la même année).* ». Preuve de son amour ultime pour le cinoche amateur, Rodolphe organise également tous les ans, pendant le Festival de Gérardmer, une sélection de courts fauchés (dont certains chroniqués dans ces pages) dans une ambiance fiévreuse et gothique : « *L'occasion pour tous les passionnés de se rencontrer, échanger et découvrir. Parmi eux se trouvent peut-être les futurs talents du cinéma fantastique français.* ». Un garçon en or ! **R-One CHAFFIOT**

Fiche réalisateur

Prénom : Rodolphe
Nom : Bonnet
Âge : 29 ans
Ville : Cremieu (Isère)
Études : Ingénieur
Mon contact : rodolphe.bonnet@gerbilles-productions.fr

Fiche film

Titre : Friday the 12th – Chapter 1 & 2
Durée : 2 x 29 min.
Support : Mini DV
Format : 4/3
Budget : peu importe !
Genre : comédie musicale gore
L'histoire en bref : Une bande de danseurs freestyle se fait défoncer la gueule à coups de machette.
Site internet du film : www.gerbilles-productions.fr (films en ligne)

Les 4 questions

Tes trois films cultes ?
Prince des ténèbres, Les Bronzés font du ski, Usual Suspects

Sur un baromètre de 1 à 10, à combien estimerais-tu la difficulté de faire ce court ?
1.

Si tu ne devais remercier qu'un seul réalisateur ?
Alan Smithee

Ton projet fantasme ?
Réaliser un des prochains Vendredi 13 !!!

Un thriller d'anticipation époustouflant signé Alfonso Cuarón

les Fils de l'homme

En double DVD collector le 24 avril

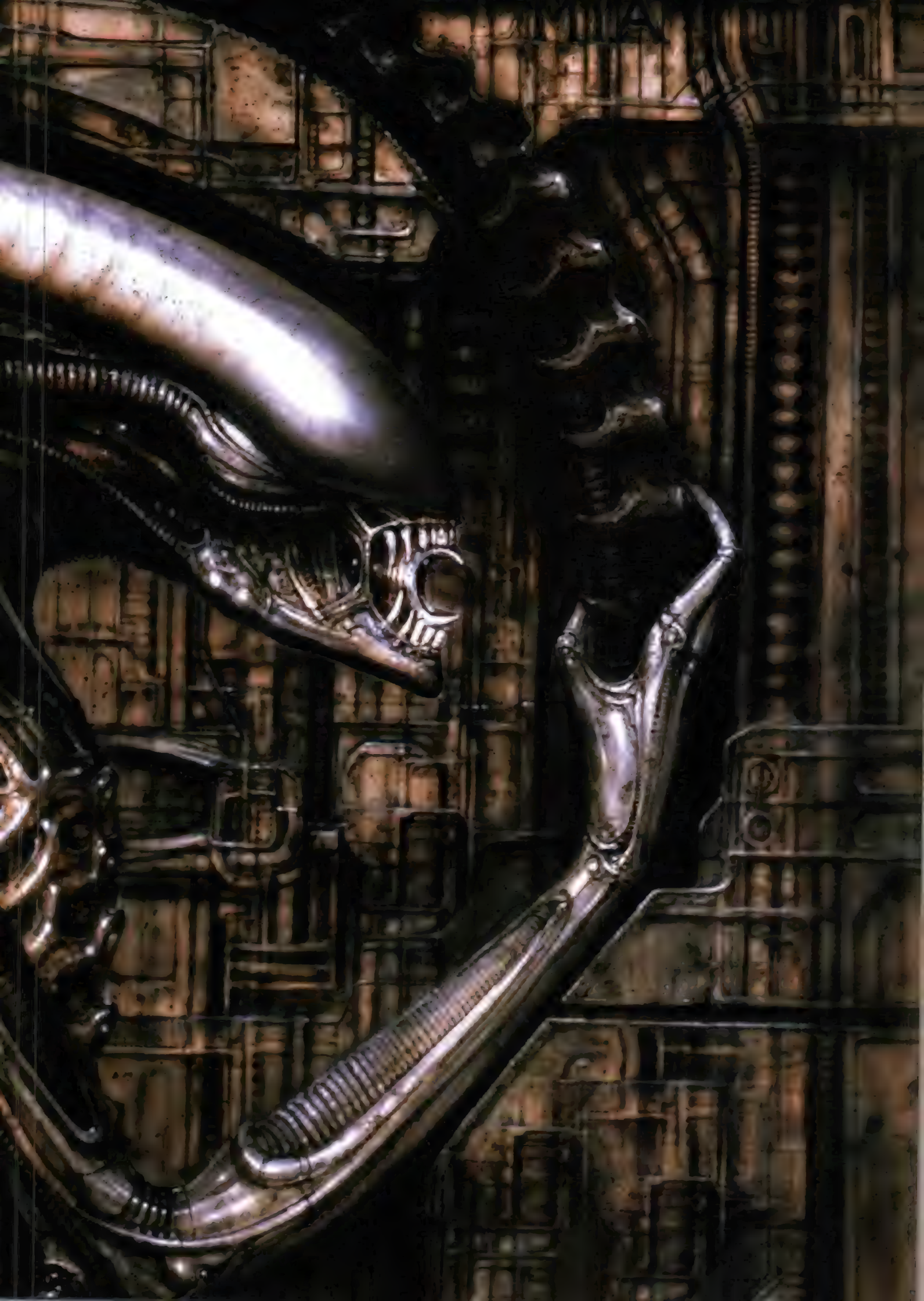
UNIVERSAL

UNIVERSAL PICTURES VIDEO

Que serait Alien sans lui ? Sans doute un tout autre film, tant son art du baroque cauchemardesque, du surréalisme dantesque, en imprègne les plus grandes scènes. Peintre paysagiste de l'enfer, Giger influence le cinéma fantastique et de science-fiction comme jamais artiste ne l'avait fait auparavant. Ce qui ne lui a pas vraiment porté bonheur...

La science des rêves

H.R. GIGER



Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas :
Le « Space Jockey » d'Alien.

Deux travaux préparatoires de Giger pour le Dune de Jodorowsky.

L'Alien dans toute sa splendeur.

« Les mêmes rêves revenaient sans arrêt. Des cauchemars. Ils étaient terrifiants. Et puis je me suis aperçu que lorsque j'en faisais des dessins, les rêves disparaissaient. Je me sentais beaucoup mieux. C'était une espèce d'auto-traitement psychiatrique. » Une manière de se justifier pour Hans Ruedi Giger, citoyen suisse né le 5 février 1940 à Chur, Helvétie.

Impressionné à cinq ans par une photo de **La Belle et la bête** de Jean Cocteau publiée dans le magazine *Life*, il admire naturellement Bosch, Dali, Max Ernst, Francis Bacon et... Freud. Ami de Timothy Leary, scientifique connu pour avoir fait l'apologie de l'usage scientifique des drogues, Giger affine son goût du dessin à l'école d'architecture et de design industriel de Zurich. Un apprentissage trop conformiste pour lui, mais qui constitue l'une des bases d'un destin professionnel très éloigné de la carrière de pharmacien espérée par son père. Destin qui le conduit vers la peinture classique puis à l'aérographe, vers des journaux underground, et vers la création d'objets – dont des pieds de micros pour le groupe Korn –, d'un bar à l'effigie de ses œuvres et de son propre musée à Gruyères, en Suisse.

Illustrateur de pochettes de disques pour Emerson, Lake and Palmer (*Brain Salad Surgery*), Deborah Harry (*Koo Koo*), Magma (*Attahk*) et de groupes de hard rock (Celtic Frost, Carcass), il apprécie tant la fréquentation des musiciens qu'il crée les décors du Mylènium Tour de Mylène Farmer en 1999.

À un arc déjà bien garni, ne manque plus à Giger, à la fin des seventies, qu'une corde. Celle du cinéma. Pour le meilleur et pour le pire.

DESCENDRE LA DUNE

Giger n'a pas attendu **Alien** pour s'intéresser au cinéma. *« J'ai commencé dès 1968 par des courts-métrages destinés à montrer mon œuvre »* précise l'artiste. C'est également dans cette mouvance que s'inscrit **Swiss Made** (1969), court-métrage de quarante-cinq minutes qui dévoile, entre autres, un extraterrestre avant-gardiste fait de polyester et de vinyle. Difficile d'y déceler un quelconque Alien en hibernation...

Après ces débuts confidentiels, se profile soudain à l'horizon un projet plus vaste et ambitieux, particulièrement adapté à l'univers tortueux et torturé de Giger. *« En 1974 ou 75, j'ai rencontré Christian Wander à un concert de Magma. Il travaillait alors sur la musique de* **Dune** *que préparait Alejandro Jodorowsky. Si celui-ci m'a ensuite contacté pour participer au story-board du film, ce n'est pas par l'intermédiaire de Wander, mais par celui de Dali, le peintre. Il a montré à Jodorowsky un livre de mes travaux que lui avait passé un ami. »* Une aubaine pour le Suisse, d'autant qu'il entre dans une équipe qui, sous la tutelle d'un Dali destiné à jouer l'Empereur, réunit déjà Moebius et un Chris Foss alors célèbre pour ses vaisseaux spatiaux. Enthousiaste, Giger aligne plusieurs dessins plus baroques les uns que les autres, en particulier diverses moutures du château des Harkonnen.

Quand, des mois plus tard, ce **Dune** avorte pour être confié par le producteur Dino De Laurentiis à David Lynch, Giger n'entend pas rester sur la touche. *« Par des amis, j'ai fait savoir à David Lynch que j'étais intéressé par une collaboration. Je n'ai jamais eu de réponse. Plus tard, j'ai appris qu'il m'en voulait pour la ressemblance, involontaire d'ailleurs, entre le bébé Alien et l'embryon d'***Eraserhead***. Ce qui m'a d'autant plus chagriné que je considère Lynch comme un immense artiste. »*

Écarté du nouveau **Dune**, Giger est remis en selle lorsque Dan O'Bannon, autre victime du changement d'orientation du projet, l'appelle depuis Los Angeles. *« C'était en août 1977, et il m'a parlé de cet* **Alien** *pour lequel j'ai immédiatement conçu des décors dans l'espoir d'être payé. Ce qui n'avait pas été le cas pour* **Dune**. *»*

DES OS A RONGER

Bien que Dan O'Bannon soit contraint d'abandonner la réalisation d'**Alien** à Ridley Scott, personne ne pousse cette fois-ci Giger vers la sortie. Au contraire. *« Après avoir vu l'exemplaire du Necronomicon que j'avais envoyé à Dan, Ridley Scott a aussitôt jugé que j'étais la personne qu'il lui fallait. »* Un déclic confirmé par une rencontre à Zurich, au domicile/atelier de Giger. *« J'ai commencé à travailler sur le film alors que la Fox n'avait même pas encore établi les contrats »* signale l'artiste, qui livre quarante-cinq toiles coupant tout lien avec les précédentes esquisses de Ron Cobb. Par la suite, Giger s'enfermera littéralement dans le monde extraterrestre du film. *« Quand il a commencé à travailler, il est allé voir la secrétaire de production pour lui demander des os »* témoigne une source anonyme. *« Je me souviens d'avoir vu arriver une procession de camions chargés de caisses. Ils avaient fait le tour des magasins de fournitures médicales, des abattoirs, et de Dieu sait quoi.*

Le lendemain, le studio débordait d'os et de squelettes les plus divers. Il y avait toute une rangée de crânes humains en parfaite condition, trois squelettes de serpents merveilleusement conservés, un crâne de rhinocéros. Tout. Giger avait tout ce qu'il voulait. Et il a commencé à sculpter et à modeler en utilisant les os et du styrophène. Giger était dans son atelier comme Dracula dans son château : les cheveux noirs, le teint de lys, les yeux flamboyants, cerné par les ossements... Malgré la chaleur caniculaire de cet été-là, il refusait de quitter sa veste de cuir noir. J'avais l'impression qu'il répugnait à quitter le moindre vêtement de peur que l'on s'aperçoive qu'il n'était pas humain. Qu'il sortait tout droit d'une histoire de Lovecraft ! »

Il y a effectivement du Lovecraft dans **Alien**, mais « *c'est* **Massacre à la tronçonneuse** *qui m'a le plus influencé* » reconnaît Giger. Pour les os, bien sûr, le reste provenant à 100 % de son imaginaire. D'autant que Ridley Scott ne lui demande rien de plus que de se référer à son *Necronomicon*. « *Je n'avais en fait qu'à copier mes propres idées, quitte à les modifier un peu en cas de besoin.* » Soit réduire la taille des yeux du grand alien, accentuer l'aspect organique du moindre détail, y compris des œufs dans lesquels couvent les bébés extraterrestres...

Les œufs, le monstre final, le titanesque pilote fossilisé, le vaisseau « squelettique »... C'est une évidence, Alien doit beaucoup à Giger. « *Que reste-t-il de mes milliers d'heures de travail sur le film ? Plus grand-chose !* » gémit-il encore de temps à autre, regrettant que l'intégralité du travail abattu ne soit pas présent à l'écran. « *De plus, l'Alien est trop exposé, surtout vers la fin, où il aurait mieux valu le garder dans l'ombre. Quand je pense à toutes ces nuits de travail pour un résultat pareil, je me désespère !* ».

Des faux pas certes, mais la conception graphique, sur laquelle s'appuient les effets spéciaux optiques et mécaniques, s'avère si réussie, si novatrice, qu'elle propulse Giger sur la scène des Oscars.

A PERDRE ALIEN

Giger aurait dû, en toute logique, être reconduit dans ses fonctions pour le tournage d'**Aliens**. Négatif pour James Cameron qui, pour mieux affirmer sa personnalité, refuse de faire appel à quelques-uns des principaux artisans du premier film. « *Ce qui n'a empêché personne de puiser dans l'univers biomécanique que j'avais mis en place sur* **Alien** » regrette le Suisse. « *N'ayant aucune expérience dans ce domaine, je n'ai pas remarqué qu'aucune clause dans le contrat de la Fox ne prévoyait de suites. C'était un contrat basique, calqué sur un modèle antérieur au premier grand succès du cinéma de science-fiction :* **La Guerre des étoiles** *! En clair, le studio pouvait disposer de mon travail sans me verser un rond ! N'ayant pas les moyens de financer des poursuites en justice, j'ai dû me contenter de très peu, principalement des maigres subsides que me rapportaient les produits dérivés.* » L'artiste dépossédé de son œuvre, en somme. « *Et la Fox n'allait pas m'engager sur les* **Alien** *suivants, dans la mesure où j'allais leur coûter bien plus cher que d'autres. On m'a même oublié au générique de* **Alien : La résurrection**, *dont je trouve le gros bébé du final particulièrement ridicule.* »

Privé d'**Aliens**, auquel il reconnaît cependant une « *jolie reine* », Giger réapparaît néanmoins sur le plateau d'**Alien 3**. À la demande de David Fincher, « *j'ai travaillé durant un mois à la conception d'une créature plus belle, plus élégante* ». Une collaboration pour des clous ? Pratiquement, tant Tom Woodruff Jr. et Alec Gillis, en charge des effets spéciaux, ignorent tout des indications et des croquis envoyés par fax, depuis Zurich, par Giger.

MAUVAIS ESPRIT

Pendant qu'il fait son deuil de la créature à laquelle il doit paradoxalement sa notoriété, Giger reçoit proposition sur proposition. « *Dans les premières années qui ont suivi* **Alien**, *j'en ai reçu une quinzaine, toutes ou presque en anglais ou en français,*

« J'AI APPRIS UN JOUR QUE DAVID LYNCH M'EN VOULAIT POUR LA RESSEMBLANCE, TOTALEMENT INVOLONTAIRE ENTRE LE BEBE ALIEN ET L'EMBRYON D'ERASERHEAD. »

Sur cette double-page, de haut en bas et de gauche à droite : L'un des monstres inspirés des visions de Giger dans Poltergeist II.

Deux superbes peintures de Giger, toujours pour Poltergeist II.

Sil, l'alien nymphomane de La Mutante.

si bien que je demandais des traductions en allemand, la seule langue dans laquelle mon imagination fonctionne vraiment. » Langue de Goethe ou pas, Giger peut, à l'époque, constater l'influence de son style sur un nombre assez impressionnant de films. Des sous-produits bien sûr, mais également des productions plus nanties, à l'instar de **Lifeforce** et de **L'Invasion vient de Mars**, du **Captain EO** de Francis Ford Coppola… Copié, plagié, détourné, il rêve qu'un Fellini le sollicite, et attendant que son ami Dan O'Bannon parvienne enfin à monter le projet d'une adaptation de *La Couleur tombée du ciel* de Lovecraft. « *À l'époque, j'ai dessiné l'affiche de* **Future-Kill** *à la demande de Ronald W. Moore, son réalisateur, alors qu'il visitait mon exposition à Zurich. Je lui ai rendu ce petit service d'après les photos d'un personnage qui s'inspirait nettement de mon style. Après* **Future-Kill**, *Moore m'avait promis un scénario adapté de mes peintures et de mon univers. Je ne l'ai jamais vu venir !* » Des frustrations, Giger en connaît bien d'autres dans les années 80. Celles d'abord générées par des projets qui ne voient pas le jour. « *En 1982, j'ai collaboré à* **The Tourist**, *un film pour lequel, en soixante-dix croquis et onze tableaux, j'ai conçu toute une gamme d'extraterrestres.* » Des extraterrestres qui, dans un futur proche, sont victimes d'abominables d'expériences scientifiques, jusqu'à ce qu'un savant repentant décide de les ramener à domicile. **The Tourist**, confié au réalisateur Brian Gibson, restera dans les cartons de la Universal, qui préfère miser sur le plus rassurant **E.T.** de Steven Spielberg. « *Gibson ne m'a cependant pas oublié. Lorsque Hollywood lui a confié* **Poltergeist II**, *il m'a rappelé. Naïf, j'ai cru qu'un gros budget allait m'assurer une certaine liberté d'expression. Les producteurs m'ont même annoncé que le script pourrait être revu en fonction de mon inspiration. Rien ne s'est déroulé comme prévu, et le résultat m'a horrifié.* » À l'écran, Giger ne peut que deviner ses intentions de départ, tant le montage massacre des séquences entières, comme celle où le comédien Craig T. Nelson vomit un embryon. À l'origine, l'embryon en question devait tomber lentement de la bouche de l'acteur, et se métamorphoser plus lentement encore. Au final, ne restent plus que les première et dernière étapes de la scène. Quant aux aspects physiques les plus dérangeants du personnage du révérend satanique, ils disparaissent purement et simplement, soit ignorés par la production, soit anéantis par des effets spéciaux si mauvais qu'il faut les cacher dans l'ombre.

Le salut dans le cinéma, Giger espère ensuite le trouver dans **The Mirror**, « *croisement entre Alice au pays des merveilles et Lovecraft* » dixit son initiateur, William Malone, qui parvient à convaincre le peintre suisse de retenter sa chance à l'écran après la fâcheuse expérience de **Poltergeist II**. Pas une mince affaire, d'autant que le réalisateur reproduit peu avant le look de l'Alien pour un **Scared to Death** qu'il aggrave immédiatement d'un

« ROGER DONALDSON, LE REALISATEUR DE **LA MUTANTE**, EST CERTES DOUE POUR **L'ACTION PURE**, MAIS IL NE CONNAIT RIEN **A L'HORREUR**. »

Créature du même acabit. Mais Malone est persuasif, passionné du *Necronomicon*. Giger se laisse tenter, comme il se laissera plus tard tenter par d'autres projets qui capoteront, particulièrement **Hellraiser in Space**, **Death Star**, également de William Malone, et le vaguement esquissé **The Train** d'un certain Ridley Scott.

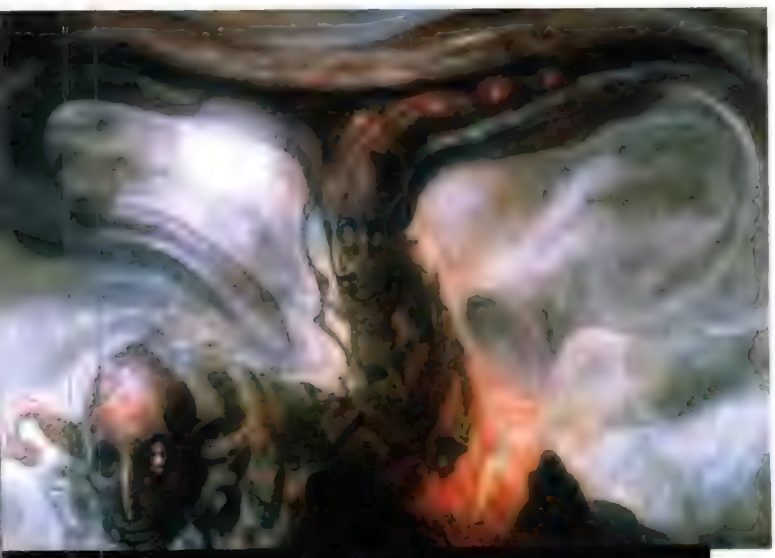
MAUDITE SIL

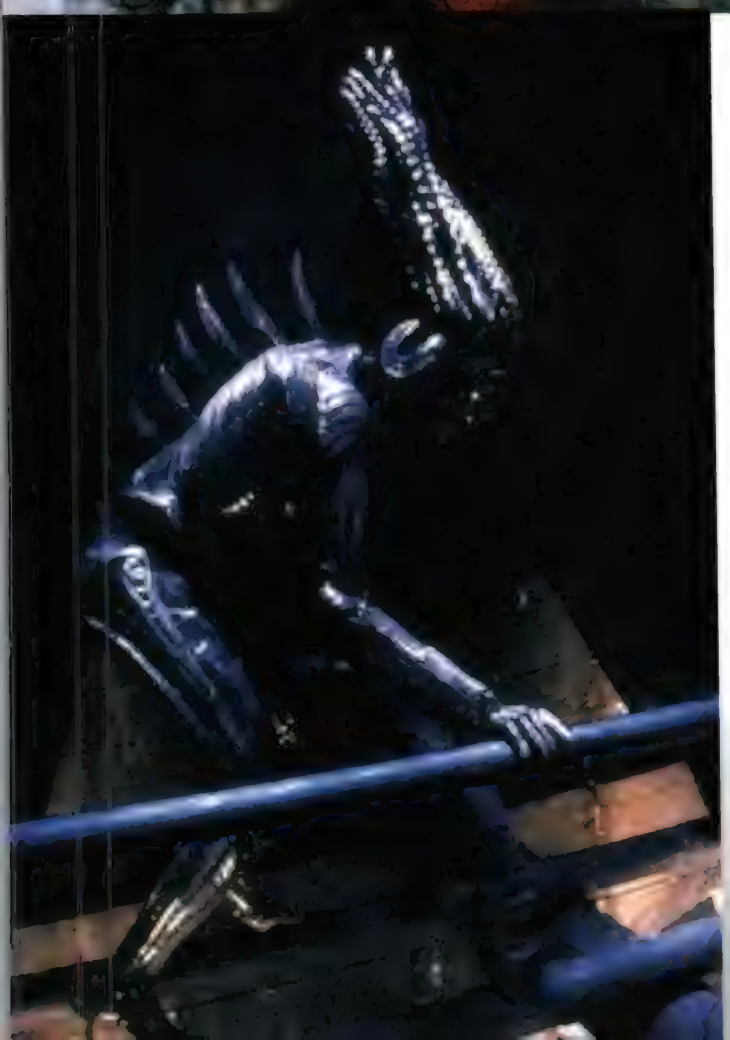
Non sans avoir dessiné, à titre amical, le préservatif germano-mordant de **Killer Kondom**, et fourni quelques visions dantesques au nippon **Tokyo : The Last Megalopolis**, Giger n'attend guère qu'Hollywood frappe de nouveau à sa porte. Échaudé par la dépossession d'**Alien** et le laminage de **Poltergeist II**, c'est avec circonspection qu'il voit venir à lui le réalisateur Roger Donaldson et le producteur Frank Mancuso Jr. Nul doute que le premier vénère sincèrement le *Necronomicon* et que le second pense sincèrement que l'artiste suisse est l'homme de la situation pour la conception de la prédatrice de **La Mutante**. « *Je n'ai pas résisté à leur proposition, tant le projet m'offrait l'opportunité de créer la créature dont je rêvais à l'écran : un monstre à la fois sensuel et terriblement dangereux, à l'image des femmes de mes tableaux. Généralement, on me demande de faire dans le hideux, les dents pointues et déchaussées. Pas cette fois.* » Et Giger de créer Sil la mutante avec le même enthousiasme que l'Alien de Scott. Version extraterrestre de Maria, le robot de **Metropolis**, Sil satisfait

pleinement son créateur, du moins au stade premier de sa conception. « *Telle que je l'avais imaginée au départ, Sil percevait une lueur verte autour des mâles humains incompatibles avec son processus de procréation. Furieuse, elle prenait des teintes rouge sombre et orange vif, puis ses cheveux et ses vêtements se consumaient, et des épines surgissaient de son dos. Transparente comme du verre, sa peau laissait ensuite voir l'intérieur de son corps : les veines, les organes, les disques autour du squelette…* » Et, cerise sur le gâteau, le rejeton dont elle est enceinte. Sur sa lancée, Giger reprend même un concept abandonné d'**Alien 3** : un baiser particulièrement glouton avec une langue se glissant jusqu'au plus profond de la gorge des amants non consentants…

D'idées, Giger en bombarde Donaldson et la production, qui font la plupart du temps la sourde oreille. « *Mes suggestions n'étaient pas les bienvenues. Ces gens-là attendaient une Sil répugnante, assez simple. De mon côté, je la voyais belle, complexe. Si Roger Donaldson se montre doué pour l'action pure, il ne connaît rien à l'horreur.* »

Giger va de déconvenue en déconvenue, regrettant encore l'usage de l'animation 3D lors du final, bataillant dur contre la MGM sur le montant de certains devis… Le coup de grâce : la séquence du cauchemar ferroviaire qu'il voit comme l'équivalent de la contribution de Dali à **La Maison du docteur Edwardes** d'Hitchcock. « *Elle n'était pas dans le scénario. J'y ai pensé au moment où Sil prend la fuite en train.* » L'excellente initiative, approuvée par tous, vire au pugilat. Si Giger construit à Zurich la maquette de la scène, convoi baroque sur rails constitué de têtes d'aliens, elle lui échappe rapidement. Excessivement coûteuse au goût du studio, qui choisit de la tourner, mais sans Giger, dans les ateliers de Boss Films à Los Angeles…





MUTANTE DE RATTRAPAGE

Giger sort de **La Mutante** dépité, d'une humeur d'autant plus maussade qu'il vient de perdre sa mère. Une sale passe, décidément, telle qu'il n'en avait pas connue depuis le suicide de sa compagne, la comédienne Li Tobler, en 1975.

Sil réapparaît pourtant dans la vie de Giger deux ans plus tard. Peter Medak, réalisateur chargé de **La Mutante 2,** parvient à persuader l'artiste que ses intentions sont pacifiques. « *Les garanties qu'il m'a données m'ont convaincu d'accepter de travailler sur cette suite.* » Giger trouve non seulement en Medak un cinéaste dont il admire le travail (particulièrement **Romeo Is Bleeding** et **Dieu et mon droit**), mais aussi « *un gentleman de la vieille école, nettement plus abordable que ne l'était Roger Donaldson* ». Effectivement, le courant passe entre les deux hommes, le réalisateur de **L'Enfant du diable** donnant des instructions aux artisans des effets spéciaux afin de respecter au mieux les dessins et croquis que le peintre faxe depuis la Suisse.

Résultat : un film plus gore, organique et « gigérien » que l'original, marqué par le rejet des images de synthèse (y compris dans l'attaque d'un molosse, tas d'os que termine un crâne à la **Terminator**), une naissance à la **Alien** et une Sil qui ferait bonne figure au salon de l'érotisme. « *Petite différence avec le concept du premier film : des jambes sensiblement plus longues* » précise un Giger globalement satisfait en dépit du statut de grosse série B du projet.

Si l'expérience de **La Mutante 2** l'a en partie réconcilié avec le cinéma, l'artiste ne se presse pourtant pas pour participer à un nouveau long-métrage. Attentif au potentiel plastique du jeu vidéo (il collabore en 1992 et 95 à **Dark Seed** et **Dark Seed 2**), il préfère s'atteler à ses propres productions, **The Cross and the Blade** et **The Mystery of San Gottardo**. « *Le premier est un film dramatique sans monstre ni créature, le second une histoire d'amour entre un type normal et une aberration de la nature, combinaison d'un bras et d'une jambe.* » Pas vraiment le style de productions dont raffolent les producteurs et Hollywood.

Au fil des ans, Giger se résigne et se concentre sur la peinture, les arts plastiques, et les expositions de son œuvre en Suisse et partout dans le monde. Goguenard, il sourit désormais à l'évocation de ses déboires post-**Alien**, heureux de se souvenir que tout avait pourtant si bien commencé…

Marc TOULLEC

FILMOGRAPHIE

1967 **High and Heimkiller** (court-métrage/réalisateur). 1968 **Swiss Made** (documentaire/coréalisateur avec Fritz Maeder, Fredi M. Murer & Yves Yersin). 1973 **Tagtraum** (court-métrage/réalisateur). 1975 **Giger's Necronomicon** (court-métrage/réalisateur). 1979 **Alien** de Ridley Scott + **Giger's Alien** (court-métrage/réalisateur). 1982 **A New Face of Debbie Harry** (court-métrage documentaire/réalisateur). 1986 **Poltergeist II/Poltergeist II : The Other Side** de Brian Gibson. 1989 **Teito taisen** ou **Tokyo : The Last Megalopolis** de Takashige Ichise. 1992 **Alien 3/Alien³** de David Fincher. 1995 **La Mutante/Species** de Roger Donaldson. 1996 **Killer Kondom/Kondom des Grauens** de Martin Walz (consultant). 1998 **La Mutante 2/Species II** de Peter Medak.

ALIENS, LE

1979. Ridley Scott réalise Alien, révolutionne la SF et l'épouvante en créant un genre inédit, et signe un classique historique. Une suite ne pouvait être, a priori, qu'inférieure à un tel exploit. C'était sans compter sur un jeune metteur en scène carburant à l'adrénaline pure nommé James Cameron. The rest is history...

Lorsque Walter Hill et David Giler, les producteurs d'**Alien**, décident de financer une suite au film de Ridley Scott, les séquelles (et encore moins les franchises) sont loin d'être monnaie courante à Hollywood. Les deux hommes ont tourné ensemble **Sans retour**, Hill est un proche de John Milius, producteur de **Retour vers l'enfer** : rien d'étonnant, donc, dans le fait qu'**Aliens** transpose le conflit vietnamien dans l'espace. En mai 1985, **Rambo II** explose le box-office, une raison supplémentaire de faire de ce projet de SF un véritable film de guerre. Et personne n'est mieux placé pour s'en charger que James Cameron, scénariste de **Rambo II**, technicien des effets spéciaux surdoué formé à l'école Roger Corman et réalisateur de **Terminator**, long-métrage où il a prouvé sa maîtrise d'un budget, son goût pour la pyrotechnie et son aptitude à propulser l'action par des éléments narratifs purement émotionnels. Déjà auteur d'un premier script pour **Aliens** en 1983 (l'original est l'un de ses films de chevet), Cameron le révise et l'adapte à la vision de la Fox en se servant des recherches effectuées pour **Rambo II**. Le studio, enthousiaste, lui offre de réaliser le métrage suite au choc **Terminator**. Cameron accepte à condition que le métrage soit produit par Gale Anne Hurd, qu'il a rencontrée chez Corman et qu'il vient d'épouser. Et c'est nanti de 19 millions de dollars de budget que le couple s'envole pour Londres au mois de septembre 1985, où doit avoir lieu le tournage, avec la bénédiction de Sigourney Weaver, très motivée par le script (et par un salaire mirobolant comme la dame sait si bien les négocier). En outre, Cameron s'entoure de vétérans tels Syd Mead (**Tron**, **Blade Runner**, **2010**) pour concevoir le visuel des vaisseaux, Ron Cobb (**Alien**, **Conan le barbare**) pour celui des créatures inspirées des dessins de Giger et Peter Lamont, chef-décorateur sur les **James Bond** qui connaît comme sa poche les studios de Pinewood où va se tourner le film (le tournage prendra également place dans une usine désaffectée bourrée d'amiante).

LA GUERRE SUR UN PLATEAU

Dès son arrivée sur les lieux, Cameron se fait des ennemis. L'équipe anglaise est habituée à un rythme de travail qui n'a rien à voir avec la frénésie réclamée par le jeune cinéaste : aussi rigoureux soit-il, le directeur de la photographie Dick Bush est viré et remplacé par Adrian Biddle, rompu à la cadence d'enfer des pubs qu'il a éclairées pour Ridley et Tony Scott. Le casting fait aussi les frais des exigences du réalisateur, les acteurs subissant deux semaines d'un entraînement commando spartiate sous les ordres du SAS britannique (ponctué par la lecture obligatoire de... *Étoiles, garde-à-vous ! – Starship Troopers* en VO – de Robert Heinlein !). Cameron va jusqu'à choisir la fille d'un militaire pour tenir le rôle de la petite Newt. Michael Biehn est appelé en urgence pour remplacer James Remar, qui préfère quitter le plateau avant de rentrer dans le lard du cinéaste. Le premier assistant est viré, puis repris après que les techniciens et les comédiens aient menacé d'arrêter le travail. Les horaires sont inhumains, tout le monde est épuisé, mais Cameron s'en fout et ne respecte rien ni personne (surtout pas la traditionnelle pause thé british !), secondé qu'il est par Gale Anne Hurd, encore plus détestée que son mari, Stan Winston, responsable des effets spéciaux des créatures et réalisateur de seconde équipe au caractère bien trempé,

Sur cette double-page, de gauche à droite : Ripley (Sigourney Weaver) entourée du commando de marines chargé d'affronter les aliens.

Le dantesque et légendaire affrontement final entre Ripley et la reine Alien.

RETOUR

et par son pote Lance Henriksen, très agacé par la condescendance britannique vis-à-vis des acteurs américains. Bref, c'est un cauchemar. Et ce n'est pas fini, puisque la phase de postproduction se fait parallèlement au tournage. Le monteur Ray Lovejoy (**2001**, **Shining**) ne cesse de remonter le film, ce qui oblige le compositeur James Horner à constamment réécrire son score (au final, quasiment aucun morceau ne sera placé au bon endroit). La Fox a fixé une date de sortie, il faut la tenir en même temps qu'un budget serré : c'est là que Cameron fait preuve d'un solide sens de l'économie acquis chez Corman, faisant construire décors, accessoires et costumes en récupérant du matériel obsolète dans des bases militaires, fourrant son nez partout et spécialement dans la gestion des effets spéciaux (il en profite pour recycler un effet mis au point dans **Piranhas II**) et révisant les concepts de Syd Mead et Ron Cobb. En mieux.

On connaît la suite : **Aliens** sort en juillet 86 aux USA, rapporte un max, est validé par la profession via sept nominations aux Oscars. Quelques années plus tard, James Cameron en livrera une version rallongée de dix-sept minutes plus conforme au montage initialement envisagé, profitant de l'apparition du LaserDisc et initiant ainsi la vague de director's cuts qui envahit de nos jours le marché du DVD.

WAR AND LOVE

Que reste-t-il, aujourd'hui, d'**Aliens** ? Sans nul doute un chef-d'œuvre de la SF. Sans nul doute une suite supérieure à l'original, sans lequel elle ne signifie pourtant rien, à l' instar de **L'Empire contre-attaque**. Mais surtout, un film de guerre comme on n'en avait encore jamais vu, qui dépasse son statut de métaphore du Vietnam pour s'imposer comme l'expression la plus viscérale de la peur de l'inconnu vécue sur un écran. La terreur hante chaque image, le moindre mouvement de caméra reflète la panique ou l'angoisse, et la réelle fascination de Cameron pour l'art militaire et l'héroïsme viril ne l'empêche pas de dire que l'arrogance d'un combattant face à un ennemi qu'il sous-estime et dont il ignore le terrain de chasse est l'instrument de sa perte. Et que le salut ne se trouve que dans l'amour : c'est son affection pour la petite Newt qui fait de Ripley une guerrière et nourrit sa haine pour ces monstres hideux qui veulent lui ravir celle qu'elle considère comme son enfant. C'est tout de même à cause de ces putains de bestioles que sa fille biologique est morte avant qu'elle ne puisse la serrer dans ses bras. En introduisant ce thème, inhérent à son œuvre, Cameron fait d'**Aliens** un métrage à la fois romantique et martial, esquissant par ailleurs avec une très grande sensibilité la naissance de tendres sentiments entre Hicks et Ripley, comme pour entériner le fait que rien ne résiste à l'amour. Même au sein du chaos et de la destruction, il sera toujours là, prêt à donner à l'être humain la force de se battre pour sa survie ou de se sacrifier pour ceux qu'il aime. Une constante chez Cameron, que ce soit dans **Terminator**, **Abyss** ou **Titanic**. Mais jamais la chose n'a été exprimée avec plus de férocité que dans **Aliens**, spectacle à la fois exaltant et bouleversant, monument immortel du cinéma d'action (la mise en scène n'a jamais été égalée dans le genre), film d'auteur jusqu'au bout du canon de ses flingues et œuvre d'un homme dont l'attrait pour la violence n'est rien d'autre qu'une manière virile de masquer un profond romantisme. Un peu comme un certain Paul Verhoeven, auteur d'un **Starship Troopers** qui est sans doute le seul digne héritier d'**Aliens** à ce jour…

Cédric DELELÉE

RESUME

Retrouvée dans l'espace après y avoir séjourné en hypersommeil durant plusieurs décennies, le lieutenant Ripley est rapatriée sur Terre pour y apprendre que sa fille est morte et qu'une colonie a été fondée sur la planète qu'infestent les aliens. Lorsque le contact est rompu avec ses habitants, elle se joint à un commando de Marines pour leur porter secours…

ALIENS. 1986. USA/G-B. REAL.: JAMES CAMERON. SCEN.: JAMES CAMERON, DAVID GILER ET WALTER HILL. DIR. PHOT.: ADRIAN BIDDLE. MUS.: JAMES HORNER. PROD.: GALE ANNE HURD POUR 20TH CENTURY FOX, BRANDYWINE PRODUCTIONS LTD. ET SLM PRODUCTION GROUP. INT.: SIGOURNEY WEAVER, CARRIE HENN, MICHAEL BIEHN, LANCE HENRIKSEN, BILL PAXTON… DUR.: 2H17. SORTIE FRANCE LE 8 OCTOBRE 1986.

DVD ZONE 2 NEUFS

Folie meurtrière 20 €

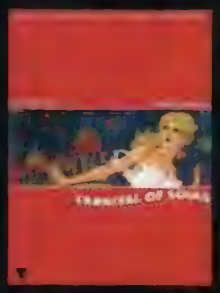
Réveillon sanglant 12 €

Nue pour l'assassin 20 €

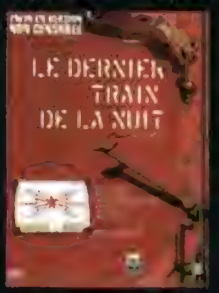
La Terreur des morts-vivants 12 €

2001 maniacs 22 €

Hard 20 €

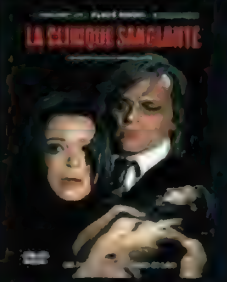

Carnival of Souls 15 €

Bloody Bird 20 €



Le dernier train... 20 €

SS Camp 5 20 €

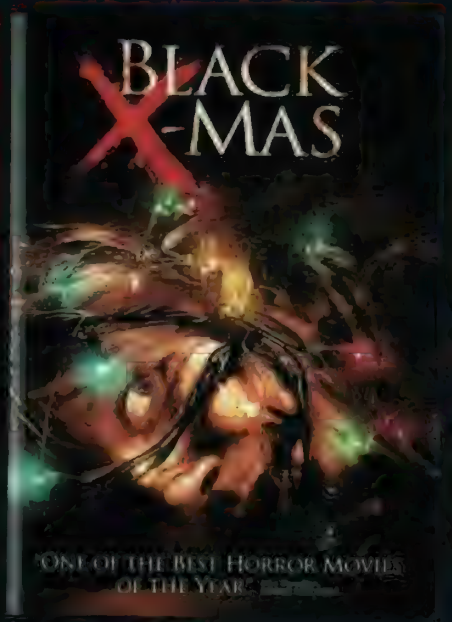


La Clinique sanglante 20 €

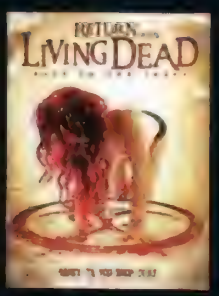
La Sorcière sanglante 23 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

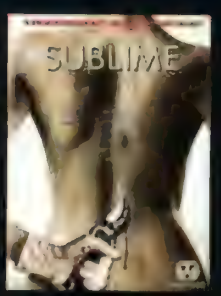
DVD ZONE 1 NEUFS



Black Christmas 35 €



Return of the Living... 35 €



Sublime 35 €

Le Dernier roi d'Ecosse 35 €

Smokin' Aces 35 €

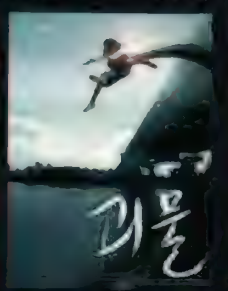
Spider-man 2.1 vers long. 29 €

Déjà vu 35 €

Une Nuit au musée 35 €

The Hitcher 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

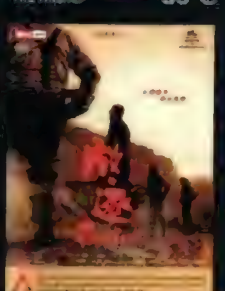

The Host (DVD HK) 29 €

La Cité interdite 29 €

Dog Bites Dog 29 €

Fearless director's cut 29 €

Confession of Pain 29 €


Exiled 29 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

69, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H30 À 20H00

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS
CHAPITRE 84

DARKMAN

1990. REAL.: SAM RAIMI. SCEN.: CHUCK PFARRER, SAM RAIMI, IVAN RAIMI, DANIEL GOLDIN ET JOSHUA GOLDIN. INT.: LIAM NEESON, COLIN FRIELS, NELSON MASHITA, RAFAEL H. ROBLEDO, FRANCES MCDORMAND, LARRY DRAKE. PROD.: ROBERT G. TAPPERT, RENAISSANCE PICTURES/UNIVERSAL. DIST.: UIP. USA.

Liam Neeson découvre le secret de la peau synthétique, tandis que sa compagne met la main sur un courrier prouvant la malhonnêteté du promoteur immobilier local, complice de l'affreux Durant, un malfrat réputé pour collectionner les doigts de ses victimes. Laissé pour mort par le commando chargé de récupérer le document, notre scientifique utilise son invention qui va lui permettre de changer de visage à volonté et ainsi fignoler sa revanche. Sam Raimi intègre les majors mais ne perd pas pour autant son style si caractéristique, proche de la bande dessinée, ni ce dynamisme inventif aux excès typiquement cartoonesques, même si l'auteur s'inspire ici clairement des héros de serial des années cinquante, comme Le Fantôme ou encore The Crimson Ghost. Sans oublier une influence asiatique assez flagrante (gunfight dans un entrepôt, héros meurtri préparant sa revanche, etc.). Quant aux **Darkman II** et **III**, repris en mains par le besogneux téléaste Bradford May, ils ne font que mettre en valeur les qualités du premier (M68P.18).

Darkman. Le temps se gâte et la chair est faible.

DARKNESS

1993. REAL. ET SCEN.: LEIF JONKER. INT.: GARY MILLER, CENA DONHAM, MICHAEL GISICK, BRIAN CARDWELL, RANDALL AVIKS. PROD.: LEIF JONKER, 13TH DREAM ENTERTAINMENT. USA.

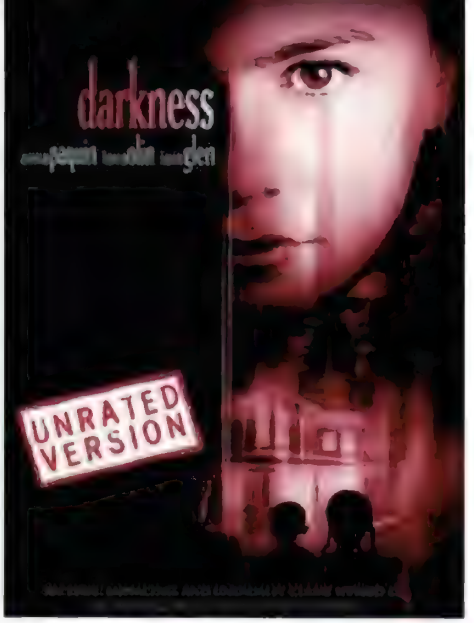
Variation bricolante sur le thème des nouveaux vampires alors à la mode. Un groupe de jeunes s'en revient d'un concert (tôt !) et découvre leur quartier décimé par des vampires, leur chien violé (?), leurs parents sucés à mort. La piste les entraîne à la poursuite d'une véritable horde de morts-vivants considérant la morsure comme le shoot ultime, la défonce totale, même si, ce faisant, ils gâchent la matière première, généreusement répandue sur le plateau. Ultra violent et assez mal joué, ce film de Leif Jonker, qui nous donnera en 2002 un certain **Demon Machine**, sortit une première fois dans un version vidéo lamentable. Remonté, remasterisé, enrichi de nombreux bonus, il nous revient en DVD ces temps-ci, tout neuf, tout beau... et toujours aussi sanglant.

Ici gicle la grande vedette de Darkness (1993) : the blood ! L'actrice n'est là qu'en tant qu'accessoire, pour jouer les (f)utilités.

DARKNESS

2002. REAL.: JAUME BALAGUERO. SCEN.: FERNANDO DE FELIPE ET JAUME BALAGUERO. INT.: IAIN GLEN, GIANCARLO GIANNINI, STEPHAN ENQUIST, ANNA PAQUIN, LENA OLIN, FELE MARTINEZ. PROD.: JULIO FERNANDEZ ET BRIAN YUZNA, FILMAX/DIMENSION FILMS. DIST.: BAC FILMS. ESPAGNE/USA.

Le renouveau du cinéma fantastique passe par la case Jaume Balaguero, dont le précédent



Darkness (2001). On a retrouvé les six gamins disparus : encore une histoire d'eau !

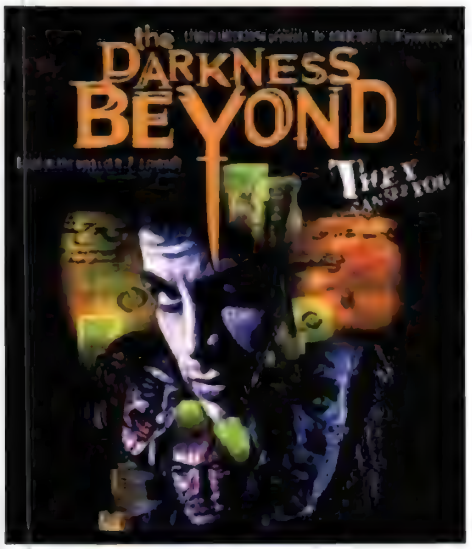
effort, **La Secte sans nom**, charma les principaux festivals du genre : Rome, Sitges (Grand Prix), Montréal, Rome, Gérardmer, Bruxelles... et vous reprendrez bien un doigt de Porto avant de partir. Mais, hormis un sens du visuel et du montage à nul autre pareil, le cinéaste sacrifie cette fois aux clichés d'usage, pour ne pas dire aux poncifs usagés. Ainsi, une famille vient s'installer dans une demeure ancestrale où six enfants disparurent quarante plus tôt. Que va-t-il advenir à la faveur de l'obscurité ? Cette fameuse « sombritude » tant redoutée par l'auteur visiblement marqué par ses propres terreurs enfantines... Eh bien, à peu près ce que l'on avait prévu, avec son lot d'apparitions glaçantes, de folie ambiante, de pluie battante et de forces occultantes prêtes à envahir le monde, ou pour le moins, le plateau de tournage. *« Je désirais rendre hommage au genre plutôt que de l'exploiter »* rit jaune le jeune Jaume. Prenons cela pour un simple exercice de style et n'en parlons plus. (M143P.30,M149P.52).

THE DARKNESS BEYOND

L'ALTROVE. 2000. REAL. ET SCEN.: IVAN ZUCCON ET ENRICO SALETTI D'APRES H. P. LOVECRAFT. INT.: MICHAEL SEGAL, LAURA CORATTI, GIUSEPPE GOBBATO, EMANUELE CERMAN, ROBERTA MARRELLI. PROD.: VALERIO ZUCCON. ITALIE.

Premier titre d'une trilogie tirée des nouvelles de H.P. Lovecraft, les autres se nommant **Unknown Beyond** (2001) et **The Shunned House** (2003). Dans un univers indéterminé, à une époque non précisée, la guerre fait rage, tandis que les protagonistes se refilent avant de mourir un livre maudit. Pas Mad Movies, non, mais le Necronomicon en personne, ou plutôt en in-quarto papier grand vélin, doré sur tranche, relié cuir. Tout ceci sous l'œil attentif des « Grands anciens », Nyarlathotep,

Mortiphera, et leurs copains, tous prêts à répandre le mal sur le pauvre monde. Sorti sous la bannière Uncut Movies, inutile de s'attendre aux *Malheurs de Sophie*, même si le cinéaste cherche une alternative entre l'horreur à l'italienne et le texte de l'écrivain, largement plus subtil.



DARKNIGHT

2000. REAL.: TERRY MARCEL ET MARK ERZA. SERIE TV. SCEN.: PHIL O'SHEA, MARK ERZA, ETC. INT.: BEN PULLEN, PETER O'FARRELL, CAMERON RHODES, JEFFREY THOMAS, CHARLOTTE COMER. PROD.: JOSEPH D. MORAIS. USA.

Rien que pour embêter les kids du sommaire, je l'aurais bien appelé **Parknight** (ah si, la nuit tombe sur le parc à un moment), mais comme j'en vois le bout, je supporte. Le Seigneur m'assiste dans cette noble besogne en m'accordant la force d'ignorer les sarcasmes. De toute façon, la postérité jugera ! Excusez si je vais à la ligne, l'émotion m'étreint autant qu'une Miss Marple sur les coups de 16 h 50...
Oui, alors ça se passe en 1193 (évidemment, vous ne pouvez pas bien vous rappeler, ou peut-être les plus grands d'entre vous...), au temps des preux chevaliers et des méchants usurpateurs. À la limite de l'heroic fantasy et de la chanson de geste (1), le récit s'attache à décrire divers épisodes tirés de l'œuvre de Walter Scott : l'emprisonnement de Richard Cœur de Lion, la lutte entre Ivanohé et le Prince Jean, les amours de Rebecca, le siège du château de Torquilstone, les sorcelleries du nécromancien Mordour et autres péripéties fantastiques assénées un peu dans le désordre, où se profile parfois l'ombre du *Seigneur des Anneaux*. Après un pilote de 120 minutes (distribué chez nous par Imatim), la série connut 22 épisodes, entre janvier 2000 et février 2002. (M148P.72).

(1) Contrairement à une idée reçue, la chanson de geste ne s'adressait pas seulement aux muets, mais à tout un chacun, sous forme d'un poème épique consacré aux exploits des héros légendaires. Prenez des notes, les gars du sommaire.

DARKSIDE, LES CONTES DE LA NUIT NOIRE

TALES FROM THE DARKSIDE : THE MOVIE. 1990. REAL.: JOHN HARRISON. SCEN.: MICHAEL MCDOWELL ET GEORGE ROMERO D'APRES ARTHUR CONAN DOYLE ET STEPHEN KING. INT.: CHRISTIAN SLATER, MATTHEW LAWRENCE, DEBORAH HARRY, JULIANNE MOORE, STEVE BUSCEMI, RAE DAWN CHONG. PROD.: RICHARD P. RUBINSTEIN, MITCHELL GALIN, PARAMOUNT PICTURES/LAUREL PRODUCT ONS. D ST.: CTV. USA.

John Harrison aborda très tôt le film à sketches en assistant son idole George Romero sur le tournage de **Creepshow**. Passé depuis réalisateur en titre pour la série TV ***Tales from the Darkside*** (une huitaine d'épisodes sur les 90 tournés entre 1983 à 1988), il dirige cette adaptation qui remporta haut la main le Grand Prix du Festival d'Avoriaz en 1991. Trois histoires au menu, racontées par un enfant menacé de mort ne trouvant que ce moyen pour retarder l'irréparable, ceci à la manière de Shéhérazade dans les contes des *Mille et une nuits*. Momie baladeuse, chat noir assassin et gargouille animée (des plus mauvaises intentions !) se partagent ainsi la vedette de cette transcription nettement plus démonstrative au niveau des trucages et des effets sanglants que la série télévisée correspondante. « *Normal : les productions Laurel se montrent toujours plus hardies* » vous dirait un chroniqueur fantaisiste, mais, Dieu merci, pas de ça chez nous, où le sérieux reste encore de rigueur... Enfin, le plus possible ! (M69P.42, M71P.28).

Et maintenant, la photo d'un joli réfrigérateur. Comment ? Un loup-garou ! En tout cas, ça se passe dans *Darkside, les contes de la nuit noire*, épisode de Michael Gormick.

DARKSIDE REBORN

MAKAI TENSHO : MADO-HEN. 1996. REAL. ET SCEN.: KAZUMASA SHIRAI D'APRES KAZETARO YAMADA. INT.: HIROYUKI WATANABE, YUKO MORIYAMA, TOMOROWO TAGUCHI. PROD.: YOSHINORI CHIBA ET NOBORU TSUNODA, GAGA COMMUNICATIONS. JAPON.

Remake du **Makai Tensho** signé par Kinji Fukasaku en 1981, et donc basé sur la même nouvelle de Kazetaro Yamada, auteur de maintes histoires surnaturelles souvent à base de guerrières ninjas. En l'occurrence, il s'attache à chanter les louanges d'un samouraï rebelle tombé au champ d'honneur dès la première bobine. Mince alors, y'a plus de film ! Si, car le héros, décédé, mais décidément décidé, arpente l'au-delà afin de rallier quelques spectres à sa juste cause et préparer ainsi sa revanche. Le métrage clôt là son récit, poursuivi dans un **Darkside Reborn : Path to Hell** tourné dans la foulée par le même Kazumasa Shirai, qui se cartonne gentiment au passage le classique **Les 7 samouraïs** de Kurosawa. L'histoire resservira en 2003 pour un nouveau **Makai Tensho** signé Hideyuki Hirayama, avec Yosuke Kubozuka dans le rôle du guerrier Shiro Amakusa. Quant à Kazumasa Shirai, il reprendra le thème à peine déformé dans un **Makai Tensho : The Armageddon** pondu en 1999, et toujours produit par la célèbre Gaga Communications (pas si gaga, d'ailleurs, puisqu'elle distribuera au Japon le futur **John Rambo** de Sylvester Stallone himself) !

DARKWALKER

EX HOBB'S GROVE. 2003. REAL.: DANNY DRAVEN. SCEN.: DAN JACOBS. INT.: MICHAEL SAGE, DAVID DEW.TT, RICK IRVIN, KATHLEEN TAYLOR, BRENDA MATTHEWS. PROD.: CHUCK WILLIAMS, DARKWAVE FILMS. USA.

Danny Draven est un pur produit Full Moon, réalisateur, mais aussi monteur sur pas mal de productions maison comme **Doll Graveyard**, **Petrified**, **Evil Bong** ou **Witches of the Caribbean**, en attendant un **Cold Snap** déjà annoncé. Légèrement plus doué que ses confrères, il sacrifie hélas aux thèmes rebattus imposés par la prod, soucieuse de ratisser large. **Darkwalker** ne déroge pas à la règle avec l'habituelle bande de jeunes désireux de s'éclater pour Halloween. Reste plus qu'à planter le décor : la maison fantôme d'un parc d'attractions, cela vous ira ? Hantée comme il se doit par une créature démoniaque ivre de vengeance. Le genre de film prévisible, hésitant sans cesse entre horreur et comédie, mais plutôt bien fait (pour vous !).

DARKWORLD

2006. REAL.: DAVID PALMIERI. SCEN.: ADAM HACKBARTH. INT.: SEAN WING, STEVE JONES WATSON, JEFF SWARTHOUT, GINA VALONA, MARIA MARINI. PROD.: DAVID S. STERLING, DEVIL GIRL PRODUCTIONS. USA.

« *She comes from hell to steal your soul* » annonce le slogan, et c'est un très bon slogan car,

en effet, il ne s'y passe pas grand-chose d'autre. Gina Valona incarne la défunte chargée de la besogne, soudain prise de scrupules lorsqu'on lui ordonne de s'en prendre à sa sœur aimée, la belle Maria Marini. Furieux, Satan délègue sur Terre une escouade de démons à la poursuite des deux demoiselles. Habillée cuir, façon Beckinsale dans les **Underworld**, l'héroïne affronte ainsi ses condisciples (en un mot, oui...) appelés plaisamment Mr. Sixx, Ripper ou Fangerella. Connu également sous les titres **Demonica : The Darkest Angel** et **Demonica : Soul Huntress**. Encore une fois, tout est dans l'énoncé !

DARNA

1951. REAL.: FERNANDO POE. SCEN.: D'APRES MAX RAVELO. INT.: ROSA DEL ROSARIO, BEN PEREZ, MANUEL UBALDO, MILA NIMPA, CRISTINA ARAGON. PROD.: ROYAL FILMS. PHILIPPINES.

Le personnage de Darna se veut la réponse folklorique à la Wonder Woman créée en 1941 par le psychologue américain William Moulton Marston, qui préfèrera signer Charles Moulton. Mars Ravelo s'en inspire de manière assez désinvolte pour imaginer sa super-héroïne volante, Darna, dans le civil astucieusement dissimulée sous les traits de la naïve Narda (!). Justicière au grand cœur – et aux formes généreuses –, elle affronte ici son ennemie habituelle, la méchante Valentina, une créature aux pouvoirs magiques incarnée par Cristina Aragon. Une fois n'est pas coutume, Mila Nimpa, la timide Narda, laisse le rôle-titre à Rosa del Rosario (déjà l'interprète d'un **Satanas** fantastique datant de 1932) qui le reprendra lors d'un **Darna at ang Babaeng Lawin** tourné l'année suivante. Ce qui signifie, pour les philippophones distingués que vous êtes (ah si !) : Darna et la femme-faucon.

Fac-similé d'un comics de Darna paru dans les années cinquante. Pardon, d'un « Komics ». Jé mé zui drombé un bedit peuhhh.

DARNA AND THE PLANETMAN

SI DARNA AT ANG PLANETMAN. 1969. REAL.: MARCELINO NAVARRO. SCEN.: D'APRES MARS RAVELO. INT.: GINA PARENO, VIC VARGAS, GINA ALAJAR, BOY ALAJAR, BELLA FLORES. PHILIPPINES

Onze ans passent et Rosa rosit de voir sa compatriote Liza Moreno lui reprendre l'habit de lumière à l'occasion d'un beau doublé sorti en 1963, **Isputnik vs. Darna** et **Si Darna at ang babaeng impakta**, avant que la nouvelle venue Eva Montes ne s'en empare en 1964 dans **Darna at ang Babaing**, passant à son tour le relais à Gina Pareno, vedette de ce **Si Darna at ang Planetman** de Marcelino Navarro, un ancien monteur monté cinéaste. L'héroïne s'oppose là à un extraterrestre vindicatif, capable lui aussi d'évoluer dans les airs. Le récit en appelle à tous les artifices de la science-fiction pas chère : soucoupes volantes en toc, armes futuristes en plastique, monstres mutants et envahisseurs de planètes. Puis Gina Pareno enlève son costume (oh oui !) et le confie à Vilma Santos pour une solide tétralogie (**Fly, Darna, Fly !**, **Darna and the Giants**, de Emmanuel H. Borlaza, 1974, **Darna vs. the Planet Women** d'Armando Garces, 1975, et **Darna at Ding** de J. Erastheo Navoa, 1980). Entre-temps, Rio Locsin maîtrisait le rôle d'un décolleté plongeant lors du **Bira, Darna, bira !** de 1979 et de Tito Sanchez (un malheureux contraint à tourner toujours debout !). Puis, débarquèrent Brenda del Rio (pour le **Darna Kuno** de Luciano Carlos, 1979, où elle nous pond un petit « Darno », héritier des pouvoirs de sa maman...), Sharon Cuneta (invitée-surprise du **Captain Barbel** de Leroy Salvador, 1986, également inspiré de Max Ravelo), et enfin Nanette Medved, mais changeons plutôt de paragraphe, cela nous fera du bien.

DARNA

1991. REAL.: JOEL LAMANGAN. SCEN.: FRANK G. RIVERA D'APRES MARS RAVELO. INT.: NANETTE MEDVED, EDU MANZANO, TONY LAMBINO, TONTON GUTIERREZ, DENNIS PADILLA, NIDA BLANCA. PROD.: VIC DEL ROSARIO JR., VIVA FILMS. PHILIPPINES.

L'énergique Nanette Medved (surtout comparé à son partenaire Tony Lambino...) reprend ainsi le double rôle. Narda est au départ une pauvre jeune fille à qui une divinité pourvue d'une paire d'ailes du plus bel effet confère de super-pouvoirs afin de combattre le crime et défendre les opprimés. Dès qu'elle mâche une certaine perle magique reçue pour l'occasion, et pour peu qu'elle profère la formule consacrée : *« Darna !!! »*, elle se métamorphose en une super-woman avec un serre-tête doré doté de deux petites ailes, un wonderbra assorti de deux imposantes étoiles (au moins du 90-95 pour les connaisseurs), deux bracelets étincelants, deux longues bottes rouges et encore un genre de mini-pagne garni de gros bijoux. Dans son combat contre le maléfique Dominicio, adorateur du démon, l'héroïne rencontre une gorgone nommée Valentina (aux ordres de son maître satanique flanqué d'une fort curieuse femme-chauve-souris...) qui balade un reptile enroulé autour de son cou, ou bien lové dans un bagage à main, et à qui elle fait couramment la causette au cours de l'action (au serpent, hein, pas au sac...). De son côté, l'animal lui répond volontiers et livre même quelques commentaires sur le déroulement de l'intrigue. Laissez tomber, c'est philippin...

DARNA : ANG PAGBABALIK

1994. REAL.: PEQUE GALLAGA, LORE REYES. SCEN.: FLOY QUINTOS D'APRES MARS RAVELO. INT.: ANJANETTE ABAYARI, EDU MANZANO, RUSTOM PADILLA, BONG ALVAREZ, PILITA CORRALES, CHERIE GIL. PROD.: WILLIAM C. LEARY, VIVA FILMS. PHILIPPINES.

Avant que l'héroïne ne gagne sa série TV, en 2005, et fasse l'objet d'un remake sous l'égide du talentueux Ram Gopal Varma, Anjanette Abayari reprend le rôle de Darna à la faveur de ce titre signifiant tout simplement « le retour de Darna ». Elle y retrouve son adversaire Valentina, incarnée cette fois par Pilita Corales. La Gorgone tente d'étendre son influence maléfique en émettant des messages subliminaux sur les réseaux télévisuels (ce qui manque cruellement chez nous. Imaginez à TF1 des signaux du genre *« Arrêtez de regarder cette merde et foncez plutôt au cinoche »*, comment que ça relancerait l'industrie du cinéma ! Enfin bon...). Donc, l'affaire est grave, d'autant que Narda a perdu la perle magique lui servant à devenir Darna (quelle cruche !) et que Valentina, aidée cette fois par ses sœurs, gorgones elles aussi, s'efforce de répandre un culte satanique menaçant de détruire notre civilisation. Mais personne ne s'inquiète : Darna dirladada (traduit du philippin : *« Darna va nous tirer de là »* !).

Darna, la série TV de 2005. Angel Locsin pressentie pour un Darna : The Movie à venir cette année.

DARNA MANA HAI

2003. REAL.: PRAWAL RAMAN. SCEN.: ATUL SABHARWAL, RAJNISH THAKUR ET ABBAS TYREWALA. INT.: SAMEERA REDDY, ANTARA MALI, SOHAIL KHAN, BOMAN IRANI. PROD.: RAM GOPAL VARMA, VARMA CORPORATION LIMITED. INDE.

Des Philippines, nous galopons en Inde. L'auteur des mémorables **Shiva**, **Kaun**, **Raat** et **Bhoot** (le mec qui aime les titres courts !) nous y attend pour une anthologie assez calquée sur des productions américaines contemporaines et produite par ses soins. Une poignée d'étudiants égarés (aux deux sens du terme...) dans la cambrousse décide d'investir une maison déserte et d'y passer la nuit. Comme l'endroit les inquiète un tantinet, pour ne pas céder au sommeil, ils se racontent des histoires à dormir debout sous la forme de six sketches. Mais bientôt, la fiction va laisser place à la réalité. Apparemment satisfait du résultat, Prawal Raman participera trois ans plus tard à un **Darna Zaroori Hai**, entouré de cinq autres réalisateurs, toujours sous la férule de Ram Gopal Varma. Tout cela n'a bien entendu rien à voir avec notre héroïne volante qui donne désormais dans la comédie musicale, la série télé, et même dans la pub pour Toyota. En voiture, Simone...

DARWAZA

1978. REAL.: TULSI RAMSAY ET SHYAM RAMSEY. SCEN.: KUMAR RAMSAY. INT.: ANIL DHAWAN, SHYAMALEE, IMTIAZ KHAN, ANJU MAHENDRU. INDE.

D'Inde, nous restons en Inde, où les frères Ramsay contrôlent la situation. La fratrie besogne en effet depuis 1972, date d'un certain **Six pieds sous terre** (**Do Gaz Zameen Ke Neeche**, autrement dit), mêlant divers thèmes du Fantastique, avant de lâcher sur les écrans le fameux **Purana Mandir** dans lequel un monstre suce les yeux de ses victimes ! **Darwaza** décrit pour sa part la fureur de la déesse Kali après qu'on lui ait brûlé un de ses prêtres. Pas câline, la Kali, qui provoque l'intervention d'un genre de loup-garou vengeur, aux poils hérissés et aux yeux injectés de sang. L'influence de la Hammer se fait nettement sentir, et les frérots poursuivront dans la même voie avec **Bandh Darwaza** (allons, bon !), d'autres récits de vampires, de vaudou, de yéti et même, à la faveur du **Mahakaal** tourné en 1993 par Tulsi Ramsay, une imitation flagrante des **Griffes de la nuit** !

THE DARWIN CONSPIRACY

VID.: **COMPLOT GENETIQUE** 1998. REAL.: WINRICH KOLBE. SCEN.: GLEN A. LARSON. INT.: JASON BROOKS, ROBERT FLOYD, ROBERT KERBECK, STACY HAIDUK, NATASHA PAVLOVICH, WENDY BRAUN. PROD.: MICHAEL PRESCOTT, VIACOM. USA.

Une mission dans l'Antarctique retrouve le corps intact d'un homme prisonnier des glaces depuis des siècles. Pas Louis de Funès, non, mais un être parfait, âgé de 300 ans malgré son apparente jeunesse, à la capacité cérébrale extraordinaire, peut-être le représentant d'une race inconnue que les scientifiques, faute de mieux, comparent déjà au Tout-Puissant. Un ambitieux politicien charge aussitôt deux équipes d'œuvrer sur l'ADN du personnage dans le but secret de créer des surdoués à la demande. Les expériences se succèdent, d'abord sur des rats, sur un singe développant vite d'incroyables pouvoirs psychiques, puis sur le frère du héros, attardé mental mais sportif émérite. Glen A. Larson, scénariste de ***Buck Rogers***, ***Nightman*** et des ***Galactica***, conduit son récit de façon passionnante, même si l'histoire finit par déboucher sur une sordide affaire d'intérêts privés d'une désolante évidence. L'eugénisme ne servira pas à la culture, au plaisir, aux sciences humaines ou au progrès social, mais à produire davantage d'argent et améliorer éventuellement nos performances au basket-ball. De là à conclure que le singe descend de l'homme, et non le contraire...

DAS BILDNIS DER DORIANA GRAY

1975. REAL. ET SCEN.: JESUS FRANCO. INT.: LINA ROMAY, MONICA SWINN, MARTINE STEDIL, RAYMOND HARDY, RONALD WEISS. PROD.: ERWIN C. DIETRICH, EL TE FILM. SUISSE.

Cette féminisation inattendue du récit d'Oscar Wilde s'inspire en fait du classique **Sœurs de sang** de Brian de Palma. Lina Romay incarne l'héroïne croqueuse d'hommes (au sens parfois littéral du terme) que le hasard a rendu frigide, ce qui n'est pas de pot tout de même. En revanche, sa sœur jumelle, et siamoise, dont elle fut autrefois séparée, ressent à sa place les émotions par télépathie, y compris ses orgasmes (allo, oui, surtout ne coupez pas !). Les deux frangines baladent ainsi leur folie commune jusqu'à une conclusion des plus tragiques. Pour tout dire, on s'ennuie ferme, même si le film se veut une ode à l'anatomie généreuse de Lina Romay, tout comme l'était déjà le léthargique **Shining Sex** du même auteur. Il nous en Romay d'ailleurs deux couches, puisque Lina interprète aussi la sœur internée dans la clinique d'un certain docteur Loth (vite rebaptisé « Orlof » dans la version anglo-saxonne, aux titres variés : **Dirty Vampire**, **Marquise de Sade**, etc.). Pour francophiles avertis.

Das Bildnis der Doriana Gray. Le charme moelleux de Lina Romay, ou bien le charme de Lina Romay moelleux, c'est comme on veut...

DATE WITH A VAMPIRE

2001. REAL.: GREGORY CABOT (JEFFREY ARSENAULT). SCEN.: KEVIN J. LINDENMUTH. INT.: ROBIN MACKLIN, JOSEPH ZASO, LORI THOMAS, CYNTHIA POLAKOVICH. PROD.: JEFFREY ARSENAULT, AFTER MIDNIGHT. USA.

Derrière ce nom de Gregory Cabot se cache le brave Jeffrey Arsenault rencontré sur la série des **Crimson Nights : Vampire's Seduction**. Un expert catégorie sex and run, adepte du « comment cinocher sans peine ». Et c'est assez simple, en effet : les filles courent après leurs neurones pour revenir tout épuisées prendre leur douche sur le plateau. Pendant ce temps, le scénariste ne réfléchit pas et c'est peut-être mieux ainsi, laissant le dialoguiste s'exprimer pour corroborer du même coup notre impression première : « *You're just a lesbian vampire with one thing* (le neurone, sûrement !) *going on in your battly little brain* » s'écrie ainsi Robin Macklin à la fesse de la belle Lori Thomas qui lui sourit bêtement (« fesse », oui, ils disent ça dans la VO. Comment ça, « face » ? Ah bon, vous êtes sûrs ? J'avais bien entendu « fesse », pourtant !). Toute ressemblance avec **Entretien avec un vampire** ne saurait être qu'opportunément fortuite. Grand bien nous fesse...

DATE WITH AN ANGEL

1987. REAL. ET SCEN.: TOM MCLOUGHLIN. INT.: EMMANUELLE BEART, MICHAEL E. KNIGHT, PHOEBE CATES, PHIL BROCK, ALBERT MACKLIN, BIBI BESCH. PROD.: MARTHA DE LAURENTIIS, DE LAURENTIIS ENTERTAINMENT GROUP. USA.

L'auteur d'un honorable **Vendredi 13 n°6** (**Jason le mort-vivant**) reprend le thème de Miranda, déjà revisité dans le **Splash** de Ron Howard. Le héros trouve en effet dans sa piscine un ange tombé du ciel ressemblant fort à Emmanuelle Béart (ce qui tombe bien une deuxième fois, car c'est elle !). Comment dissimuler l'événement à son entourage et surtout à sa fiancée déjà fort agitée, et pas vraiment « aux anges » (Phoebe Cates dans un beau numéro d'actrice) ? La comédie romantique à la Frank Capra prend ici gentiment le pas sur l'argument fantastique, même si Robert Edlund fait superbement évoluer son personnage au moyen d'effets spéciaux plutôt crédibles. Tout le film tient d'ailleurs sur les fragiles épaules (bon d'accord, sur les ailes...) de la gracile Emmanuelle, merveille d'innocence et de candeur séduisante. « *Une comédie qui vous mènera directement au septième ciel* » promet justement une jaquette vidéo très enthousiaste ! Ce que pense sûrement Michael E. Knight, qui regarde Emmanuelle... béat ! (M73P.44).

Date With an Angel : Michael esquisse un pas de danse et Emmanuelle s'envoie en l'air !

RUSSIE LA

Le cinéma russe n'a pas produit que des grands drames ou des films de guerre, il s'est aussi illustré à de nombreuses reprises dans le registre de la fantasy, et ce de la plus belle façon qui soit. Incontournable !

Le cinéma étant une industrie, les films qui font officiellement l'Histoire sont souvent, par la force des choses, ceux qui bénéficient du plus gros budget marketing, et qui, par conséquent, attirent le grand public. Ainsi, tout le monde connaît **Le Seigneur des Anneaux** de Peter Jackson. D'un autre côté, personne (façon de parler) ne connaît le sublime **Le Géant de la steppe** (**Ilya Muromets**, 1956) d'Aleksandr Ptushko qui, en matière de fantasy, en remontre sans problème au Néo-Zélandais. D'ailleurs, et bien tristement, qui se souvient encore aujourd'hui de cet immense cinéaste russe, digne de figurer parmi les géants du Fantastique au même titre que James Whale, Nobuo Nakagawa et Georges Franju ? Ah, les affres de la mondialisation... Ptushko est sans conteste la grande figure de la fantasy russe, une sorte de croisement entre Ray Harryhausen (c'était un spécialiste de la stop-motion), Walt Disney (il fut l'un des tout premiers animateurs du pays) et Richard Fleischer. Le livre Animation Art le désigne quant à lui comme le Spielberg soviétique. Bref, un incontournable du 7e Art qui a fait rêver la Russie (alors URSS) pendant des décennies. Ptushko s'attelle après-guerre à toute une série d'adaptations de contes et légendes russes. Sa première réalisation dans le domaine est **La Fleur de pierre** – qui est également le tout premier film en couleurs du cinéma local –, l'histoire d'un tailleur de pierre à qui une fée commande une sculpture en forme de fleur. Le travail du cinéaste est tellement marquant qu'il reçoit le Prix de la Meilleure Couleur (oui, oui ça existait !) au Festival de Cannes de cette année. En 1953, il enchaîne avec une autre adaptation d'un conte, **Le Tour du monde de Sadko**, qui bénéficie même d'une sortie américaine grâce à Roger Corman, sous le titre... **The Magic Voyage of Sinbad**. À cette occasion, le film est sérieusement remonté, et le personnage principal, Sadko, se transforme donc en un Sinbad probablement plus parlant pour les Occidentaux. Produit par les studios Mosfilm, **Le Tour du monde de Sadko** raconte la quête d'un homme autour du monde pour trouver l'Oiseau du bonheur, afin de pouvoir aider le Peuple. Un conte philosophique et initiatique qui, malgré les apparences, n'est pas plus communiste que les aventures de Robin des Bois, qui traitent au final d'une histoire similaire (même si l'on est tout de même plus proche ici de *L'Odyssée*).

LA GLOIRE ET LES HONNEURS

Le sommet, Ptushko va l'atteindre avec son troisième film de fantasy. Mettant en scène un célèbre personnage du folklore national, **Le Géant de la steppe** est une œuvre qui donne tout son sens au mot « épique ». Tourné dans un magnifique Scope (autre première pour le cinéma russe de l'époque), Ptushko y

Sur cette double-page : Quatre images issues du Géant de la steppe, bel aperçu de l'ampleur épique et de la splendeur graphique de l'heroic fantasy russe.

ROUGE

fait preuve d'une parfaite maîtrise de la réalisation et du récit. Bien que ce soit sa première utilisation du format large, il l'exploite avec précision, finesse et harmonie, maîtrisant à la fois la profondeur de champ et le cadrage. Le cinéaste reprend certains décors, costumes et objets du **Tour du monde de Sadko**, mais va encore plus loin dans la démesure, alignant plusieurs milliers de figurants pour sa sublime scène de bataille finale. Dragon tricéphale, démon au souffle dévastateur, combats titanesques... **Le Géant de la steppe** est un festin visuel, dont certaines séquences demeurent des monuments du genre. Le réalisateur russe nous gratifie de plusieurs passages qui préfigurent l'imagerie de Frazetta, notamment durant un affrontement en haut d'une colline où le héros sur son cheval, entouré de dizaines d'ennemis, les massacre tous de quelques coups de sabre, comme le ferait le Death Dealer de l'Américain. Sublime, tout simplement sublime.

DERRIERE L'ARBRE

Si Ptushko reste la figure phare de la fantasy en Russie, il n'en est cependant pas le seul porte-étendard, et a même été précédé par Aleksandr Rou. Ce dernier peut être qualifié de véritable père du genre, même si ses œuvres sont moins imposantes que celles du réalisateur du **Géant de la steppe**. Dès 1939, Rou signe une adaptation d'un célèbre conte russe, *Vasilissa the Beautiful*, dans lequel une belle jeune femme est transformée en crapaud pour avoir refusé d'épouser un puissant serpent. Heureusement, grâce à l'amour d'un valeureux jeune homme, elle retrouvera son apparence. On trouve déjà dans ce film des éléments de fantasy marquants, comme un dragon à trois têtes. Le cinéaste continuera durant les décennies suivantes à adapter des mythes traditionnels pour pondre divers films fantastiques : **Maria, the Wonderful Weaver** (1953), dans lequel un soldat part à la recherche de la maman d'un gamin, et descend jusqu'au fond de la mer pour la retrouver, **Father Frost** (1964), où une fille rejetée par sa belle-mère tente de vivre une histoire d'amour avec un homme changé en ours, **Baba Yaga** (1972) qui met en scène une mère tentant de retrouver ses deux enfants kidnappés par une méchante sorcière... Ce film sera le tout dernier que réalisera Rou avant de mourir l'année suivante. Gennadi Vasilyev lui rendra hommage en 1976 avec **Finest, the Brave Falcon**, une sorte de Belle et la Bête russe. Tout en se rapprochant de mythes bien connus dans nos contrées – un phénomène fascinant, d'ailleurs (1) –, le cinéma fantasy russe se démarque par un magnifique lyrisme et quelques productions uniques en leur genre, comme **Ilya Muromets**... Sans oublier, parfois, les stigmates du système les ayant enfantées, notamment le patriotisme et quelques leçons très morales. Ah, si le PC russe avait plus misé sur les œuvres de Ptushko, nul doute que toute la planète serait devenue rouge !

Julien SÉVÉON

(1) Les connexions, parfois invisibles, qui existent entre certains contes, sont assez étonnantes. Ainsi, certaines thèses affirment que la petite taille du pied de Cendrillon est une preuve de l'origine – ou de l'influence – chinoise du mythe.

DIORA BAIRD

« JE SUIS CONSCIENTE QUE LES GENS ME VOIENT COMME UN SEX-SYMBOL, MAIS JE SUIS AUSSI UNE ACTRICE. »

Vous l'avez tous vue dans **Massacre à la tronçonneuse : le commencement** La blonde incendiaire en petite tenue qui laisse pourtant son boyfriend insensible (l'inconscient !!), c'est elle, Diora Baird. Une belle plante 200 % naturelle élevée au maïs sans OGM et au soleil de Floride. Avant de crever l'écran dans la préquelle de Jonathan Liebesman, Diora est née. Le 6 avril 1983 à Miami, plus exactement. Sa maman, elle-même ancien mannequin, la propulse très tôt dans le monde des castings publicitaires, et la pousse à l'âge de 10 ans à prendre des cours de comédie. « *Au départ, ma mère m'a inscrite pour que je puisse vaincre ma timidité. J'ai fini par adorer ça, et j'ai joué dans beaucoup de pièces au lycée.* » Comme toute bonne apprentie actrice américaine qui se respecte, Diora décide à 17 ans de quitter la Floride pour s'installer à Los Angeles. Débute alors le classique parcours du combattant : auditions, petits boulots… Mais elle apprend également à se méfier de la jungle hollywoodienne, où rôdent de nombreux prédateurs. « *Tout le monde a une carte de visite comportant la mention « producteur ». J'ai vite compris que si un producteur m'invitait à dîner, son intention n'était pas de m'offrir un rôle, mais de me sauter.* »

Sa carrière décolle quand son physique de rêve (un mélange entre Catherine Deneuve et Jane Fonda, de quoi transformer n'importe quelle congrégation papale en horde d'érotomanes déchaînés) attire les agences de mannequins. Puis elle obtient enfin en 2004 son premier rôle dans l'excellente sitcom ***Le Drew Carey Show***, où elle apparaît le temps d'un épisode. Suivront le DTV comico-horrifique **Brain Blockers** et le thriller **Deep Down in Florida**.

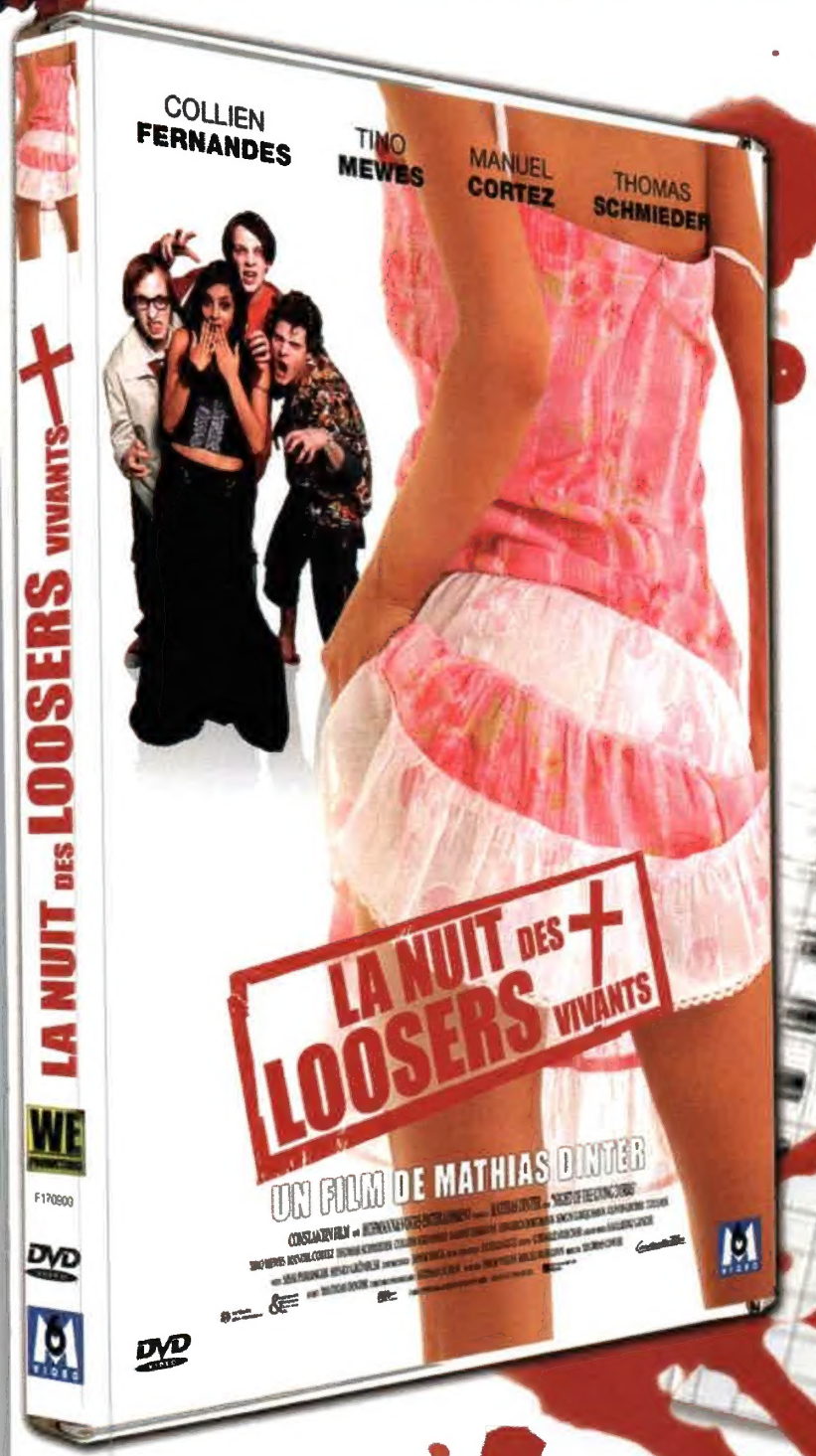
Mais c'est son apparition sur la couverture (même si le plus intéressant se trouve à l'intérieur) de *Playboy* qui la met sous les feux des projecteurs et fait office de déclic pour sa carrière. Son apparition dans **Serial noceurs**, dans lequel elle apparaît topless dans une mémorable séquence, met définitivement le feu aux poudres. Un rôle qu'elle a failli refuser. « *À cause, justement, de la nudité qu'impliquait la scène. Puis, je me suis dit : « Okay, je me lance. » Le reste fait [illegible] l'histoire…* » Mal à l'aise avec son corps, la pulpeuse Diora ? « *Je [illegible] récemment le fait d'avoir de gros seins. Cela m'a toujours [illegible] mal à l'aise. Je suis même allé voir un chirurgien pour les faire réduire. Dieu merci, je ne l'ai pas fait !* » Dieu merci, en effet… Après quelques courts et longs-métrages et un pilote de série TV, arrive enfin **Massacre à la tronçonneuse : le commencement**. Une expérience dont elle saisit les enjeux (*« J'aurais été idiote de refuser, c'était une formidable opportunité pour moi, et un honneur de faire partie de cette saga culte »*), mais qu'elle ne compte pas réitérer. « *Je n'aime pas les films d'horreur. (…) Dorénavant, j'aimerais jouer beaucoup de rôles différents, mais surtout pas dans des films d'horreur.* » Dommage, le genre a peut-être perdu une grande scream-queen en devenir.

Laurent DUROCHE

LA NUIT DES LOOSERS VIVANTS

APRÈS AMERICAN PIE ET SHAUN OF THE DEAD

ENFIN UNE COMÉDIE QUI A DU MORDANT



Bonus
- bêtisier
- fin alternative
- making-of
- interviews

"La meilleure comédie européene de l'année"
Ain't it cool

LE 18 AVRIL EN DVD

www.we-prod.com

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES, 6, RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

« Vous avez vu ? Depuis la couv' du mois dernier, j'ai fait un régime et j'ai commencé un traitement anti-acné ! Encore quelques efforts, et j'envoie ma candidature pour le concours pin-up du numéro 200 ! »

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 195, il fallait reconnaître **The Curse** aka **The Farm** de David Keith. Ce que personne n'a réussi à faire. Triste époque, ma bonne dame. Allez, on se secoue pour celui de ce mois-ci !

■ Vds livres : *Mes grandes gueules* de José Giovanni, *Le Film noir*, *Les Secrets du cinéma*. CD B.O. de films : **Tigre et dragon**, **Austin Powers**, **Modesty Blaise**, **Bullitt**... Liste complète sur demande. Jean Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez 65000 Tarbes.

■ Rech. **Face à la mort 4**, **Death the Ultimate Horror**, **Death Scenes 1** et **2**, **Blast Off Vidéo Violence**, **Trace of Death**, **Women of the World**, **Dämonenbrut** d'Andreas Bethmann, **Demons 3** et **4**, **Hurlements 3**, **4** et **5**, **Massacre à la tronçonneuse**, la nouvelle génération et beaucoup d'autres encore. Éch. possible contre 900 DVD. Rech. également anciens Mad et Impact à tout petit prix. Cyrille Paris, La palisse 1 BAT. A, 07160 Le Cheylard.

■ Vds DVD Zone 2 10 € : **The Roost**, **The Choke**, **Chaos**, **Locusts**, **Calvaire**, **Aeon Flux**, **Sans retour**. Vds DVD Zone 2 7 € : **Maniac**, **Razorback**, **Promenons-nous dans les bois**, **Conan le barbare**, **Survivance**, **Chiens de paille**, **La Proie**, **Délivrance**, **Le Jour de la bête**, **Slash**, **Troie**, **La Machine à explorer le temps**, **Roméo + Juliette** *(= Roméliette ? OK, je sors...)* etc. Legrand Anthony, appt 315, Rue M. de Vlaminck, 27130 Verneuil-Sur-Avre. 06 77 07 62 62.

■ Vds Mad Movies du N°23 au N°180, Écran fantastique 2e et 3e série, Craignos Monsters N°3, Creepy, Eerie, Vampirella, Génération séries, Monster bis, Toxic, Impact + nombreux fanzines et fiches de Mr Cinéma. Maduli Coralie, A rue Sully, 01100 Oyonnax.

■ Collectionneur propose séries TV américaines années 60, 70 et 80 dont ***L'Âge de cristal***, ***Voyage au fond des mers***, ***Miss Marple***, ***La Quatrième dimension***, ***Sherlock Holmes***, ***Wonder Woman***, etc. Toutes les séries cultes. Liste complète contre enveloppe timbrée à 1,08 € + 2 timbres à 0,54 € non collés. Contact : Mr Ramousse Arnaud, Les Cèdres 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Vds photos du Festival TV de Monte-Carlo : ***Lost***, ***Sous le soleil***, ***Dead Zone***, ***Les Feux de l'amour***... Joindre 2 timbres pour la liste. Propose épisodes de ***Santa Barbara***, ***Dynastie***, et DA de ***Candy***. Anthony Brémaud, 36 rue des caves Bagneux, 79290 Argenton l'église.

■ Rech. (Suzanne ?) désespérément le DVD de **Razorback** *(ah, merde, ça m'aurait arrangé que tu me débarrasses de Suzanne, j'ai plus de place dans mon congélo)* publié avec le Mad N°175. Votre prix sera le mien. Faire offre à : pdavila_megaplayboy@yahoo.fr

■ Vds BD comics Marvel : *Strange*, *Titans*, *Nova*, *Spidey*, *X-Men*, *Conan*, *Hulk*, *Les 4 Fantastiques*, *Daredevil*, *Star Wars*, *Récit Complet Marvel*, *Top BD* et bien d'autres encore en TRES BON ETAT et à bon prix. Liste sur demande. Tél.: 06 13 98 92 93.

■ Collectionneur de figurines en résine de cinéma (**Terminator**, **King Kong**, **Tomb Raider**, **Halloween**, **Vendredi 13** etc.) cède une partie de sa collection à des prix intéressants. Pour + d'infos, merci de contacter Mairré Thierry, 40 rue du regard, Bat 2, 94260 Fresnes. Tél. : 01 49 84 21 55 après 19h *(mince, j'étais prêt à te prendre le tout pour 350 000 €, mais j'appelle jamais après 19h, question de principe. Tant pis !)*.

■ Propose stock important (près de 5000 titres dispos !). **La Toubib du régiment**, **La Prof du bahut**, **La Nuit des damnés**, **Crados Family**, **Le Mort-vivant**, des westerns italiens, des Traci Lords, les Haxan, les René Chateau (De Funès, F. Raynaud, S. Flynn...). Liste impossible à dresser *(ça te gênera pas alors si je prends tout mais qu'il m'est impossible de te payer ?)*. Envoyez vos listes de recherche à Remy Delpodio, « Videohistory », 25 rue Gabriel Marie, 13010 Marseille. Réponse assurée contre 1 timbre.

LES FILLES : RÉVEILLEZ-VOUS !

Alors que notre concours pin-up du numéro 200 bat son plein, nous sommes confrontés à un cruel dilemme : nous recevons des clichés beaucoup trop sages qui ne dévoilent malheureusement pas assez les charmes des modèles. Sachez que les photos que vous nous envoyez ne sont pas destinées à être publiées, et qu'un shooting spécial sera offert à la gagnante, qui trônera fièrement dans les pages de notre numéro anniversaire de septembre. On rappelle que les participantes doivent être majeures, célibataires et équipées de gros seins. Non, on déconne bien sûr, une preuve officielle de votre majorité suffira. Allez, zou, on rappelle l'adresse : Mad Movies, Concours Pin-Up N° 200, 6, rue Rodier, 75009 Paris.

15e ANNIVERSAIRE
FESTIVAL DU FILM JULES VERNE AVENTURES
18 - 24 AVRIL 2007 - GRAND REX
150 PLACES À GAGNER (75 places valables pour 2 personnes, pour une séance au choix au festival, à l'exception de la soirée du 20/04/07 et concert le 23/04)
Pour cela, il vous suffit de nous envoyer vos nom, prénom et coordonnées à Mad Movies 6, rue Rodier 75009 Paris, sur carte postale ou papier libre avant le 15 avril 2007. Nous tirerons au sort les 75 gagnants. Ces derniers seront alors contactés et recevront leur place.
www.jva.fr

COLLECTION RAINBOW

POSSÉDÉS... CORPS ET ÂMES

DANTE'S COVE II

Apres le triomphe de la saison 1, Dante's Cove II va vous mener des portes de l'enfer au 7ème ciel !

SAISON 2

WWW.DANTESCOVE.FR

DISPONIBLES DANS LA MÊME COLLECTION

TÊTU

MAD MOVIES

Optimale.fr

A L'OCCASION DE LA SORTIE EN SALLES DE
SPIDER-MAN 3

NOUVELLE EDITION 2 DVD
VERSION LONGUE

SPIDER-MAN 2.1

INCLUS
LE FILM EN VERSION LONGUE
DE NOMBREUX BONUS INEDITS
DES IMAGES EXCLUSIVES DE SPIDER-MAN 3

LE 4 AVRIL EN DVD

SCI FI
COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
COLUMBIA PICTURES
MARVEL

© 2004 Columbia Pictures Industries, Inc. Tous droits reservés.
Spider-Man Character © & © 2007 Marvel Characters, Inc. Tous droits reservés.